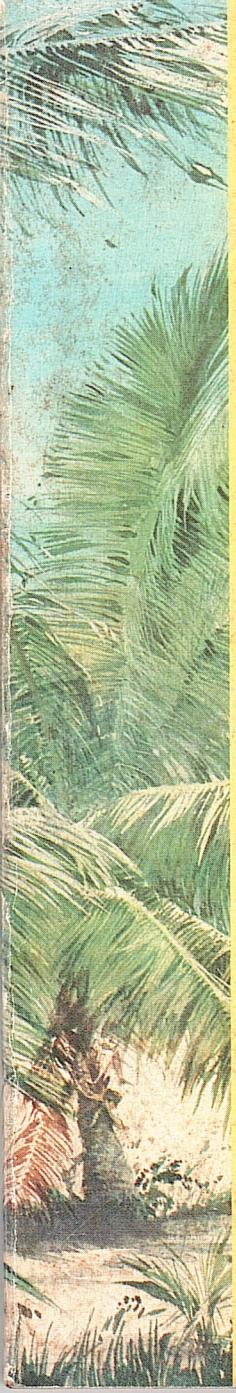


Août 1972

Sélection du Reader's Digest

DES ARTICLES ET DES LIVRES D'UN INTÉRÊT UNIVERSEL

Votre cœur et vous
I. La vérité sur les corps gras 1
II. Interrogez votre pouls 4
III. Ce que conseillent les spécialistes 7
Silhouettes et profils 11
Fabuleux Alhambra de Grenade 12
★ La nouvelle route de la drogue 18
Humour en uniforme 25
Pierre Cardin : la haute couture dans la rue .. 26
La révolte qui fit reculer le Kremlin 34
Terrains de camping ou bidonvilles? 41
Enrichissez votre vocabulaire 47
★ La virginité est-elle démodée? 51
Munich à l'heure des Jeux 58
Mourir à dix-neuf ans... 64
Le colonel Kadhafi, paladin de l'arabisme ... 74
Mon fils à l'âge ingrat 83
Les centrales nucléaires sont-elles dangereuses? 87
★ Attaqué par un requin 95
Montréal, cité souterraine 106
Des gens comme vous et moi 113
Comment j'ai perdu un œil 115

Un livre condensé

ASCENSION ET CHUTE
DE BENITO MUSSOLINI 119
Première partie : *Du triomphe au crépuscule.*

IMPRIMÉ EN FRANCE. MENSUEL. FRANCE : F 3,50 • AFRIQUE DU SUD : 60 CENTS • ALLEMAGNE : DM 2,80 • ÉGYPTE : P. E. 35 • ESPAGNE : P. 50 • GRANDE-BRETAGNE : 28p • GRÈCE : DR. 25 • IRAN : R. 65 • ITALIE : LIRE 500 • LIBAN : P. L. 275 • TURQUIE : L. T. 12,50.

Se soucier de l'homme et de son destin

PAR J. PAUL AUSTIN,
président-directeur général de la société Coca-Cola.

IL n'y a pas que la technique qui évolue à pas de géant : le langage est forcé de suivre. Un exemple parmi d'autres : le terme « multinational », encore introuvable dans la plupart des dictionnaires, est pourtant couramment employé aujourd'hui dans le monde des affaires. On le voit même, peu à peu, supplanter l'adjectif « international ».

Sans doute suis-je particulièrement sensible à ce mot parce que la société Coca-Cola est en rapport avec 136 pays. A mes yeux, « multinational » ne se rapporte pas seulement au fait que nous entretenons des relations commerciales avec l'étranger, il témoigne de l'intérêt que nous portons aux autres peuples, sur le plan des coutumes et des structures sociales, et du souci que nous avons des différents aspects de leur vie et de leurs habitudes.

Ainsi, dans de nombreuses régions du monde, Coca-Cola a entrepris des recherches afin de déterminer comment utiliser son système de distribution pour lancer sur le marché des produits pouvant suppléer aux carences alimentaires locales. Un autre service de la société met au point une technique révolutionnaire visant à maîtriser la pollution de l'eau et de l'atmosphère. Ces recherches, et d'autres encore, sont menées dans le souci d'appliquer les ressources dont nous disposons à des usages nouveaux répondant aux désirs de nombreuses populations.

Depuis cinquante ans, le *Reader's Digest* ne cesse de s'affirmer en champion du « multinationalisme ». Créé aux États-Unis, il s'adresse, dans leur langue, aux lecteurs de 170 pays au moins. Littéralement d'abord, puisqu'il est traduit en 13 langues. Mais peut-être surtout par l'attention qu'il porte aux aspirations, aux espoirs, aux ambitions et aux préoccupations de chacun ; ses articles en sont le reflet.

Ils analysent avec beaucoup de perspicacité, et mes innombrables voyages m'autorisent à en faire la remarque, les mentalités et les caractéristiques propres à chacun des peuples décrits.

Albert Einstein a dit un jour que « le souci de l'homme et de son destin devrait présider à tous les efforts dans le domaine technique ». Certes, le *Reader's Digest* a poussé à sa perfection l'art de condenser les textes. Mais la raison profonde de ce succès est bien ce « souci de l'homme et de son destin », par quoi le *Reader's Digest* apparaît comme l'une des plus remarquables entreprises humanistes et « multinationales » de notre époque.

page publicité

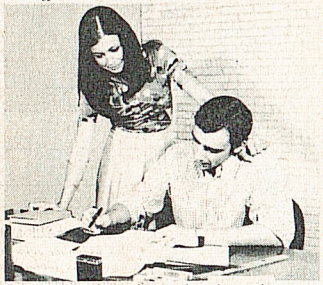
540 carrières qui montent

et les meilleurs moyens pour y parvenir

Vous pourrez d'ores et déjà envisager l'avenir avec confiance et optimisme, si vous choisissez votre carrière parmi les 540 professions sélectionnées à votre intention par UNIECO (Union Internationale d'Ecoles par Correspondance), organisme privé d'enseignement à distance. (PAS DE VISITE A DOMICILE)

Vous serez bien conseillé par Unieco, qui vous fournira l'enseignement par correspondance qui vous conviendra à 100 %, avec stages et travaux pratiques si vous le désirez. Vraiment Unieco fait l'impossible pour vous aider à réussir dans votre futur métier.

Vous pouvez choisir pour chaque métier la formule d'enseignement qui vous convient le mieux : enseignement traditionnel, enseignement accéléré, enseignement sur mesure, enseignement spécialisé. Unieco est organisé pour s'adapter à tous les cas individuels. Préparation également à tous les examens officiels : CAP, BP, BT et BTS.



Comme nous, demandez vite l'un des guides proposés. Vous y découvrirez une description complète de chaque métier avec les débouchés offerts, les conditions pour y accéder, les diverses formules d'enseignement, etc... En consultant le guide qui vous intéresse, vous pourrez vous aussi décider judicieusement de votre avenir.

90 CARRIERES INDUSTRIELLES

BON POUR RECEVOIR **GRATUITEMENT** notre documentation complète et notre guide officiel UNIECO sur les carrières industrielles

NOM .....
ADRESSE .....
.....

UNIECO 3619 rue de Neufchâtel 76-ROUEN

100 CARRIERES FEMININES

BON POUR RECEVOIR **GRATUITEMENT** notre documentation complète et notre guide officiel UNIECO sur les carrières féminines

NOM .....
ADRESSE .....
.....

UNIECO 3619 rue de Neufchâtel 76-ROUEN

70 CARRIERES COMMERCIALES

BON POUR RECEVOIR **GRATUITEMENT** notre documentation complète et notre guide officiel UNIECO sur les carrières commerciales

NOM .....
ADRESSE .....
.....

UNIECO 3619 rue de Neufchâtel 76-ROUEN

50 CARRIERES INDEPENDANTES

BON POUR RECEVOIR **GRATUITEMENT** notre documentation complète et notre guide officiel UNIECO sur les carrières indépendantes

NOM .....
ADRESSE .....
.....

UNIECO 3619 rue de Neufchâtel 76-ROUEN

50 CARRIERES DU BATIMENT

BON POUR RECEVOIR **GRATUITEMENT** notre documentation complète et notre guide officiel UNIECO sur les carrières du bâtiment

NOM .....
ADRESSE .....
.....

UNIECO 3619 rue de Neufchâtel 76-ROUEN

60 CARRIERES DE LA CHIMIE

BON POUR RECEVOIR **GRATUITEMENT** notre documentation complète et notre guide officiel UNIECO sur les carrières de la chimie

NOM .....
ADRESSE .....
.....

UNIECO 3619 rue de Neufchâtel 76-ROUEN

60 CARRIERES AGRICOLES

BON POUR RECEVOIR **GRATUITEMENT** notre documentation complète et notre guide officiel UNIECO sur les carrières agricoles

NOM .....
ADRESSE .....
.....

UNIECO 3619 rue de Neufchâtel 76-ROUEN

60 CARRIERES ARTISTIQUES

BON POUR RECEVOIR **GRATUITEMENT** notre documentation complète et notre guide officiel UNIECO sur les carrières artistiques

NOM .....
ADRESSE .....
.....

UNIECO 3619 rue de Neufchâtel 76-ROUEN

LES GRANDES ÉNIGMES DE L'ESPIONNAGE

29 F 80 seulement les 4

4 VOLUMES SOMPTUEUX

RELIÉS CUIR véritable

reliure dos cuir grainé "bordeaux" et plats noirs d'après une maquette originale ● titres et ornements frappés au balancier ● papier "bouffant de luxe" ● nombreuses illustrations en hors-texte ● signet, tranchefiles. format 11 x 18 cm

Qui sont réellement les grands "ténors" de l'espionnage moderne ? Comment vivent-ils ? Comment sont-ils recrutés ? Pourquoi ont-ils un jour accepté de mener une double vie dangereuse ? A travers les étonnantes affaires d'espionnage qui font l'objet de ces 4 volumes, vous découvrirez les véritables méthodes de travail des réseaux de renseignement des grandes puissances.

François Beauval ÉDITEUR

83509-LA SEYNE-S/MER : 1, avenue J.-M.-Fritz (F 29,80 + 3,50) • MONTRÉAL 455 P. Q. : 3710, E. boul. Métropolitain ($ 5.49 + 0.65) • 1060 BRUXELLES : 368, chaussée de Waterloo (F.B. 290 + 32) • GENÈVE : 1213 Petit-Lancy-1 GE. Route du Pont-Butin, 70 (Fr. S. 26,80 + 2,50) • Vente en magasin : 14, rue Descartes, Paris 5e, tél. 633.58.08 et 1, avenue Stéphane-Mallarmé, Paris 17e, tél. 380.14.14.

POURQUOI FRANÇOIS BEAUVAL VOUS FAIT-IL CETTE OFFRE ANORMALE ?

Le prix auquel vous sont offerts ces 4 volumes est sans rapport avec leur prix normal. Nous vous faisons ce véritable cadeau pour vous faire connaître l'intérêt et la qualité de nos éditions pour bibliophiles exigeants. Nous ajoutons qu'en profitant de cette offre exceptionnelle, vous ne vous engagez à aucun achat ultérieur. Alors hâtez-vous de nous retourner le bon ci-contre si vous voulez recevoir vos livres rapidement !

Découvrez l'univers angoissant de ceux qui "font du renseignement"

A travers ces quatre volumes, vous partagerez la vie angoissante et passionnante de ces personnages fascinants qui furent les héros des grandes affaires d'espionnage depuis la première guerre mondiale.

BON de lecture gratuite

à renvoyer à FRANÇOIS BEAUVAL, éditeur, B.P. 70, 83509-LA SEYNE-SUR-MER.
Adressez-moi vos 4 volumes reliés cuir. Je pourrai les examiner sans engagement pendant 5 jours. Si je désire les garder, je vous les réglerai au prix spécial de 29,80 F + 3,50 F de frais d'envoi ; sinon, je vous les retournerai. Je ne m'engage à rien d'autre. ESP - 39 M

NOM ..... SIGNATURE
(en majuscules)
ADRESSE .....
.....
Code postal ..... Ville (en majuscules)

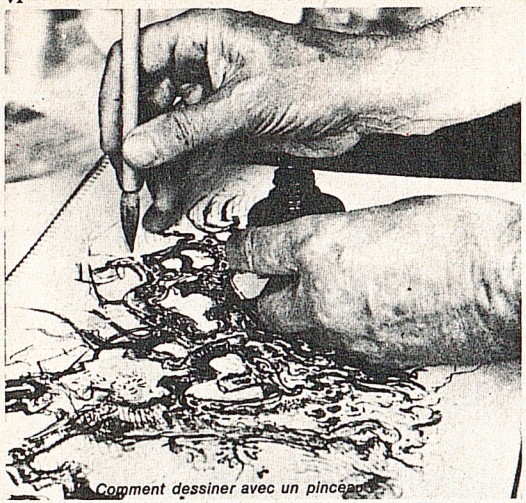
MULTI-SERVICES SHELL

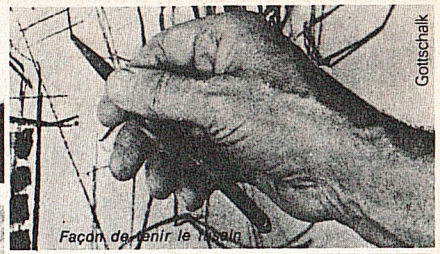
De bonnes adresses sur la route de vos vacances.

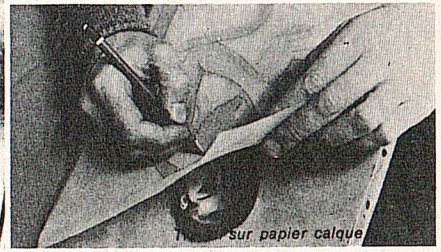
Dans chaque Multi-Services Shell, vous trouverez une Boutique.
En libre-service.
C'est très pratique lorsque vous êtes sur la route et que vous avez des achats à faire.
Vous y trouverez des accessoires pour votre voiture (des écrans pare-soleil aux extincteurs), un rayon confiserie pour grignoter pendant le voyage, des articles de toilette, des jouets, des sacs de voyage, des lunettes de soleil.
Et tout ça, sans perdre de temps, pendant que vous faites le plein.
Les Multi-Services Shell : Boutique, lavage, mise au point et le plein dans la même station-service.

Shell vous aime. Shell vous aide.

PUBLICIS G 1623


Comment dessiner avec un pinceau


Façon de tenir le fusain


sur papier calque

Quand vous connaîtrez ces tours de main, vous saurez dessiner...

Le dessin deviendra, pour vous, un prodigieux moyen d'expression. Il donnera libre cours à ces forces de création, à ces trésors d'imagination qui sont en vous et qui cherchent à s'épanouir.

La passion du dessin peut transformer votre vie.

Le vrai secret du bonheur c'est, peut-être, l'ivresse du dessin, ce plaisir de communiquer avec son entourage, de dire tout ce que l'on porte en soi, de s'exprimer librement par le trait, la forme et la couleur. Mais pour devenir un artiste véritable, il faut apprendre les secrets, les « trucs » des professionnels. Tout cela ne s'invente pas.

C'est pourquoi, l'Ecole A B C de Paris vient de mettre au point de tout nouveaux cours d'enseignement à distance où les meilleurs artistes parisiens font, devant vous, une démonstration de leur technique. Des artistes professionnels, peintres, graveurs, portraitistes, vous montrent comment on « traduit » un volume au crayon, comment on dose les valeurs d'un fusain, comment on utilise les ressources infinies du pinceau...

Des spécialistes vous font aussi aborder des techniques comme le lavis, le pastel, la gouache, l'aquarelle, la peinture à l'huile ; ou des applications comme le paysage, le portrait, le nu, l'illustration, la décoration, la publicité, etc. Un artiste adapte les cours à vos désirs et à vos possibilités, corrige (sur calque) vos travaux et vous donne, par écrit, des conseils personnels.

En quelques mois, chez vous, en vous amusant, vous passez ainsi du « petit dessin » d'amateur au travail solide de l'artiste de métier.

Renseignez-vous aujourd'hui même sur cette nouvelle formule qui est en train de révolutionner l'enseignement du dessin.

Connaissez-vous ces « trucs » de métier?

Savez-vous qu'en dessinant sur un papier de couleur et en indiquant la lumière à la craie ou à la gouache blanche on donne au sujet un relief et un modelé exceptionnels?

Savez-vous qu'on peut réaliser des dessins très originaux et très vigoureux avec un simple « bout de bois » taillé en pointe et trempé dans de l'encre de Chine?

BON pour une documentation gratuite

Veuillez m'envoyer, gratuitement et sans engagement, votre documentation illustrée qui me décrira, en détail, cette nouvelle formule d'enseignement et qui me présentera les artistes qui y participent.

☐ Mettre une croix si vous êtes âgé de 12 à 15 ans (programme spécial)

Nom (M. Mme Mlle) .....

Prénom ..... Age .....

Profession ..... Tél. .....

N° ..... Rue .....

Localité ..... Dépt. .....

1234

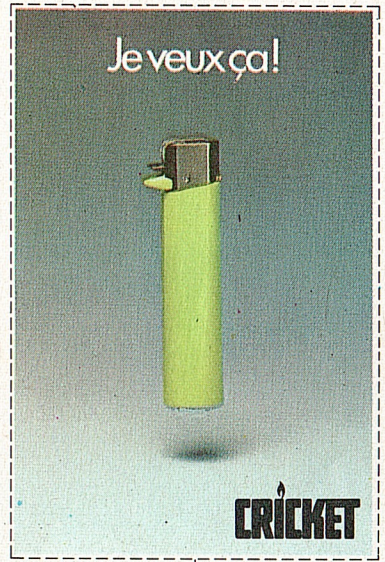
ECOLE A B C DE PARIS

Organisme privé d'enseignement à distance

12, rue Lincoln 75380 Paris Cedex 08

(pour la Belgique, rue du Midi, 54 — 1000 Bruxelles)
(pour la Suisse, place Longemalle, 16 — 1211 Genève 3)

Découpez ce bon. Donnez-le à votre buraliste.



Quand vous tendez votre argent pour avoir un Cricket, vous vous retrouvez souvent avec autre chose.

Bien sûr, tout le monde peut se tromper... c'est aux petits détails dans le raffinement que vous reconnaîtrez le vrai Cricket :

-la gravure de son nom sur son capuchon de métal,
-une ligne longue et sobre, des couleurs franches et gaies,
-une molette toute douce et une flamme toute belle, régulière et constante,
-un allumage docile, instantané.

Ne vous laissez plus faire, Cricket est inimitable!

Cricket: le briquet jetable qui n'a pas peur de dire son nom.

MOORS & WAROT

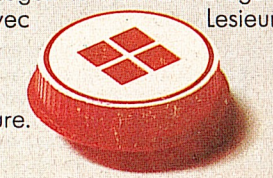
TED BATES

Si vous aimez la nature, Lesieur aussi.

Une salade bien fraîche, bien croquante, rien n'est meilleur! Et il suffit d'un rien pour la gâcher: une cuillerée de mauvaise huile. Pour éviter les mauvaises surprises, utilisez Lesieur. Neutre de goût et d'odeur, Lesieur sait assaisonner une salade sans tuer son goût subtil. Protégez la nature. Protégez vos aliments. Avec Lesieur.

Huile Lesieur

Avec Lesieur, la cuisine est bien meilleure.



Futur comptable dans 5 mois vous vivrez bien

Pour beaucoup de monde, le premier avantage de la comptabilité c'est d'être un métier sûr et bien considéré. De plus, la vie de bureau a son bon côté et, dès le début, on y gagne bien sa vie.

D'une façon générale,

pour apprendre la Comptabilité au niveau C.A.P., on demande d'aimer un peu les chiffres, d'avoir une certaine maturité d'esprit et une instruction de base au moins égale au Certificat d'études.

Si c'est votre cas,

vous apprendrez facilement la comptabilité telle qu'on la pratique partout en France. Sitôt après, vous entrerez comme professionnel dans les services comptables de n'importe quelle entreprise.

Ayez confiance en vous

et renseignez-vous auprès des Écoles spécialisées dans cet enseignement. Si, finalement, c'est avec nous que vous désirez étudier la comptabilité, vous l'apprendrez avec la Méthode Caténal qui depuis ces trois dernières années est diffusée par correspondance en cinq langues et dans seize pays. Au fond, on est bien tous les mêmes : on veut apprendre un métier avec des méthodes jeunes, faciles à comprendre et faciles à retenir.

Décidez vite, les autres agissent.

La Comptabilité est une profession de mieux en mieux payée. Partout on emploie des comptables et bientôt vous serez professionnel, c'est-à-dire : Aide-comptable, puis automatiquement Comptable 1er échelon quelques mois après. Profitez-en si vous le pouvez en retournant dès aujourd'hui le coupon ci-dessous.

Ecole Française de Comptabilité Organisme Privé
92270 - Bois-Colombes (France)

Il n'y a pas meilleure école que celle qui se spécialise dans une matière

BON pour une documentation gratuite

Envoyez-moi gratuitement et sans engagement la documentation n° 6.289 sur l'enseignement de la comptabilité par correspondance et tous détails sur votre Garantie Caténal.

Ecrire à : Ecole Française de Comptabilité Organisme Privé 92270 - Bois-Colombes (France)

Pour la Suisse : Institut de cours par correspondance - S.A. 16, place Longemalle 1211. Genève 3.

(Nom en majuscules)

NOM . . . . . .

PRÉNOM . . . . . .

ADRESSE (avec, si possible, votre nouveau code postal)

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Chocolat aux noisettes ?

ou noisettes au chocolat ?

un chocolat fin de Poulain

la guérison de la timidité

On parle beaucoup d'une récente découverte qui permettrait de guérir radicalement la timidité.

D'après X.J. Borg, la timidité ne serait pas une maladie morale, mais une maladie physique.

« Prenez, dit-il, un timide. Empêchez-le de trembler, de rougir, de perdre son attitude naturelle pour prendre une attitude ridicule. Montrez-lui comment il peut éviter ces manifestations physiques de son émotion et vous l'aurez guéri de son mal. Jamais plus il ne se troublera, ni pour passer un examen, ni pour déclarer son amour à une jeune fille, ni même s'il doit un jour parler en public. Mon seul mérite est d'avoir découvert le moyen qui permet à chacun, instantanément et sans effort, de maîtriser ses réflexes. »

Il semble bien, en effet, que X.J. Borg a trouvé le remède définitif à la timidité. J'ai révélé sa Méthode à plusieurs de mes amis. L'un d'eux, un avocat, était sur le point de renoncer à sa carrière, tant il se sentait bouleversé chaque fois qu'il devait prendre la parole ; un prêtre, malgré sa vaste intelligence, ne pouvait se décider à monter en chaire ; ils furent tous deux stupéfaits par les résultats qu'ils obtinrent. Un étudiant, qui avait échoué plusieurs fois à l'oral du baccalauréat, étonna ses professeurs à la dernière session en passant son examen avec un brio étourdissant. Un employé, qui osait à peine regarder son directeur, se sentit soudain l'audace de lui soumettre une idée intéressante et vit doubler ses appointements. Un représentant, qui hésitait cinq bonnes minutes devant la porte de ses clients avant d'entrer, est devenu un vendeur plein de cran et irrésistible.

Sans doute désirez-vous acquérir, vous aussi, cette maîtrise de vous-même, cette audace de bon aloi, qui sont si précieuses pour gagner les dures batailles de la vie. Je ne peux pas, dans ce court article, vous exposer en détail la Méthode Borg, mais j'ai décidé son auteur à la diffuser auprès de nos lecteurs. Priez donc X.J. Borg de vous envoyer son intéressant ouvrage documentaire « Les Lois éternelles du Succès ». Il vous l'adressera gratuitement. Voici son adresse : X.J. Borg, chez Aubanel, 7, place Saint-Pierre, Avignon.

E. DE CASTRO.

Pour éviter des pertes de courrier, veuillez nous indiquer non pas votre adresse de vacances mais votre adresse habituelle.

BON GRATUIT MÉTHODE BORG

à découper ou à recopier et à adresser à : X.J. Borg, chez AUBANEL, 7, place St-Pierre, Avignon, pour recevoir sans engagement de votre part et sous pli fermé "Les Lois éternelles du Succès".

NOM .....

RUE .....

VILLE .....

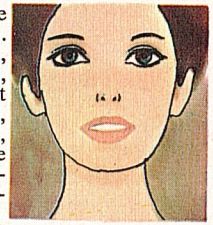
AGE ..... PROFESSION .....

ter plans publi-action

Sylvia a noté pour vous

TOKALON, grande marque internationale de Cosmétique, propose, quel que soit votre type de peau, une nouvelle gamme de produits permettant un traitement complet de la peau. Parmi cette gamme de 5 crèmes, un lait et un tonique, présentés chacun dans un conditionnement élégant, vous êtes sûrs de trouver un produit vous convenant. TOKALON ajoute à sa qualité, ses prix attractifs. Gds. mag., fournisseurs habituels.

Vous pensiez, peut-être, que la Chirurgie Esthétique était inabordable! Et bien non... la Clinique VICTOR MASSE permet à crédit, de subir les opérations des : nez, oreilles, seins, ventre, lifting. Sont également résolus les problèmes de rajeunissement, amaigrissement, couperose, épilation, greffe des cheveux. Clinique de Chirurgie Esthétique VICTOR MASSE. Service S - 15, Cité Malesherbes PARIS 9e - Tél. 526.45.05.



Décorez, protégez vos sols et murs en ciment avec MATCOSOL, le revêtement plastique liquide aux 10 nuances décoratives. Il forme un enduit, lisse mais anti-dérapant, d'une dureté exceptionnelle qui évite la désagrégation du ciment et supprime la poussière. Avec MATCOSOL le ciment devient imperméable, anti-acide, anti-graisse et d'un entretien facile. Demandez à G.M.C. Notice SD - 21, rue de la Paix - PARIS 2e.

Quand mon mari souffre des Pieds, il trouve un soulagement rapide par ce moyen efficace. Quel réconfort de prendre un bain de pieds bienfaisant aux SALTRATES Rodell oxygénés (sels savamment dosés et très efficaces). Vos pieds endoloris sont soulagés. La circulation est rétablie et la douleur s'en va. Vos pieds sont défatigués et rafraîchis. Ce soir, un bain de pieds aux SALTRATES Rodell. Ttes pharmacies.

Grâce à ANTOINE brunissez vite et sans risque. Brunissage sans soleil avec "Segor". Protection avec "Bain de Soleil" normal, blanc, non gras ou fluide. Double protection avec la crème mousse. Bronzage instantané des bras et des jambes avec la crème mousse spéciale. Fraîcheur avec la lotion "Après le soleil". Echantillon gratuit et documentation chez les parfumeurs ou ANTOINE, 4, rue Saint-Didier - PARIS 16e.

VOUS REDOUTEZ LES RIDES ? Et bien entendu, vous avez expérimenté sans succès divers traitements de beauté. Essayez donc l'HUILE DE VISON SANTA. Vous serez surprise de constater que votre épiderme sera rapidement tonifié et régénéré. Vos rides disparaîtront sous l'action de cette étonnante substance naturelle. Catalogue contre 1 F en timbres-poste aux LABORATOIRES SANTA - BP 115 - 92600 ASNIÈRES France.

Autres suggestions de Sylvia page XVIII

Enfin une préparation aux Fonctions de Direction financièrement et intellectuellement à votre portée

Le CIFRA a mis au point une préparation aux fonctions de direction inédite et incomparable, financièrement et intellectuellement à votre portée. Cette préparation (par correspondance ou en direct avec séminaires) vous fera découvrir dans tous les secteurs d'activités : l'état d'esprit, les facultés psychologiques, le sens de la réussite, les techniques, les principes, les outils, les objectifs à définir, les méthodes, les moyens; bref, tout le potentiel humain nécessaire pour accéder avec succès aux fonctions de direction. Le temps de l'expérience personnelle est révolu: il faut profiter de suite de l'expérience des autres, sans quoi vous serez dépassé et écarté définitivement de la "compétition".

«Tous les promoteurs d'affaires, les managers, les administrateurs, les patrons, les écrivains renommés, les politiciens, les grands avocats, les financiers eux-mêmes, TOUS ESTIMENT QUE LA REUSSITE SE PREPARE MINUTIEUSEMENT AVEC ORDRE ET METHODE. Elle réside d'abord, disent-ils, dans une attitude agressive et compétitive qu'il faut absolument acquérir»

Voici quelques sujets traités par la préparation aux fonctions de direction du CIFRA :

Aspects "humains" de la direction : Facultés nécessaires pour diriger - Gestion du personnel - Moyens et psychologie de la décision - Méthodologie - Commandement et autorité, etc... - Aspects "techniques" de la direction : la stratégie des affaires - L'organisation - Le Management - La gestion - L'informatique - Le Marketing - L'économie - Le prix de revient - Les prévisions - La prospective - Le contrôle budgétaire - La rentabilité - Les études de marchés - Les statistiques - Plan de promotion, etc...

Avec possibilité de compléter votre préparation, si vous le désirez, par des stages, visites de salons spécialisés, visites d'usines et d'entreprises, etc...

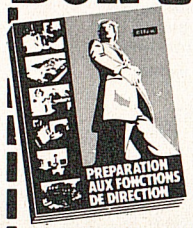
Vous trouverez également dans notre brochure tous les renseignements qui vous permettent d'obtenir la gratuité totale de votre préparation, dans le cadre de la loi sur la formation continue.

LA PREPARATION AUX FONCTIONS DE DIRECTION EST UNE AFFAIRE DE SPECIALISTES.

La préparation d'un homme à la réussite est une affaire de spécialistes : les chefs d'entreprises, les grands hommes ou encore les grandes familles l'ont très bien compris en formant leurs successeurs ou leurs collaborateurs d'une façon particulière qui en faisait des hommes d'action volontaires et constructifs. Toujours ils ont pris un soin immense à les préparer à la réussite, et cela au-delà de leurs études. Cette formation "prestigieuse" qui prépare l'homme à la réussite est maintenant, grâce au CIFRA, **financièrement et intellectuellement à votre portée.**

Vous avez peut-être, vous aussi, tout ce qu'il faut pour réussir. Ne gaspillez pas vos chances ! Demandez de suite au CIFRA (Organisme privé de préparation aux fonctions de direction) de vous expédier par retour, gratuitement et sans aucun engagement, sa documentation complète.

BON POUR RECEVOIR PAR RETOUR GRATUITEMENT



et sans aucun engagement de ma part, la documentation complète sur la **"Préparation aux Fonctions de Direction"** du CIFRA. (par correspondance ou en direct avec séminaires.)

NOM.....

ADRESSE.....

.....

....(pas de visite à domicile)

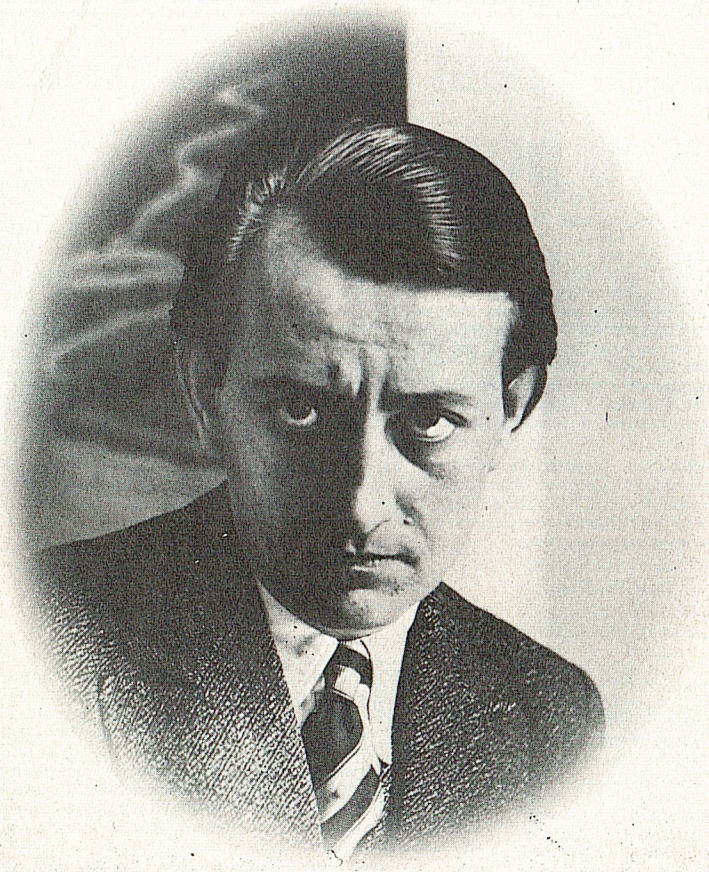
à renvoyer au

Cifra 245C **rue de Carville 76-Rouen**

Pour la Belgique: (serv. 15F) 1, quai du Condroz - 4000 LIEGE

sogex publicité

Malraux ou



Lucky Luke?

Nouvelle promotion Total, Lire aujourd'hui veut faire de l'été 1972 une date dans l'histoire de l'édition. Lire aujourd'hui... De l'humour. Des énigmes. Des chefs-d'œuvre. Vingt-quatre livres gratuits, tous d'une exceptionnelle qualité. Des auteurs parmi les plus notoires.

20 litres de super Cr ou 2 litres d'huile GTS,* c'est un bon.
3 bons, c'est un livre gratuit !

* et dans les stations Total distribuant **TOTALGAZ**
un abonnement butane, c'est 2 bons, une charge butane, c'est un bon.

Sélection Lucky Luke
Le Juge.
Les Rivaux de Painful Gulch.
Les Collines Noires.
La Caravane.
Les Dalton se rachètent.
Le 20e de Cavalerie.
Daisy Town (édition spéciale Total).
La Bataille du Riz (inédit !).

Sélection Aventures et Mystères
Guy Breton, Curieuses Histoires de l'Histoire.
André Castelot, Le Fils de l'Empereur.
Alain Decaux, L'énigme Anastasia.
Pierre Duchesne, Les Evasions Célèbres.
Alexandre Dumas, Les Crimes Célèbres.
Cécil Saint-Laurent, Lola Montès.
San Antonio, Bérurier au Sérail.
Georges Simenon, Maigret à New York.

Sélection Grands Auteurs
Marcel Aymé, Le Passe-Muraille.
Albert Camus, L'Etranger.
André Gide, La Symphonie Pastorale.
André Malraux, La Condition Humaine.
Jules Romains, Knock.
Saint-Exupéry, Vol de Nuit.
Jean-Paul Sartre, Les Mots.
Sempé, Sauve qui peut.

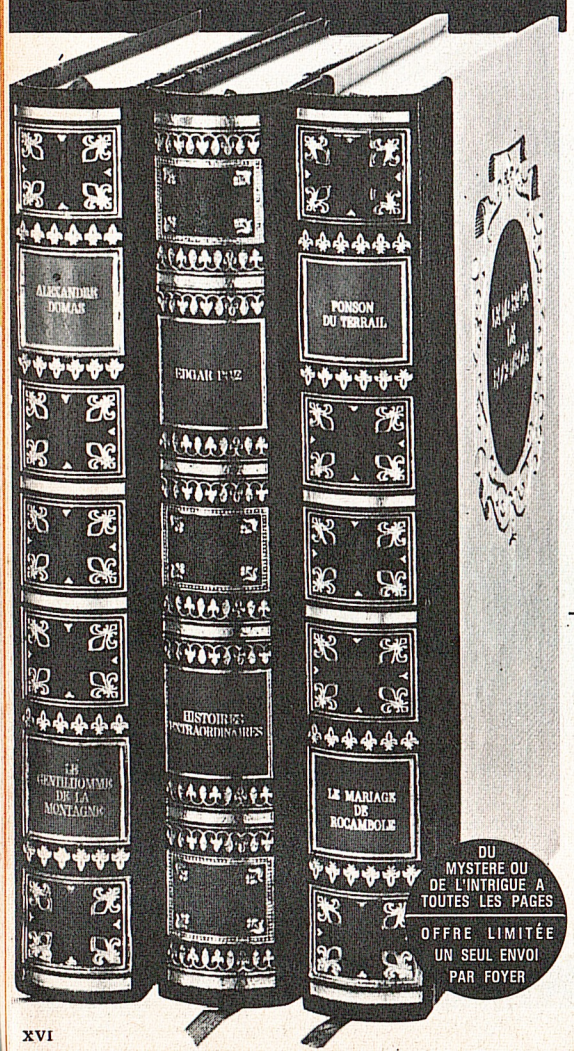
Collaboration

inter plans-publi action

Chez TOTAL ... Lire aujourd'hui!

24 grands succès gratuits!

3 VOLUMES RELIÉS CUIR POUR 19F 80 LES TROIS



SANS INSCRIPTION A UN CLUB SANS RIEN D'AUTRE A ACHETER

RELIURE DOS CUIR VÉRITABLE • TITRES DORÉS A CHAUD AU BALANCIER • PAPIER ÉDITION BIBLIOPHILE • NOMBREUSES ILLUSTRATIONS HORS-TEXTE • FORMAT 11 x 18 CM.

3 LIVRES DE LUXE AU PRIX DES SÉRIES DE POCHE

POURQUOI CETTE OFFRE INCROYABLE ?

Si nous vous offrons ces 3 volumes reliés cuir à un prix aussi bas, c'est uniquement pour vous permettre d'apprécier sans aucun risque la haute qualité de nos éditions. En profitant de ce véritable cadeau, vous ne vous engagez donc à rien. Vous serez tenu au courant de nos activités et c'est tout (aucune obligation d'achat). Comme cette offre va susciter de nombreuses demandes, renvoyez tout de suite le "bon à découper" afin d'être servi rapidement.

3 VOLUMES PASSIONNANTS PAR LES MAITRES DU "SUSPENSE"

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES d'Edgar Poe

Ce recueil comprend les histoires les plus mystérieuses et les plus fantastiques de Poe : Double assassinat de la rue Morgue, la Chute de la Maison Usher, etc. ainsi que Metzengerstein dont Vadim vient de faire un film. Des énigmes, de l'effroi ou du mystère à chaque page de ce volume.

LE MARIAGE DE ROCAMBOLE par Ponson du Terrail

Rocambole cherche à épouser pour son immense fortune Conception de Sallandrera dont il a fait tuer le fiancé, Don José, qu'elle n'aimait d'ailleurs pas. Mais un autre prétendant et divers obstacles surgissent. Parviendront-ils à éliminer Rocambole ? Un merveilleux récit de Ponson du Terrail qui révèle les qualités solides de l'auteur.

LE GENTILHOMME DE LA MONTAGNE
El Salteador par A. Dumas

Au début du XVIe siècle, en Espagne, un gentilhomme s'est fait brigand. On l'appelle El Salteador. Il détrousse les voyageurs qui s'aventurent dans la Sierra Nevada. Mais peu à peu El Salteador nous apparaît sous un autre visage... Des combats, des duels, des intrigues font de ce roman un de ces chefs-d'œuvre de cape et d'épée où Dumas excelle.

Vous dévorerez ces romans, puis vous aurez de magnifiques volumes pour votre bibliothèque.

François Beauval ÉDITEUR

83509-LA SEYNE-S/MER : 1, avenue J.-M. Fritz (F 19,80 + 2,80) • MONTRÉAL 455 P.Q. : 3710, E. boul. Métropolitain ($ 4.49 + 0.47) • 1060 BRUXELLES : 368, chaussée de Waterloo (F.B. 195 + 25) • GENÈVE : 1213 Petit-Lancy-1 GE. Route du Pont-Butin, 70 (Fr. S. 15,75 + 1,50) • Vente en magasin : 14, rue Descartes, Paris 5e, Tél. 633.58.08 et 1, avenue Stéphane-Mallarmé, Paris 17e, tél. 380.14.14.

BON de lecture gratuite à renvoyer à FRANÇOIS BEAUVAL, éditeur, B.P. 70, 83509-LA SEYNE-S/MER. Adressez-moi vos 3 volumes reliés cuir. Je pourrai les examiner sans engagement pendant 5 jours. Si je désire les garder, je vous les réglerai au prix spécial de 19,80 F + 2,80 F de frais d'envoi ; sinon, je vous les retournerai. Je ne m'engage à rien d'autre.

ROC - 39 P

NOM ..... initiales prénoms
(en majuscules)
ADRESSE ..... SIGNATURE
Code postal ..... Ville (en majuscules)

540 CARRIERES A VOTRE PORTEE

Vous pourrez d'ores et déjà envisager l'avenir avec confiance et optimisme, si vous choisissez votre carrière parmi les 540 professions sélectionnées à votre intention par UNIECO (Union Internationale d'Ecoles par Correspondance), organisme privé d'enseignement à distance.

90

CARRIERES INDUSTRIELLES

Monteur-dépanneur radio-T.V. - Dessinateur industriel en construction mécanique - Analyste du travail - Technicien en chauffage - Monteur frigoriste - Chef du personnel - Opérateur topographe - Opérateur radio - Technicien en micromécanique - Conducteur offset - Esthéticien industriel - Agent de planning - Monteur électricien - Moniteur d'auto-école - Technicien en moteurs - Technicien électronicien - etc...

90 carrières industrielles

BON POUR RECEVOIR **GRATUITEMENT** notre documentation complète et notre guide officiel UNIECO «90 carrières industrielles»
NOM .....
ADRESSE .....

UNIECO 4619 rue de Neufchâtel 76-ROUEN

70

CARRIERES COMMERCIALES

Ingénieur directeur commercial - Comptable commercial - Décorateur ensemblier - Représentant voyageur - Technicien du commerce extérieur - Programmeur - Analyste - Directeur administratif - Attaché de presse - Gérant d'hôtel - Acheteur - Econome - Conseiller fiscal - Gérant d'immeubles - Inspecteur d'assurances - Visiteur médical - Directeur du marketing - Inspecteur des ventes - Chef de comptabilité - etc...

70 CARRIERES COMMERCIALES

BON POUR RECEVOIR **GRATUITEMENT** notre documentation complète et notre guide officiel UNIECO «70 carrières commerciales»
NOM .....
ADRESSE .....

UNIECO 4619 rue de Neufchâtel 76-ROUEN

60

CARRIERES DE LA CHIMIE

Aide-chimiste - Laborantin médical - Technicien de transformation des matières plastiques - Conducteur d'appareils des industries chimiques - Prospecteur géologue - Chimiste de raffinage du pétrole - Technicien en protection des métaux - Physicien - Technicien du traitement des textiles - Technicien de fabrication du papier - Biochimiste - Chimiste - Agent de maîtrise d'installations chimiques - etc...

60 CARRIERES DE LA CHIMIE

BON POUR RECEVOIR **GRATUITEMENT** notre documentation complète et notre guide officiel UNIECO «60 carrières de la chimie»
NOM .....
ADRESSE .....

UNIECO 4619 rue de Neufchâtel 76-ROUEN

100

CARRIERES FEMININES

Assistante secrétaire de médecin - Auxiliaire de jardins d'enfants - Décoratrice-ensemblier - Secrétaire - Standardiste - Hôtesse d'accueil - Laborantine médicale - Aide comptable - Esthéticienne - Infirmière - Couturière - Réceptionnaire - Vendeuse - Dessinatrice publicitaire - Econome - Programmeur - Perforeuse-vérifieuse - Fleuriste - Technicienne en analyses biologiques - Aide-maternelle - Dessinatrice industrielle - etc...

100 CARRIERES FEMININES

BON POUR RECEVOIR **GRATUITEMENT** notre documentation complète et notre guide officiel UNIECO «100 carrières féminines»
NOM .....
ADRESSE .....

UNIECO 4619 rue de Neufchâtel 76-ROUEN

60

CARRIERES AGRICOLES

Technicien en agronomie tropicale - Sous-ingénieur agricole - Dessinateur paysagiste - Eleveur - Mécanicien de machines agricoles - Technicien de laiterie - Horticulteur - Technicien en alimentation animale - Représentant en engrais et antiparasitaires - Délégué de coopérative - Représentant rural - Sous-ingénieur en agronomie tropicale - Entrepreneur de jardins paysagiste - Chef de cultures - Conseiller agricole - etc...

60 carrières agricoles

BON POUR RECEVOIR **GRATUITEMENT** notre documentation complète et notre guide officiel UNIECO «60 carrières agricoles»
NOM .....
ADRESSE .....

UNIECO 4619 rue de Neufchâtel 76-ROUEN

50

CARRIERES DU BATIMENT

Dessinateur en bâtiment - Chef de chantier bâtiment et travaux publics - Métreur en bâtiment, maçonnerie, peinture - Commis d'architecte - Technicien en bâtiment préfabriqué - Conducteur d'engins - Coffreur en béton armé - Plombier sanitaire - Monteur en chauffage - Promoteur de construction - Carreleur mosaïste - Technicien acousticien - Conducteur de travaux bâtiment - Surveillant de travaux bâtiment - etc...

50 carrières du bâtiment

BON POUR RECEVOIR **GRATUITEMENT** notre documentation complète et notre guide officiel UNIECO «50 carrières du bâtiment»
NOM .....
ADRESSE .....

UNIECO 4619 rue de Neufchâtel 76-ROUEN

50

CARRIERES INDEPENDANTES

Expert automobile - Directeur d'agence immobilière - Gérant de station service - Entrepreneur en chauffage central - Exploitant de supérette - Expert comptable - Conseil en organisation - Transporteur routier - Courtier d'assurances - Courtier publicitaire - Pédicure - Commerçante de produits diététiques - Mécanicien exploitant de bateaux de plaisance - Gardienne d'enfants - Hôtelier - Exploitant dépanneur radio et T.V. - etc...

50 CARRIERES INDEPENDANTES

BON POUR RECEVOIR **GRATUITEMENT** notre documentation complète et notre guide officiel UNIECO «50 carrières indépendantes»
NOM .....
ADRESSE .....

UNIECO 4619 rue de Neufchâtel 76-ROUEN

60

CARRIERES ARTISTIQUES

Journaliste politique - Critique littéraire - Dessinateur illustrateur - Lecteur de manuscrits - Styliste de meubles et d'équipements intérieurs - Peintre aquarelliste - Dessinatrice de mode - Photographe publicitaire - Décorateur cinéma-T.V. - Maquettiste - Décorateur de magasins et stands - Opérateur de prises de vues - Imprimeur offset - Romancier - Antiquaire - Chroniqueur sportif, automobile - Critique de cinéma - etc...

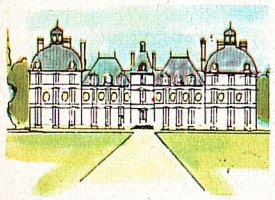
60 carrières artistiques

BON POUR RECEVOIR **GRATUITEMENT** notre documentation complète et notre guide officiel UNIECO «60 carrières artistiques»
NOM .....
ADRESSE .....

UNIECO 4619 rue de Neufchâtel 76-ROUEN

— PREPARATION EGALEMENT A TOUS LES EXAMENS OFFICIELS : CAP - BP - BT ET BTS (pas de visite à domicile) —

Sylvia a noté pour vous



Ne manquez pas de visiter CHEVERNY, près de Blois, l'un des plus beaux châteaux de la Loire. Meublée telle qu'au XVIIe siècle, cette somptueuse demeure d'autrefois, témoin d'un prestigieux passé dont elle a conservé toute l'imposante grandeur vous émerveillera, vous enchantera, vous fera rêvér. CHEVERNY... un des plus précieux joyaux de notre Val de Loire !

C'est le temps de la liberté, des loisirs, mais pour une Vieille Dame, un Vieux Monsieur seuls, démunis est-ce vraiment le temps des vacances ? Les Petits Frères qui connaissent leurs vieux amis les aident et veulent qu'ils partent avec eux en vacances. Nos vieux amis attendent déjà impatiemment. Les Petits Frères sont prêts pour les vacances 1972. Voulez-vous les aider ? LES PETITS FRÈRES DES PAUVRES, 9, rue Léchevin, Paris 11e C.C.P. 24.63.98 Paris.

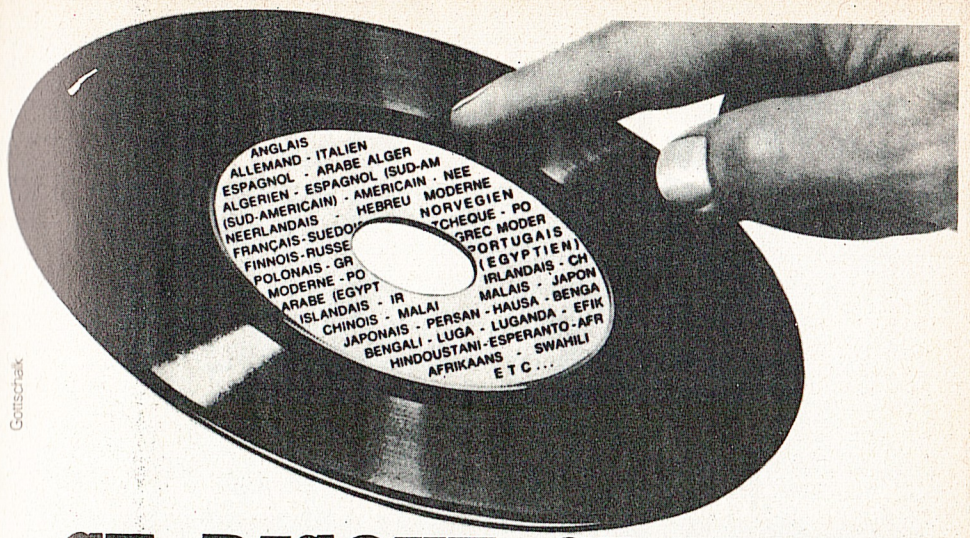
MAIGRIR, mais surtout rester SVELTE avec les spécialités diététiques VITAGERMINE : Afineform biscuits, repas ration, Algues marines en dragées, Gel au Froment et au Riz, pour cure monodiète, Jus de Pruneaux, Lichettes biscottes amaigrissantes, Levure régime désintoxicant. Vente : diététique, Pharm. et Grands magasins. Documentation gratuite N° 633 - VITAGERMINE, 33-VILLENAVE D'ORNON.

Un dîner léger, vite fait et délicieux. Le soir, vous n'avez pas le temps de cuisiner et le dîner doit être léger. Les Pom'Croquettes Knorr au poisson, c'est l'idéal. En 3 minutes à peine, vous préparez les Pom'Croquettes Knorr. Ajoutez du thon finement haché, formez des boules, faites cuire à grande friture. C'est doré, léger, croustillant. Une salade... le dîner est prêt.

L'Anisette MARIE BRIZARD : une délicieuse façon de se rafraîchir lorsqu'il fait chaud, ou tout simplement comme çà, pour le plaisir. Il y a plusieurs façons de boire l'Anisette MARIE BRIZARD : Nature ou sur des glaçons après le repas. Mais, pour les grandes soifs, il y a les longs drinks MARIE BRIZARD : avec de l'eau, et plein de glaçons, ou bien de l'eau gazeuse et un jus de citron.

Votre compagnie sera recherchée, votre personnalité s'épanouira, vous vous "réaliserez" grâce à votre culture classique (Arts, littérature...) ou moderne (Sociologie, économie, actualité...) et à la parfaite maîtrise de votre métier de femme (organisation ménagère, savoir vivre, éducation des enfants, etc...). Une méthode nouvelle pour vous cultiver facilement, chez vous. Doc. grat. : CULTURE FÉMININE (SR), 19, rue Mathelin-Rodier, 44-NANTES.

Autres suggestions de Sylvia page XII



Gotschalk

CE DISQUE GRATUIT

vous explique comment vous arriverez facilement à

PARLER ANGLAIS

ou n'importe quelle autre langue

Dans votre fauteuil. La méthode audio-visuelle Linguaphone a été conçue pour que tout soit facile : il suffit d'écouter des disques, enregistrés par des professeurs qui parlent dans leur propre langue. En même temps, vous suivez sur un livre, où chaque mot nouveau est illustré. Même si vous n'avez aucune notion de la langue, vous comprendrez facilement les premiers disques. Et vous aurez, dès le début, un accent et une intonation parfaits.

Avec Linguaphone, pas de dictionnaire. Rien à traduire, rien à apprendre par cœur. A aucun moment vous n'aurez l'impression de travailler. Très vite, vous aurez autant de plaisir à "passer" vos disques Linguaphone que ceux de vos artistes préférés.

39 langues au choix.

ANGLAIS - ALLEMAND - AMERICAIN - ESPAGNOL - RUSSE - ITALIEN NEERLANDAIS - SUEDOIS - ARABE - JAPONAIS - CHINOIS...

BON POUR UN DISQUE GRATUIT ET UNE BROCHURE

LINGUAPHONE 25, RUE D'ARTOIS PARIS 8e Tél. : 225.27.98

(Pour la Belgique, rue du Midi, 54 — 1000 Bruxelles Pour la Suisse, Place Longemalle, 16 — 1211 Genève 3)

Je m'intéresse au cours de :

.....

(indiquez la langue choisie) pour : Études, profession, tourisme, culture (rayer les mentions inutiles).

Nom ..... Prénom .....

Age ..... Profession ..... Tél. .....

Rue ..... N° .....

Localité ..... Dépt 1275

evian la pure

La pureté
seule l'eau d'evian va la chercher aussi haut.
Sa légèreté
seul l'immense filtre de la montagne
pouvait la lui donner.

Pensez à cela en achetant l'eau que vous allez boire!

Sélection
du Reader's Digest
Des articles et des livres d'un intérêt universel

26e ANNÉE

© 1972 SÉLECTION DU READER'S DIGEST S.A.
TOUS DROITS RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS

AOÛT 1972

Votre cœur et vous

I. LA VÉRITÉ SUR LES CORPS GRAS

Dans un rapport très complet, un groupe de cardiologues éminents nous livre le dernier état de la question à la lumière des plus récentes découvertes sur le rôle du cholestérol et des graisses.

CONDENSÉ DE « NEWSWEEK »

Il est peu de questions qui aient divisé aussi longtemps le corps médical que celle du rôle du régime alimentaire dans les maladies cardiaques. Dès 1913, l'anatomo-pathologiste russe Nicolaï Anitchkov signalait un durcissement des artères chez les lapins soumis à un régime riche en cholestérol et en graisses animales. Au cours des vingt dernières années, les constatations de ce genre se sont multipliées : c'est ainsi que l'on

"NEWSWEEK" (28 DÉCEMBRE 1970) © 1970 NEWSWEEK, INC., 444 MADISON AVE., NEW YORK, N.Y. 10022

a pu établir notamment que dans les pays où la consommation de matières grasses est faible, le pourcentage des crises cardiaques l'est également.

Une commission patronnée par le gouvernement américain (Inter-Society Commission for Heart Disease Resources), composée de plus de 150 spécialistes des affections cardio-vasculaires et des représentants de 29 grands organismes de la Santé publique, a procédé à une étude approfondie des rapports entre le régime alimentaire et le cœur. Son compte rendu, peut-être le plus complet à ce jour sur la question, a été publié en décembre 1970. S'il conclut qu'il n'est pas possible d'imputer d'une manière formelle les cardiopathies de l'homme à la consommation des graisses et à la présence du cholestérol, du moins conseille-t-il aux Américains de réduire leur consommation desdits produits afin d'endiguer la fréquence de ces maladies qui, on le sait, viennent en tête des causes de décès aux États-Unis.

Au reste, on ne saurait discuter l'urgence des mesures à prendre. Chaque année, 600 000 Américains, dont environ 165 000 ont moins de soixante-cinq ans, succombent à une maladie du cœur et 200 000 autres à des troubles artériels divers. Le rapport précise que, pour la population masculine, le risque d'être atteint avant l'âge de soixante ans de troubles cardiaques, en général coronariens, est de 1 sur 5.

Certes, de nombreux autres facteurs que le régime peuvent favoriser ces troubles; aussi la commission nous invite-t-elle d'une part à surveiller notre poids et notre pression artérielle, d'autre part à ne plus fumer. (En fait, elle est allée jusqu'à recommander la suppression progressive de toutes les fabriques de cigarettes.) Toutefois, la mise en garde concernant le cholestérol et l'ingestion de corps gras saturés reste la partie fondamentale du rapport.

Le cholestérol, substance blanchâtre produite par l'organisme, est essentiel à la constitution des membranes cellulaires et à la synthèse de différentes hormones. Il est en même temps le principal constituant du dépôt cireux caractéristique de l'athérosclérose qui, en obstruant les vaisseaux sanguins peut provoquer les coronarites. Les corps gras saturés sont en général d'origine animale : la crème, le beurre, le lard, les viandes grasses. Ils sont souvent solides à la température ordinaire. Les corps gras d'origine végétale sont soit poly-insaturés, comme les huiles de carthame et de maïs, soit mono-insaturés, comme l'huile d'olive. Ils sont liquides à la température ordinaire. A noter une exception : l'huile de coprah, qui, bien que végétale, contient un des plus importants pourcentages de lipides saturés.

Divers travaux ont montré que les personnes ayant un taux de cholestérol élevé dans le sang sont plus exposées aux accidents cardiaques.

On a établi que ce taux a tendance à augmenter lorsque le régime est riche en cholestérol et en corps gras saturés, alors qu'un régime inverse a tendance à le diminuer. Néanmoins, on n'a pas encore pu prouver de façon formelle qu'en réduisant la consommation des produits incriminés on réduirait les risques de maladies cardiaques.

Tout en reconnaissant le fait, la commission a fortement mis l'accent sur les résultats d'une importante étude statistique menée pendant dix ans dans sept pays, et portant sur les crises cardiaques chez les individus d'âge mûr. On apprend ainsi que dans l'Est de la Finlande, où les corps gras saturés constituent 22% de la ration calorique, 120 hommes sur 1 000 souffrent d'affections cardiaques. Aux États-Unis, l'enquête portait sur un groupe de cheminots absorbant 17% de leurs calories sous forme de lipides saturés : 80 sur 1 000 présentaient des troubles cardiaques. En revanche, au Japon, où le poisson est la principale source de protéines et où les corps gras saturés ne représentent que 3% des calories consommées, la proportion tombait à 20 pour 1 000.

A l'heure actuelle, aux États-Unis, la consommation quotidienne moyenne de cholestérol par individu est de 600 milligrammes. La commission recommande de la ramener à moins de 300 milligrammes si l'on veut voir baisser la cholestérolémie. En outre, il faudrait que, dans le régime alimentaire, les lipides ne constituent pas plus de 35% des calories absorbées. Quant aux corps gras saturés, leur proportion devrait être inférieure à 10%.

Traduites en termes compréhensibles pour l'individu moyen soucieux du bon état de ses coronaires, ces prescriptions signifient qu'il faut réduire considérablement la consommation d'œufs, dont un seul jaune contient près de 230 milligrammes de cholestérol; qu'il faut éviter le beurre, le lard, les morceaux gras du bœuf et du porc, ainsi que les crustacés, les aliments cuits au four avec des matières grasses saturées et des jaunes d'œufs, la crème, les glaces et le lait entier.

Tous ces mets doivent être remplacés par de la viande maigre, dont le veau, par du poisson, de la volaille, du fromage blanc, de la margarine, du lait écrémé, et enfin des fruits et des légumes que l'on consommera en plus grande quantité.

En dernier ressort, bien sûr, pour inciter avec fermeté tout un pays à changer de régime alimentaire, il faut se fonder sur des données scientifiques solides. C'est pourquoi la commission a recommandé au gouvernement américain d'entreprendre une vaste enquête qui porterait sur 100 000 personnes et serait poursuivie pendant cinq ou dix ans. Peut-être ainsi serait-on enfin à même de savoir si, en supprimant les graisses de l'alimentation, on pourrait espérer voir diminuer le nombre des victimes des maladies cardiaques.

II. SECRET D'UNE BONNE FORME : INTERROGEZ VOTRE POULS

On vous propose ici une méthode toute nouvelle qui vous permettra de prendre de l'exercice sans danger, car c'est votre cœur lui-même qui vous dira si vous en faites trop, ou pas assez.

PAR LAURENCE MOREHOUSE

APRÈS avoir été chef adjoint des services d'incendie d'une grande ville, Harvey Anderson a pris sa retraite. Actuellement âgé de soixante-trois ans, il ne manque jamais de faire tous les jours 400 ou 500 mètres au pas de gymnastique ; de temps en temps, il s'arrête pour prendre son pouls, puis il repart, accélérant ou ralentissant sa foulée en fonction de son rythme cardiaque. Car c'est son pouls qui lui dit s'il en fait trop, pas assez ou juste ce qu'il faut pour fortifier son muscle cardiaque. Ce genre d'exercice — que pratiquent des milliers de gens — est plus efficace et plus sûr que beaucoup d'autres méthodes en usage actuellement.

Généralement, on mesure le travail accompli par l'organisme en fonction de la distance parcourue à la course ou à bicyclette, ou du poids soulevé. C'est très bien, mais cela ne fournit aucune indication quant à l'intensité d'effort qui vous convient « personnellement ». Peut-être ne faites-vous pas suffisamment d'exercice pour que votre cœur travaille convenablement ; peut-être en faites-vous trop et risquez-vous de le fatiguer.

La nouvelle formule, fondée sur l'observation du rythme cardiaque, est différente. Pour nous fournir les données qui nous manquent, elle utilise un merveilleux petit ordinateur — le cœur — qui se trouve dans la poitrine de chacun de nous. J'ai commencé à travailler là-dessus il y a dix ans, avec le concours de 22 commerçants, industriels et

LAURENCE MOREHOUSE, docteur ès sciences, est professeur d'éducation physique et directeur du laboratoire d'étude des performances humaines à l'université de Californie, Los Angeles.

membres des professions libérales. Le Dr Samuel Fox, alors chef du programme de lutte contre les maladies cardiaques, rattaché à l'administration de la Santé publique des États-Unis, m'avait demandé de mettre au point un moyen simple et facile permettant aux gens de pratiquer un exercice rationnel. On s'est servi, depuis lors, de cette méthode pour mesurer l'énergie dépensée par les astronautes sur la Lune, et de nombreux médecins la recommandent pour prévenir les crises cardiaques et fortifier le cœur de patients relevant de coronarite. Des femmes y recourent pour conserver la santé... et la ligne. Voici les cinq points essentiels de cette formule d'exercice :

1. *Consultez d'abord votre médecin.* Il est indispensable de se faire examiner avant d'entreprendre un quelconque programme d'exercice physique. Le médecin contrôlera votre poids, votre force, votre souplesse et, surtout, fera un électrocardiogramme qui le renseignera sur l'état de votre cœur.

2. *Apprenez à compter vos pulsations.* Trouvez l'artère du poignet droit en plaçant l'extrémité des doigts de la main gauche dans le petit sillon qui se trouve à environ 5 centimètres de la base du pouce. Regardez votre montre et comptez vos pulsations pendant six secondes. Ajoutez un zéro au chiffre obtenu et vous aurez le nombre de pulsations à la minute.

3. *Examinez votre pouls à des degrés différents d'activité.* Comptez vos pulsations quand vous êtes assis, quand vous jardinez, quand vous promenez le chien ou quand vous balayez le perron. Cela vous renseignera sur l'état de votre cœur : le rythme cardiaque normal d'une personne en bonne santé est de 60 à 80 pulsations par minute en position assise, de 90 environ debout, et d'une centaine au cours d'un exercice léger.

4. *Choisissez les exercices qui conviennent à votre âge et à votre état de santé.* Pour fortifier votre cœur, il vous faut observer deux règles : vous livrer à une activité qui élève votre rythme cardiaque à 120 pulsations à la minute au moins et maintenir cette activité — et ce rythme cardiaque — pendant au moins dix minutes. Un exercice plus doux vaut mieux que rien, mais il n'est pas suffisant pour accroître la vigueur de votre cœur. Le tableau de la page suivante, où vous verrez les différentes formes d'activité et le nombre de pulsations correspondant, vous aidera à choisir celle qui vous convient. Si votre médecin est d'accord, essayez de pratiquer l'exercice qui élèvera votre rythme cardiaque à un nombre de pulsations correspondant à la formule suivante : 200 moins votre âge. C'est-à-dire que, si vous avez 40 ans, vous ne devez pas dépasser 160 pulsations/minute. Ne faites pas de zèle. Pour dépasser ce chiffre de 160 il faut être un athlète jeune,

100-110 pulsations/minute	Activités et rythme cardiaque choisissez ce qui vous convient	
Lustrage de la voiture Bicyclette (8 km/h) Culture physique légère Repassage		
110-120	**120-130**	**130-140**
Marche (4 km/h) Jeu de quilles Tir à l'arc Peinture d'une pièce	Golf (en portant son sac) Danse Machine à pédaler Canoë (3 km/h) Balayage, nettoyage	Ascension d'un escalier Tennis de table Piochage et pelletage Aviron Natation
140-150	**150-160**	**Plus de 160**
Fendre ou scier du bois Tennis Marche (6,5 km/h) Patinage artistique Badminton	Ski de descente Patinage de vitesse Alpinisme Danse active Pelote basque	Course rapide ou en côte Hockey Aviron (au maximum de l'effort) Basket-ball Ski de fond

en pleine santé et bien entraîné. Il ne sert à rien de se livrer à des exercices épuisants, à moins que l'on ne désire passionnément devenir champion du décathlon.

Évitez les sports qui exigent une dépense brutale d'énergie, comme le tennis ou la pelote basque. Choisissez plutôt un exercice rythmé : marche, course au pas de gymnastique, cyclisme, aviron, montée d'escaliers.

5. *Procédez par étapes.* Il est important d'arriver progressivement au palier que vous vous êtes fixé. Si vous n'êtes pas en forme, commencez à 100 pulsations/minute pour arriver à 110 le premier mois, à 120 le deuxième, à 130 le troisième, et ainsi de suite jusqu'au rythme cardiaque convenant à votre âge et à votre état de santé.

Prévoyez des séances quotidiennes d'au moins un quart d'heure, dont deux ou trois minutes consacrées à des exercices d'assouplissement et d'élongation pour vous échauffer, dix minutes d'exercice proprement dit et deux minutes environ de marche pour reprendre votre souffle. Pendant les dix minutes d'exercice, prenez votre pouls toutes les deux minutes et dosez votre effort en vue de l'objectif que vous vous êtes fixé.

Une fois ces cinq étapes franchies et le palier fixé atteint, pratiquez vigoureusement l'exercice choisi, tous les deux jours, pendant au moins dix minutes. Il est inutile d'en faire davantage ; on ne peut pas plus mettre en réserve le bénéfice de la gymnastique qu'on ne peut faire provision de sommeil. Pour se maintenir en forme une fois qu'on y est, une demi-heure par semaine d'exercice vigoureux peut suffire.

L'exercice n'est pas une panacée, mais il a des effets secondaires faciles à constater. Nombre de gens s'aperçoivent, à l'usage, qu'ils mangent plus raisonnablement, fument moins et sont plus calmes. Et il existe de bonnes raisons de penser qu'un exercice assez violent (30 minutes par semaine à 120 pulsations à la minute au moins) permet de perdre l'excédent de poids. Quel que soit le degré d'affaiblissement qu'aient pu atteindre les fonctions physiologiques d'un individu et quel que soit son âge, s'il est en bonne santé, il lui est toujours possible d'obtenir une amélioration en imposant à son organisme une « charge » progressivement accrue.

III. CE QUE CONSEILLENT LES SPÉCIALISTES

Leur mot d'ordre : moins vite !

PAR LE Dr MEYER FRIEDMAN

Je doute fort que les régimes étudiés et la pratique d'une gymnastique bien calculée puissent nous garantir contre les affections cardiaques si nous ne faisons pas d'abord en sorte de ralentir notre rythme de vie actuel.

C'est en 1957 que mes collègues et moi avons abouti à la conclusion que les habitudes alimentaires, l'usage du tabac et le manque d'exercice n'étaient pas les seuls facteurs de la recrudescence des maladies cardiaques à notre époque. Or, on le sait, nos pères consommaient à peu près autant de viande, de lait et d'œufs que nous, ils ne se privaient pas de fumer et ils n'étaient pas tous des athlètes, tant s'en faut. Toutefois, une épreuve leur était épargnée : l'agitation, de plus en plus fébrile, dans laquelle nous vivons.

CONDENSÉ DE "YALE ALUMNI MAGAZINE" (OCTOBRE 1971) © 1971 YALE ALUMNI PUBLICATIONS, INC., 118 COLLEGE ST., NEW HAVEN, CONN. 06520

En d'autres termes, notre thèse, certes très controversée, mais solidement établie, est la suivante : l'attitude qui consiste à vouloir sans cesse trop faire en trop peu de temps, à s'efforcer, toujours avec trop d'âpreté, de l'emporter sur les autres, contribue d'une manière très nette à accélérer le processus de la maladie coronarienne. Si l'on ne freine pas cette surexcitation, il ne servira pas à grand-chose de modifier le régime alimentaire, de réduire la consommation de tabac ou de faire davantage d'exercice ; elle suffit, en effet, à provoquer les crises cardiaques par les phénomènes biochimiques qu'elle engendre : l'élévation du taux de cholestérol dans le sang, l'inondation de l'organisme par des substances du genre de l'adrénaline et par l'épuisement des réserves d'hormones essentielles à la vie.

Qui donc oserait espérer qu'une voiture poussée à fond, heure après heure, jour après jour, tienne aussi longtemps qu'une mécanique traitée avec ménagement ? Pourtant, trop d'individus mènent leur organisme à un train d'enfer et, curieusement, quand ils sont emportés par une crise subite, leur entourage reste stupéfait. Pour voir diminuer des accidents de ce genre, il faudrait que chacun s'applique à éviter tout un ensemble d'attitudes nocives que nous avons appelées le « comportement de type A ».

En quoi consiste-t-il ? D'abord à s'inquiéter du moindre retard dans la moindre des innombrables tâches que l'on s'est imposées ; à s'impatienter de la plus petite attente, dans les encombrements ou au restaurant ; à s'escrimer pour obtenir ce que l'on croit *important d'avoir* — une jolie maison, une meilleure situation, une place dans telle grande école pour les enfants — tout en négligeant ce qu'il est *important d'être* : amateur d'art, admirateur fervent des merveilles de la nature et des prouesses de l'homme. Autres caractéristiques encore : l'obsession des chiffres (nombre de clients servis, nombre de caisses de marchandises vendues), l'envie torturante d'avoir encore plus d'argent même si l'on est déjà bien à l'aise, enfin, la renonciation en fait, sinon en paroles, à l'amitié et à l'amour.

Certes, beaucoup vont objecter que, pour survivre financièrement, il faut sans cesse se démener davantage. Cependant, après avoir interrogé des milliers de gens de toutes sortes — chefs d'entreprise, commerçants, médecins, professeurs, employés, conducteurs de camions, représentants — je suis convaincu que le seul moyen sûr de réussir financièrement est de faire preuve de jugement, d'esprit créateur et d'altruisme. A-t-on jamais fait faillite à cause d'un retard d'avion ? S'est-on jamais ruiné pour avoir, au moment de prendre une décision importante, consulté le calendrier plutôt que le chronomètre ?

Au reste, si l'on s'abandonne au comportement de type A, on risque non seulement d'être plus vite atteint par une maladie coronarienne, mais encore de se voir diminué dans sa personnalité même. La journée de travail finie, le père de famille se retrouve chez lui, comme en liberté provisoire, pour supporter le récit des menus événements de la journée, dont il ne sait plus ni s'amuser ni s'émouvoir. Ses enfants sentent fort bien qu'il ne les écoute pas, qu'il ne réagit pas comme eux ; ils ont tôt fait de se réfugier dans un silence maussade. Dès lors, comment s'étonner qu'ils soient si nombreux à n'avoir aucune envie de ressembler à l'esclave qu'ils voient arriver, harassé, le soir à la maison, et dont ils ont un peu pitié ?

Sont-ils tellement simplistes quand ils prennent en grippe la société qui permet à leur père d'accéder à une haute situation, mais le condamne en contrepartie à ne jamais cueillir les fruits du cerisier qu'il a planté quelques années plus tôt ?

Peut-on s'affranchir des âcheux errements du comportement A ? Je le crois ; encore est-ce bien difficile. Peut-être le premier pas, timide, dans cette voie consiste-t-il à s'avouer à soi-même loyalement que l'on s'est laissé aveugler par le désir d'obtenir trop, trop vite et que l'on a adopté de ce fait un mode de vie dénaturé. Ensuite, il faut avoir le courage de se poser cette question :

— Qui assistera à mon enterrement ?

Dans sa quête frénétique de réussite sociale, l'homme du type A en arrive à se déprécier au point que presque personne ne sera affecté par sa mort et que beaucoup, parmi lesquels trop souvent sa femme et ses enfants, la verront au contraire comme un soulagement. Il lui faut réapprendre le prix de l'amitié, et rechercher chez les autres non pas l'admiration, mais l'affection.

Hélas ! On ne se débarrasse pas d'une attitude vicieuse déjà invétérée par une simple prise de conscience. Il ne suffit pas non plus pour changer de vie de se faire de vrais amis. Il faut aussi redécouvrir la vie familiale, sa valeur, sa plénitude. Si vraiment vous voulez guérir, vous réapprendrez à écouter votre femme ou vos enfants vous raconter, le soir, les événements de leur journée, et vous admettrez que leurs petites affaires ont autant, et peut-être plus, d'importance que les vôtres.

Vous devrez aussi, et c'est là une autre nécessité impérieuse, reconsidérer l'emploi de votre temps, en ayant à l'esprit des questions de ce genre : Quelle importance aura, dans cinq ans, le retard de mon avion ? N'est-ce pas tout bonnement pour obtenir une plus grande quantité de quelque chose que je m'impose tant de rendez-vous, et à partir

---

Le Dr Meyer Friedman est directeur de l'institut Harold Brunn de recherches coronariennes au centre médical Mount Zion de San Francisco (Californie). Son collègue le Dr Ray H. Rosenman et lui-même sont bien connus pour leurs recherches sur la prédisposition aux attaques cardiaques.

de quel chiffre précis cesserai-je de m'épuiser ?

Enfin, il est hautement recommandé de cultiver la beauté. Tout en accomplissant vos tâches ordinaires, efforcez-vous, chaque jour, de faire quelque chose qui vaille d'être retenu. Ainsi vous ne manquerez pas d'introduire la beauté dans votre vie, car elle seule vaut qu'on ne l'oublie pas. Souvent, je demande à mes malades de m'apporter une liste des faits dont ils se souviennent avec plaisir. Jamais encore je n'y ai vu de chiffres.

Je suis persuadé que si chaque homme commençait chacune de ses journées comme si elle devait être la dernière, il s'efforcerait d'y mettre, d'une manière ou d'une autre, un peu de grâce et d'harmonie ; sans doute alors porterait-il ses pas loin des couloirs des banques, de la Bourse et des usines. Allons ! quel que soit votre âge, il n'est pas trop tard pour entreprendre cette quête.

Brèves rencontres

BARBEY D'AUREVILLY marchait, un soir, dans une rue de Paris, lorsqu'il entendit une galopade derrière lui, puis une voix qui suppliait :

— Monsieur..., aidez-moi, la police fait une rafle.

Il s'agissait d'une de ces femmes qui font un métier que l'on dit aussi vieux que le monde.

Sans hésiter, le romancier offrit le bras à l'éplorée, passa tranquillement auprès des policiers, traversa la rue puis, abandonnant sa compagne provisoire sur le trottoir, il la salua en s'inclinant et en disant :

— Je vous laisse, madame..., vous êtes ici chez vous !

Écho de la mode.

UN adversaire politique au cours d'une réunion crie à l'orateur :

— Vous n'y êtes pas! Ce n'est pas parce que nous posons des questions que nous voulons écouter les réponses!

J. B.

LA veille du mariage de ma fille, la maison était déjà pleine de parents et d'amis venus des quatre coins du pays. Un seul invité manquait à l'appel, le témoin de mon futur gendre, que personne ne connaissait.

Tout à coup, quelqu'un sonna à la porte, un charmant jeune homme que ma femme présenta aussitôt à tout le monde. Puis elle lui offrit du thé et des petits fours.

Le jeune homme semblait absolument ravi, mais quand ma femme lui proposa de lui montrer sa chambre, il s'exclama en riant :

— Je ne sais pas très bien pour qui vous me prenez; quant à moi je suis simplement venu vous demander de voter pour moi, car je me présente aux élections municipales.

K. W. Lomax, Moray, Écosse

Silhouettes et profils

« CHAQUE jour, je renais, a dit le grand violoncelliste Pablo Casals à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Chaque jour, je dois tout reprendre. Depuis quatre-vingts ans, je commence la journée de la même manière. Non par esprit de routine, mais par une sorte de nécessité intérieure. Je me mets au piano et je joue deux préludes et fugues de Bach. C'est une grâce particulière qui descend sur la maison, en même temps que la redécouverte du monde auquel j'ai la joie d'appartenir. Je ressens ainsi, au plus profond de moi-même, tout ce que la vie a de prodigieux et ce que le fait d'être une créature humaine a d'indiciblement merveilleux. Pour moi, la musique n'est jamais la même, jamais. Chaque jour, je vois en elle quelque chose de neuf, de fantastique et d'incroyable. Bach est un miracle comme la nature elle-même. »

Pablo Casals,
propos recueillis par Albert E. Kahn,
Joys and Sorrows.

NAGUÈRE, quand il était en tournée, le champion de golf Gary Player ne refusait jamais de donner son avis sur la qualité des parcours. Il ne le fait plus.

— Vous comprenez, explique-t-il, les gens étaient aux cent coups quand je leur disais la vérité. Maintenant, je ne fais plus que des compliments. Et, finalement, cela me réussit à moi aussi. En effet, je me suis aperçu que si je trouve le parcours lamentable, je joue lamentablement, alors que si je me persuade qu'il est excellent, au moins je ne perds pas de temps en récriminations.

Bits & Pieces.

DANS sa biographie du prince Philip d'Edimbourg, Basil Boothroyd rend hommage à la parfaite courtoisie de tous ceux qui l'ont aidé à se documenter pour son livre, et cite notamment cet exemple :

— Un matin, j'abordai le secrétaire particulier de la reine, sir Michael Adeane, pour lui poser une question qui me tenait à cœur. Tandis qu'il m'écoutait fort aimablement, il me sembla percevoir comme une très légère impatience. Et, effectivement, au bout de deux minutes, il me dit :

— Excusez-moi si je ne puis vous donner plus de temps, mais je viens d'apprendre qu'un incendie a éclaté chez moi. Ce ne serait pas très grave si mes appartements n'étaient pas au palais St. James !

LE fantaisiste Victor Borge est aussi philosophe.

— Si j'ai réussi à faire rire aux larmes ne serait-ce qu'un spectateur, dit-il, je me sens largement payé. Peu importe que, ensuite, le fisc engloutisse mes cachets.

Parade.

ON demandait un jour au Dr Grady Hallman, jeune chirurgien du Centre médical du Texas, spécialisé dans les interventions cardiaques, comment il arrivait à ne pas tomber d'épuisement, lui qui opère pour ainsi dire sans arrêt.

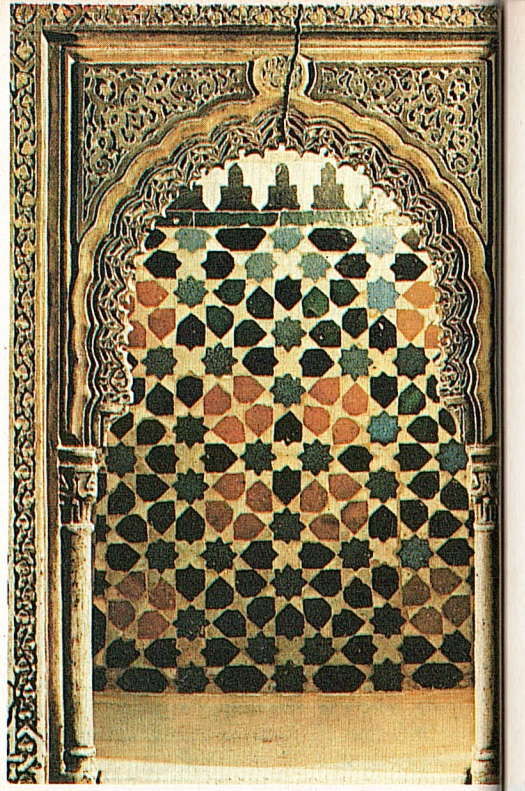
— La chirurgie ressemble à l'art dramatique. Nous sommes en représentation dans la salle d'opération. On a beau être exténué, on se sent remonté dès qu'on y entre. C'est comme un dopant. En voyant le patient étendu sur la table, on trouve le second souffle. Quand nous faisions des greffes cardiaques, nous travaillions parfois trente-six heures d'affilée. L'enjeu même de la situation suffisait à nous stimuler.

Thomas Thompson, *Hearts.*

Le fabuleux Alhambra de Grenade

Témoin de l'âge d'or de l'Islam, ce palais aux splendeurs presque irréelles enserre les plus beaux jardins du monde.

PAR VIRGINIA KELLY



« Que de légendes et de traditions..., que de chansons et de poèmes... sont liés à ce romantique édifice ! »

Près de cent cinquante ans se sont écoulés depuis que Washington Irving écrivait cela, et bien peu de gens aujourd'hui le contrediraient. Construit par les Maures de Grenade entre le XIIIe et le XVe siècle, l'Alhambra était presque tombé dans l'oubli au début du XIXe. Il n'abritait plus guère que des chauves-souris, des mendiants et des romanichels. Lorsqu'il le visita, le jeune Irving, alors attaché d'ambassade à Madrid, fut immédiatement conquis par son charme, fait d'opulence et de mystère. Il y habita pendant plusieurs mois et écrivit, en 1829, ses *Contes de l'Alhambra,* qui non seulement obtinrent un succès international, mais rappelèrent au monde que l'un des plus adorables trésors de la planète tombait en ruine. A l'heure actuelle, l'Alhambra restauré et protégé offre au million de visiteurs qui viennent le voir chaque année ses salles et ses cours à l'ornementation raffinée.

Cette extraordinaire œuvre d'art, située dans un décor saisissant au sommet d'une colline, semble d'une fragilité arachnéenne. Il a cependant résisté à des guerres et à des tremblements de terre innombrables. — Allah veille toujours sur l'Alhambra, vous diront les Espagnols.

Les Maures appelaient ce palais fortifié *Al Qal'a al-Hamra,* ce qui signifie « Château rouge », nom qui lui vient de la couleur roussâtre de l'argile utilisée pour sa construction. L'Alhambra est un ensemble harmonieux de dentelles de pierre, d'arcs gracieux, de colonnes effilées et de plafonds de bois travaillé, le tout accompagné par le murmure des jets d'eau tombant en gouttelettes dans des bassins pareils à des miroirs, par la senteur capiteuse des myrtes et, au printemps, par les pétales rose pâle des fleurs d'amandier. Ici règnent une paix et un sentiment d'éternité dont on ne trouve l'équivalent nulle part ailleurs.

La colline allongée et escarpée sur laquelle est construit ce palais domine la ville de Grenade, paresseusement étendue à ses pieds. La Calle de los Gomerez, après avoir franchi la porte des Grenades, traverse un bois touffu d'ormes et de peupliers noirs. Par instants, un rayon de

Ci-contre : *porte de la salle de la Barca. Dans le jambage de l'arcade sont creusées deux niches de marbre blanc, sculptées avec une extrême délicatesse. Le fond est en céramique. Ces niches jouaient le rôle de petites consoles où l'on plaçait des boissons fraîches, de l'encens ou des fleurs. A la nuit, on y mettait sans doute des flambeaux pour éclairer l'entrée.*

Vue de l'Alhambra. Face nord, vue prise du quartier de l'Albaicin. A l'arrière-plan, la sierra Nevada.

PHOTO : EVELYN HOFER

Jardins du Generalife.

Ce patio de la Acequia (ou du Canal), appelé aussi patio de los Surtidores (ou des Jets d'eau) est situé au centre du Generalife, la résidence d'été des rois maures. Vue prise de la chambre des rois, en direction du sud.

Mirador de Lindaraja.

Non loin de la cour des Lions, ce mirador joliment décoré de marbre, de stuc et d'azulejos donnait jadis sur la vallée du Darro, au nord du palais. Il s'ouvre aujourd'hui sur un patio ménagé lors de la construction des appartements de Charles Quint.

lumière filtre à travers le feuillage. Une eau glaciale court, bruissante, dans des rigoles en cailloutis creusées de chaque côté de la route.

Au sommet de la colline se trouve l'immense arc en fer à cheval de la porte de la Justice. A quelques pas de là, par une entrée étroite, on accède à un escalier de pierre qui descend vers le palais maure. Le ciel est d'un bleu violet profond, le soleil ardent, l'air sec et frais. Au loin, les sommets enneigés de la sierra se profilent.

Enfin, voici une des merveilles de l'Alhambra : la cour des Myrtes, longue de 40 mètres et pavée de marbre blanc. Au milieu, un grand bassin tout en longueur, lisse comme un miroir et bordé de deux larges massifs de myrtes, apporte sa fraîcheur. A l'extrémité nord, sept arcs mauresques, supportés par des colonnes fluettes, conduisent à la majestueuse salle du Trône, dite salle des Ambassadeurs.

Cette salle carrée était le centre de toute l'activité politique et diplomatique du palais. Sa coupole en bois de cèdre, haute de 23 mètres, est incrustée de cercles, de couronnes et d'étoiles symbolisant les Sept Cieux de l'Islam. A première vue, les murs semblent revêtus de filigranes. En réalité, ce sont des sculptures de stuc et de pierre, d'une finesse stupéfiante, délicatement colorées. Des citations poétiques en caractères arabes s'entremêlent aux dessins et, sans cesse répétée, apparaît la devise coranique «Dieu seul est vainqueur ».

A quelques pas de là, voici la cour des Lions avec, en son centre, une fontaine d'albâtre soutenue par douze lions de marbre gris clair, apparemment sculptés par des artisans qui ne connaissaient les fauves que par ouï-dire, car ces animaux res-

PHOTOS : ORONOZ, MADRID

semblent plus à de jeunes chiens majestueux qu'à des bêtes sauvages. Peut-être est-ce ce qui explique cette inscription : « Devant le sultan, les lions répriment leur férocité. »

A l'extrémité sud de la cour des Lions se trouve la salle des Abencérages. D'après une légende, le sultan soupçonna son épouse d'avoir une liaison avec un des représentants de cette noble famille. Dans un accès de jalousie, il les décapita tous l'un après l'autre dans cette salle ravissante. Une autre histoire, peut-être plus conforme à la vérité, met en cause Boabdil, le dernier roi maure de Grenade. Pour lui assurer la succession au trône, son père fit exécuter tous les héritiers mâles qu'il avait eus d'un premier lit. Selon une autre version, Boabdil aurait invité les principaux représentants de la famille des Abencérages à un banquet au cours duquel il les aurait assassinés. Quoi qu'il en soit, toute une série de crimes spectaculaires fut, dit-on, perpétrée dans cette salle. Les taches brunes que l'on relève sur le dallage de marbre seraient les traces indélébiles du sang répandu.

L'Alhambra est, en fait, une juxtaposition de palais, édifiés au cours des siècles de la domination arabe. Lorsqu'en 1492 Ferdinand le Catholique et Isabelle prirent possession des lieux, ils eurent la sagesse de les respecter et de garder à leur service les artisans maures. Mais leur petit-fils Charles Quint fit construire un corridor menant à de nouveaux appartements, décorés de fresques dans le goût italien illustrant ses exploits guerriers. Il habita là avec son épouse, l'impératrice Isabelle. C'est dans ces appartements « modernes » que Washington Irving s'installa durant son séjour à l'Alhambra. Charles Quint fit par la suite démolir une partie de la galerie sud pour se faire construire un immense château Renaissance qui ne fut jamais terminé; sa vaste cour circulaire est restée à ciel ouvert.

Le palais courut un grand péril lors de l'invasion napoléonienne. En 1812, avant de retirer ses troupes, le général Sebastiani leur donna l'ordre de faire sauter l'Alhambra. Par bonheur, un soldat de l'armée espagnole coupa la mèche, et le palais échappa à la destruction. Une petite plaque sur le mur qui aboutit à la citadelle commémore cette courageuse initiative.

C'est par la porte des Sept Étages, dont on voit les tours en ruine, que Boabdil s'éloigna pour toujours de l'Alhambra, abandonnant son royaume aux Espagnols. Selon la légende, il demanda que personne ne la franchît plus jamais, et elle fut murée.

De l'Alhambra, on peut apercevoir « le dernier soupir du Maure ». C'est ainsi qu'on appelle un rocher appartenant à une chaîne d'arides et sombres collines où Boabdil, fuyant Grenade avec sa mère, s'arrêta pour jeter un dernier regard sur l'Alhambra et son royaume perdu.

— Tu fais bien, lui dit sa mère avec mépris, de pleurer comme une femme ce que tu n'as pas su défendre comme un homme.

Puis ce « prince infortuné » se perdit dans les ténèbres de l'histoire...

Outre l'Alhambra, il laissait derrière lui la splendeur des jardins merveilleux du Generalife (de l'arabe *Djennat-el-Arif* qui signifie « jardin de l'Architecte »). Majestueuses avenues bordées d'une double rangée de cyprès immenses, haies et voûtes de buis, nappes d'eau cristalline qui descendent en cascade un grand escalier de pierre. L'air embaume la fleur d'oranger, la rose et le jasmin.

C'est en mémoire de l'Alhambra que Manuel de Falla* composa ses *Nuits dans les jardins d'Espagne*. Tous les étés, un festival a lieu dans ces jardins, ainsi que dans les patios et les cours du palais. Des milliers de mélomanes sont venus d'Amérique et des quatre coins de l'Europe pour entendre sous le ciel étoilé le guitariste Andrés Segovia, la cantatrice Victoria de Los Angeles, le pianiste Arthur Rubinstein et d'autres artistes de renommée mondiale.

Aujourd'hui, au-dessus de l'antique forteresse arabe, la puissance mécanique se mêle à la beauté artistique, et des avions à réaction rayent le pur ciel bleu de leurs traînées blanches. Mais rien de tout cela ne compte lorsqu'on se retrouve dans l'Alhambra. Et les paroles du poète et diplomate mexicain Francisco de Icaza reviennent à la mémoire :

« De tous les malheurs de la vie, le plus terrible est de se trouver à Grenade et d'être aveugle. »

* Voir « Manuel de Falla, musicien de l'âme espagnole », dans *Sélection* de novembre 1970. (N.D.L.R.)

Le saviez-vous ?

Un phare à laser — le premier du monde — fonctionne maintenant à Point Danger, sur la côte orientale de l'Australie.

Son invention est due à l'Australien Noel Walden, ingénieur mécanicien et ancien pilote de chasse. L'appareil a 2,20 m de hauteur, un diamètre allant se rétrécissant de 44,45 cm à 31,75 cm. Il pèse 76,5 kg, utilise moins d'énergie qu'un poste de radio et émet cependant un rayon lumineux intense visible jusqu'à l'horizon (plus de 35 kilomètres) par tous les temps ou presque.

En cas de panne de courant, le laser peut fonctionner sur deux batteries de voiture, de 12 volts chacune, et l'ensemble de l'installation n'a besoin d'être révisé que tous les cinq ans.

Ce type de phare, infiniment moins coûteux que les autres, est beaucoup plus facile à monter, même dans des endroits peu accessibles. Sa lumière, d'un rouge intense, ne peut se confondre avec aucune autre. La durée d'un tube laser est, estime-t-on, de 40 000 heures. Il se remplace automatiquement.

Financial Times, Londres.

La nouvelle route de la drogue

Comment endiguer le flot d'héroïne qui vient du « triangle d'or » asiatique et qui déferle sur l'Europe et l'Amérique?

PAR CHARLES BONNAY

A SAIGON, non loin de la base aérienne de Tansonnhut, un soldat américain s'engage dans une ruelle, aborde un jeune Vietnamien qui flâne par là et lui demande du « tigre ». Le jeune garçon entre aussitôt dans une cahute, en rapporte une petite fiole en matière plastique, que le militaire lui paye 3 dollars. Cette fiole contient 25 centigrammes d'héroïne pure à 96 %.

Dans le quartier louche de Soho, à Londres, des drogués font furtivement commerce d'un mélange d'héroïne, de glucose et de quinine plus ou moins fort et plus ou moins dangereux, en sachets de papier translucide.

A Honolulu, un douanier vigilant repère un colis suspect expédié de Bangkok, en Thaïlande, à un habitant de Chicago ; il l'ouvre et y trouve une peau de léopard dont la tête recèle près de 1 kilo d'héroïne. Cette découverte entraîne celle de 4 kilos du même produit camouflés dans un autre lot de fourrures déjà retirées de la douane.

Ces trois faits, constatés en des points du globe très éloignés les uns des autres, confirment l'aspect nouveau qu'a pris le trafic international de la drogue. Produites dans l'Asie du Sud-Est, d'importantes quantités d'héroïne, après avoir inondé le Viet-nam du Sud, commencent à envahir d'autres régions du monde.

Depuis des années, une grande partie de l'opium légalement récolté en Turquie était détournée vers les laboratoires clandestins du Midi de la France d'où, après l'avoir transformé en héroïne, on l'expédiait frauduleusement aux États-Unis. La Turquie a récemment accepté d'interdire, à partir de 1973, la culture de l'opium sur son territoire. Toutefois, à supposer que cette mesure soit effective, dit John Parker, directeur adjoint du service des renseignements stratégiques au Bureau américain des stupéfiants et drogues dangereuses (B.N.D.D.), le trafic de l'héroïne ne s'en portera pas plus mal aussi longtemps que sa source asiatique ne sera pas tarie.

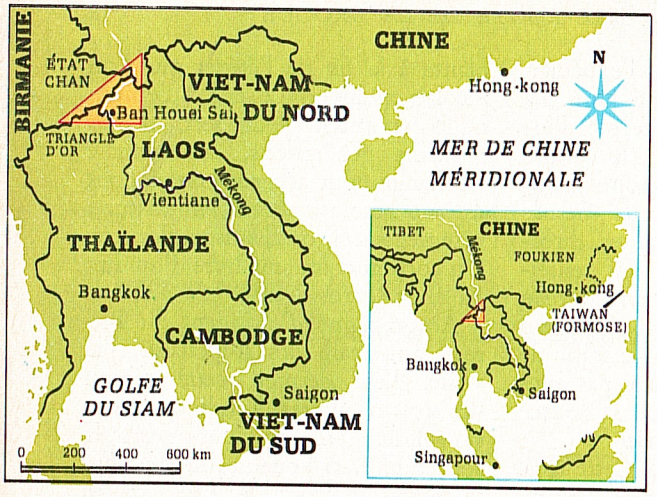
La mafia chinoise. Cette zone de production clandestine de l'opium, appelée le « triangle d'or », occupe un territoire montagneux couvert de jungle, qui mesure plus de 150 000 kilomètres carrés et chevauche les frontières nord-est de la Birmanie, septentrionale de la Thaïlande et nord-ouest du Laos. Échappant, en fait, à l'autorité des gouvernements de ces trois pays, cette région sauvage, peuplée de farouches tribus montagnardes, d'irréguliers, de rebelles, de petits seigneurs locaux et de contrebandiers bien organisés, produit au moins 700 tonnes d'opium brut par an. Elle fournit actuellement 50 % de l'héroïne consommée dans le monde entier, proportion qui pourrait bien, dit-on, atteindre 70 % dans quelques années.

L'État Chan, en Birmanie, est le plus gros producteur. Les tribus montagnardes y cultivent depuis des temps immémoriaux la fleur qui fait leur prospérité, le pavot, que l'on plante à la fin de l'été et que l'on récolte en hiver. Le latex d'opium qu'ils en tirent leur sert, depuis plusieurs générations, de monnaie d'échange pour acheter tout ce dont ils ont besoin : bétail, nourriture, vêtements, sel, outils, ustensiles, etc. Un cochon coûte une livre d'opium, un cheval, trois livres.

Accompagné d'un agent du Bureau américain des stupéfiants, j'ai visité, l'été dernier, cette région des trois frontières. Tandis que nous survolions, en remontant vers la source, les eaux boueuses du Mékong, je voyais à droite le Laos, centre principal du trafic de l'héroïne qui « approvisionne » les troupes américaines au Viet-nam du Sud. Sur notre gauche s'étendait la Thaïlande, où la production de l'opium est interdite depuis 1958, ce qui n'empêche pas les tribus dissidentes du Nord d'en récolter quelque 200 tonnes par an. La Thaïlande dépassée, ce fut la Birmanie, qui en produit illégalement environ 350 tonnes. De mon avion, j'apercevais l'État Chan, presque entièrement sous la coupe de bandes rebelles, où 60 000 paysans cultivent le pavot.

Quelles sont les forces qui orchestrent ce trafic colossal ? On met périodiquement en accusation la Chine et le Viet-nam du Nord, mais les vrais coupables sont ailleurs. Ils forment deux groupes : d'abord, les 6 000 rescapés des armées nationalistes chinoises, chassés de leur pays en 1949. Retranchés

PHOTOGRAPHE et journaliste, Charles Bonnay, qui est âgé de quarante et un ans, a passé sept ans dans le Sud-Est de l'Asie, d'abord comme soldat du corps expéditionnaire français en Indochine et plus tard comme correspondant de la revue américaine *Life*. L'an dernier, il a fait, en Thaïlande, au Laos, en Birmanie et au Viet-nam, une enquête de plusieurs mois sur la production et le trafic de la drogue.



dans le Nord de la Birmanie et en Thaïlande, ils sont devenus de véritables pirates vivant du trafic intensif de l'opium. Bien équipés, bien armés, ils servent de courtiers et de transporteurs, achetant leurs récoltes aux tribus des montagnes et les transportant en convois sous escorte. Ils prélèvent de lourds tributs sur tout l'opium qui passe par leur territoire.

Le second groupe, de beaucoup le plus important, est l'extraordinaire mafia chinoise qui règne aujourd'hui sur le traitement et la commercialisation de la drogue : raffinage, conditionnement et distribution de l'opium transformé en héroïne. Ce réseau comprend surtout des individus originaires d'un clan de la province chinoise de Foukien, en face de Formose. Ayant quitté depuis plusieurs années leur patrie appauvrie, ils se sont établis en groupes, avec leur famille, dans divers pays voisins, où ils ont rapidement acquis une réputation de négociants âpres et habiles. Ces groupes forment aujourd'hui une organisation devenue très puissante.

Pendant des siècles, le commerce de l'opium a surtout intéressé une clientèle asiatique. Mais comme l'usage de l'héroïne s'était intensifié aux États-Unis entre 1960 et 1970, les trafiquants commencèrent à lorgner avec envie les gros profits que les réseaux occidentaux tiraient de ce trafic. Quand des centaines de milliers de soldats américains arrivèrent au Vietnam, la mafia chinoise comprit vite que ce nouveau marché, installé à sa porte, était un véritable pactole.

A cause de son volume encombrant, de son odeur caractéristique et du rituel compliqué qu'exige son inhalation, l'opium n'a jamais connu une très grande vogue en Occident. Aussi, dès 1965, les Chinois cherchèrent-ils des moyens de le transformer en un produit plus facile à utiliser. Ils finirent par élaborer le « khai », mélange de résidus d'opium fumé, de morphine base et d'aspirine, qui constitue probablement la drogue la plus nocive qui soit. D'un prix relativement modéré, le khai, dont on arrive très vite à ne plus

pouvoir se passer, tue en l'espace de douze à dix-huit mois celui qui s'y adonne régulièrement.

J'ai vu de mes yeux ses effroyables ravages à Vientiane, capitale administrative du Laos, où les fumeries de khai, installées dans de misérables cabanes, occupent toute une rue. Le spectacle, à l'intérieur de ces pièces sombres d'une saleté repoussante, évoque les camps de la mort nazis. J'ai vu là des hommes affalés, réduits à l'état de squelettes — pour la plupart des Asiatiques, mais aussi un certain nombre d'Européens — le regard perdu dans le vide, l'air hébété. Toutes les demi-heures, ils se levaient pour acheter une nouvelle dose de poudre, qu'ils chauffaient à la flamme d'une bougie, dans de petites coupes d'étain, et dont ils respiraient la fumée à travers un tube de papier roulé.

Raffineries clandestines. Les effets meurtriers du khai rendaient sa vente très difficile en Occident. Aussi, afin d'accroître leurs bénéfices au maximum, les Chinois ont-ils cherché à produire de l'héroïne sans passer par des intermédiaires européens. Mais, s'il est assez facile de tirer de la morphine base de l'opium, la transformation par raffinage de la morphine base en héroïne est une technique plus longue et plus délicate qui ne peut être menée à bien que par des chimistes expérimentés.

Dès l'automne de 1967, les Chinois firent donc venir de Hong-kong, de Macao, de Formose et de Singapour des chimistes triés sur le volet, qu'ils payèrent grassement pour installer des laboratoires clandestins dans le triangle d'or. Sous les regards passionnément intéressés de leurs employeurs, ces spécialistes travaillaient six à huit semaines, délai suffisant pour transformer en héroïne la récolte d'opium de l'hiver précédent. Certains Chinois du cru envoyèrent leurs fils étudier la chimie à l'université, si bien qu'au bout de quelques années la mafia connaissait suffisamment bien les procédés de raffinage pour produire de l'héroïne sans le concours de personnes étrangères.

Résultat : à l'abri du feuillage épais de la jungle, 15 à 20 raffineries clandestines travaillent aujourd'hui dans la région des trois frontières. Si le propriétaire d'un de ces laboratoires s'aperçoit qu'il a été repéré par des enquêteurs, il est en mesure de le « déménager » rapidement. Mais cela se produit rarement : protégés par une police privée, par leur éloignement et la complicité des autorités locales dûment achetées, les officines et leurs propriétaires restent généralement sur place sans être inquiétés.

Le major McBee, un robuste agent du Bureau américain des stupéfiants, en poste à Vientiane, m'a conduit un jour sur l'emplacement d'une raffinerie abandonnée, en territoire laotien, à 3 kilomètres environ de la localité de Ban Houei Sai, au bord du

Mékong. Le propriétaire chinois avait filé avec son équipement en Thaïlande, non loin de là. Accompagné par le chef de la police locale, nous cheminions péniblement dans la jungle, sur une étroite piste. Quelques mois plus tôt, cet homme avait été interpellé par un détachement de l'armée laotienne, qui lui avait brutalement ordonné de déguerpir et de ne plus reparaître dans ces parages. A un tournant de la piste, nous trouvâmes un blockhaus, où des sentinelles chinoises gardaient jadis l'accès du laboratoire. Un peu plus loin, nous découvrîmes les ruines calcinées d'un village. Deux dalles de ciment de 450 mètres carrés, quelques tuyaux de métal tordus, un puits et des installations hydrauliques étaient les seuls vestiges de la raffinerie incendiée. A en juger par l'étendue des installations, il s'agissait d'une véritable usine pouvant produire plusieurs tonnes d'héroïne par an.

A l'origine, on fabriquait surtout dans ces raffineries la drogue pourpre n° 3, à faible teneur d'héroïne, que fument les Asiatiques. Mais bientôt, avec un flair de commerçants chevronnés, les trafiquants se mirent à colporter leur produit dans des sachets ornés d'étiquettes aux couleurs vives, portant leurs marques de fabrique : les Deux Dragons, l'Araignée d'Or, le Cerf et le Cheval, et même Lucky Strike! Cependant, le marché de l'héroïne blanche à haute teneur, c'est-à-dire presque pure, de plus en plus demandée par les troupes américaines au Viet-nam du Sud allait se développant. Soucieux de satisfaire leur clientèle, les propriétaires des raffineries se mirent à produire l'héroïne n° 4, de « qualité supérieure », à 96 %, dont le Viet-nam du Sud est littéralement saturé depuis deux ans. Elle est présentée dans des flacons originaux et séduisants en matière plastique transparente ou colorée; à l'intérieur du bouchon, on lit, en lettres gravées, ce slogan d'un humour sinistre : « n° 4 pour votre santé », ce qui prouve que les fabricants possèdent maintenant leur usine d'emballages en matière plastique.

Par terre, par mer et par les airs. Les trafiquants chinois expédient leur poudre mortelle vers l'Asie du Sud-Est et les pays d'outre-mer par trois réseaux principaux : le premier passe par Bangkok, Singapour et Hong-kong, pour atteindre Formose ou, directement, les États-Unis ; le second aboutit par voie terrestre à Saigon, d'où, parfois, est emportée par avion et parachutée la marchandise dans le golfe du Siam; après quoi elle prend le chemin de la côte est des États-Unis, en passant par le Moyen-Orient et la France, ou de la côte ouest, via Hong-kong et Singapour. Une troisième route, enfin, passe directement par Formose pour aboutir au Viet-nam et aux États-Unis.

L'héroïne est transportée en grande partie par voie aérienne, soit par des avions militaires des pays du Sud-Est asiatique, soit par des avions privés ou appartenant à de petites compagnies de charters, qui atterrissent et débarquent leur cargaison sur des pistes écartées. Les paquets, parachutés en mer, pèsent 30 kilos; ils sont enveloppés de cinq couches de plastique et enfermés dans des boîtes métalliques hermétiquement scellées. Surmontées de bouées flottantes, celles-ci sont facilement repérées et repêchées par les bateaux des trafiquants.

Dès que l'héroïne expédiée du triangle d'or vers le sud arrive aux villes côtières, les réseaux chinois s'abouchent avec une autre classe de trafiquants, des Européens ou des Américains sans profession définie, anciens combattants et déserteurs de l'armée américaine. Ces intermédiaires occidentaux en expédient à l'étranger des quantités de plus en plus importantes.

C'est surtout par l'aéroport de Tansonnhut que l'héroïne pénètre au Viet-nam du Sud. En mars 1971, on en découvrit plus de 4 kilos dans les bagages d'un parlementaire connu ; huit jours plus tôt, une hôtesse d'Air Viet-nam, venant du Laos, avait été prise sur le fait, ramenant plus de 9 kilos de drogue. Bien qu'au Viet-nam du Sud, la loi interdise l'importation des stupéfiants, on en vend partout sans se gêner. On peut même en acheter hors des villes, à des éventaires installés le long des grandes routes.

L'une des raisons de l'accroissement fantastique de ce fléau est la « qualité » de cette héroïne. Aux États-Unis, par exemple, les drogues vendues au détail contiennent rarement plus de 6 % d'héroïne pure et ne peuvent produire de l'effet qu'à la condition d'être administrées en piqûre, alors qu'il suffit de fumer ou de priser l'héroïne à 96 % provenant du triangle d'or. Si bien que les gens s'imaginent pouvoir l'absorber sans risque, quitte à s'apercevoir trop tard qu'ils ne peuvent plus s'en passer.

Pour vaincre le fléau. Comment se fait-il qu'on n'ait jamais pu mettre fin à ce trafic monstrueux ? C'est là une question à laquelle il n'est pas facile de répondre. Divers facteurs, dont certains fort anciens, se conjuguent pour favoriser l'usage et la vente des stupéfiants : indulgence traditionnelle des Orientaux envers les fumeurs d'opium, nécessités économiques de certaines régions, corruption inhérente à beaucoup de sociétés asiatiques, incidences politiques et militaires de la guerre. Bien que la situation varie d'un pays à l'autre, celle du Laos donne une bonne idée du problème. Un soir de juillet, je me trouvais sur les quais de la ville frontière de Ban Houei Sai, avec le colonel Southone Sundara, aujourd'hui chef de la Brigade laotienne des stupéfiants. A la nuit tombante, nous observions le bac qui venait vers nous de la rive thaïlandaise du Mékong. Le poste de douane thaïlandais ferme à 6 heures du soir, mais le bac fonc-

tionne jusqu'à 7 heures et, pendant cette heure d'intervalle, il transporte plus de véhicules d'une rive à l'autre que pendant tout le reste de la journée. Il accosta. Dès que les camions roulèrent sur le sol laotien, une odeur qui ne saurait tromper — celle de l'opium — envahit l'atmosphère. Mais, comme aucune loi antidrogue n'était alors en vigueur au Laos, le colonel Sundara ne pouvait qu'assister impuissant au défilé du bruyant convoi, conduit par des camionneurs chinois goguenards.

Cédant aux pressions américaines, le gouvernement laotien a fait passer, en septembre 1971, une loi sur les stupéfiants qui, théoriquement, devrait permettre à la police d'en finir avec le trafic de l'opium. Mais l'application de cette loi est une autre affaire.

— Il serait injuste, me disait un inspecteur du ministère de l'Intérieur, de punir comme des criminels les cultivateurs d'opium ; ils ne peuvent pas faire pousser autre chose dans leurs montagnes. L'Amérique devrait, comme l'ont fait les Français entre 1899 et 1954, autoriser le Laos à créer un monopole d'État de l'opium et nous acheter la récolte.

Les autorités américaines ne sont nullement convaincues qu'on ne peut cultiver autre chose que l'opium dans les montagnes laotiennes. Le gouvernement des États-Unis est tout disposé à aider les paysans laotiens à se reconvertir à d'autres cultures et même à acheter leurs récoltes de pavot pendant une période de transition, comme il l'a fait en Turquie. Mais, à moins qu'on ne trouve un moyen d'appliquer pareil programme sans passer par les fonctionnaires laotiens, le plus clair des crédits affectés à ces opérations enrichira des bureaucrates sans scrupules.

— Nous voulons bien payer, disait le major McBee. Mais combien ? Et à qui ?

Coopérant avec des unités locales spécialisées, des agents du Bureau américain des stupéfiants ont récemment entrepris une campagne en vue d'interdire le trafic de l'opium et d'héroïne provenant du triangle d'or. Si cette campagne échoue, le flot encore faible mais ininterrompu d'héroïne asiatique qui coule vers l'Europe et les États-Unis deviendra, au cours des années qui viennent, un véritable fleuve qui submergera des centaines de milliers d'êtres humains. Arrêter ce flot sera, selon les termes d'un récent rapport, « l'une des tâches les plus considérables de la politique étrangère américaine au cours des dix prochaines années ».

Ce ne sont pas les masses qui sont imperméables à l'art, c'est l'art qui n'est pas mis matériellement à leur portée.

Georges Pompidou.

HUMOUR EN UNIFORME

Notre tambour-major vient d'être relevé de ses fonctions. Lors des dernières revues, la musique, à l'arrivée du général, avait joué une marche que quelqu'un a fini par reconnaître. C'était une vieille et célèbre rengaine de cirque, la *Marche des clowns*.

E. C.

Un pilote, que son service ramène sur notre terrain tous les soirs à heure fixe, s'est amusé, il n'y a pas longtemps, pour rompre la monotonie de la procédure d'approche, à prendre contact avec la tour de contrôle en ces termes :

— Coucou ! Devine qui est là !

Comme la plaisanterie avait très bien passé, il l'a renouvelée le lendemain puis le surlendemain. Mais, cette fois, une voix narquoise lui a répondu :

— Coucou ! Devine où je suis !

Et, dans l'instant, tous les feux du terrain s'éteignaient.

L. S.

A la descente du train, je m'aperçus, ô horreur ! que la police militaire était postée à la sortie et vérifiait les titres de permission. Or je rentrais à la base après une absence irrégulière. Manifestement, nous étions nombreux dans ce cas. Il semblait n'y avoir aucune échappatoire.

C'est alors qu'un lieutenant sauta sur le quai et cria : « Rassemblement, colonne par un, derrière moi ! » Puis il nous fit passer au pas devant la patrouille, qui salua.

A bonne distance de la gare, l'officier donna l'ordre de rompre les rangs et s'écria :

— Merci, les gars ! Nous étions tous dans le même sac.

P. G. Geary (Bracknell, Angleterre).

Le colonel était assis à son bureau, quand le bruit d'une jeep qui traversait effrontément sa pelouse le fit sursauter. Ayant jeté un coup d'œil par la fenêtre, il dit à son secrétaire :

— Relevez-moi les noms et les matricules de ces deux gaillards. Quant à leur nouveau grade, je le connais déjà.

D. P.

Un jour que j'allais voir mon mari à la caserne, peu avant la naissance de mon premier enfant, j'entendis derrière moi de longs sifflements admiratifs. Un instant plus tard, deux jeunes soldats me dépassaient, prêts à m'accoster. Puis l'un d'eux, visiblement décontenancé, s'écria :

— Oh ! pardon, madame ! On croyait que vous étiez seule...

B. W.

J'étais allongé sur la table, nu jusqu'à la ceinture, pour subir un électrocardiogramme ; tandis que le médecin plaçait ses électrodes sur ma poitrine, je lui demandai, pour dire quelque chose, si l'examen se pratiquait de la même manière chez les hommes et chez les femmes.

— Aucune différence, me répondit-il, sinon que dans le deuxième cas nous bénéficions d'un des à-côtés agréables du métier.

F. M.

Pierre Cardin : la haute couture dans la rue

PHOTO : YOSHI TAKATA

Pierre Cardin chez lui.

Grâce à lui, toute femme peut avoir l'air d'une princesse et tout homme d'un P.-D.G.

PAR BETTY WERTHER

QUAND, il y a quelque temps, la banque japonaise Fuji demanda au couturier Pierre Cardin de dessiner un uniforme pour ses 15 000 employées, le résultat dépassa toutes les espérances. Dès que les jeunes Japonaises apprirent qu'elles pourraient avoir gratuitement un ensemble signé Cardin en travaillant chez Fuji, le bureau d'embauche de la banque fut submergé de demandes d'emploi.

C'est en habillant l'impératrice Farah d'Iran, Mme Pompidou et la duchesse de Windsor que Cardin a acquis sa renommée, mais on trouve maintenant ses modèles aussi bien dans les bureaux que dans les palais, et c'est à cela surtout qu'il doit sa réussite éclatante. Pendant la seule année 1970, les ventes réalisées sous l'étiquette Cardin ont totalisé 220 millions de francs, et on pense qu'elles auront atteint le double avant 1975.

Quel est le secret de ce succès sans précédent ? Il tient en trois idées : mettre la haute couture à la portée de toutes les bourses ; fabriquer en grande série ; diversifier les productions.

Cardin a été le premier couturier ayant pignon sur rue à se rendre compte qu'en vendant ses créations à un prix abordable, loin de tuer la profession, il lui donnerait au contraire un essor nouveau. En abaissant le prix d'une robe « couture » de 3 500 ou 4 000 francs à 800 ou 1 000 francs dans sa version prêt-à-porter, il a permis à un plus grand nombre de femmes d'avoir l'allure et l'aplomb d'une princesse.

Torrent de modèles. La production en grande série, deuxième idée de Cardin, est la clé de voûte de cette spectaculaire baisse de prix. Des deux immeubles qu'occupe le couturier, rue du Faubourg-Saint-Honoré, jaillit chaque année un torrent de modèles qui se multiplient à l'échelle industrielle, la maison ayant des contrats sur les cinq continents avec 220 fabricants.

La diversification de la production complète le système. Non content de faire adopter aux femmes ses bottes et ses fermetures à glissière géantes,

Cardin crée des vêtements d'avant-garde en prêt-à-porter pour les hommes et pour les enfants. Il s'emploie même à modifier le décor dans lequel vivent ses clients : il y a maintenant des montres Cardin, des disques, des bijoux, des tapis, des meubles, des tissus, des appareils électriques, des céramiques, des cristaux et même des chocolats qui portent l'étiquette Cardin.

Avec son beau visage aux traits marqués, sa fragilité trompeuse et son laconisme, Cardin ne ressemble guère à un capitaine d'industrie. Il sait pourtant imposer à son personnel un rythme de travail exténuant : pendant les semaines qui précèdent la présentation de ses collections, deux fois par an, il lui arrive souvent d'oublier l'heure et de travailler toute la nuit avec ses coupeurs, ses premières et ses mannequins. Pâle et défait, il se soucie alors rarement de manger, obsédé qu'il est par la nécessité d'être prêt à la date prévue, ce jour où, impitoyables, quelque 800 journalistes de mode s'entassent dans ses salons pour lui faire un triomphe ou bien l'assassiner.

— Je ne sais jamais trop que répondre lorsqu'on me demande si j'aime mon travail ou pourquoi je travaille tant, dit-il très sérieusement. Je suppose que, pour moi, ce n'est pas du travail.

S'il voyage beaucoup, il prend rarement des vacances. Tous ses bénéfices sont réinvestis dans l'affaire. Son seul véritable luxe est le vaste

Présentation de modèles masculins.

PHOTO : YOSHI TAKATA

appartement où il vit, sur les quais de la Seine, et qu'il a décoré dans son style inimitable. Célibataire à cinquante ans, Cardin ne boit ni ne fume et fait du judo pour se tenir en forme.

Il y a une vingtaine d'années, bien peu auraient misé sur le succès de ce fils d'un modeste négociant en vins, né le 7 juillet 1922 à Venise. Acculés à l'exil par la pauvreté, ses parents émigrèrent en France, et c'est à La Tour-du-Pin, près de Grenoble,

Présentation de robes du soir.

PHOTO : TRANSWORLD FEATURE SYNDICATE

qu'il passa la majeure partie de son enfance. A six ou sept ans déjà, à la sortie de l'école, il aimait visiter la filature de la ville, et il se souvient d'avoir été fasciné par les flots de tulle s'échappant en vagues légères des métiers à tisser. C'est à huit ans qu'il créa son premier vêtement : une robe du soir à godets pour la poupée d'une petite voisine.

A dix-sept ans, il quitta la maison paternelle et s'en fut à Vichy, alors capitale de la France non occupée, où il entra au service de comptabilité de la Croix-Rouge française. Il y passa quatre ans : expérience inestimable, d'où il a tiré, il l'affirme maintenant, les techniques de travail qui lui ont permis de gérer plus tard ses propres affaires.

Avec Cocteau. La guerre finie, Cardin prit un des premiers trains pour Paris où, dès 1946, il reçut une proposition qui marqua un tournant dans sa carrière : c'était une invitation à travailler avec Jean Cocteau et Christian Bérard aux costumes du film de Cocteau, *La Belle et la Bête*.

Il se trouva bientôt entraîné dans l'existence trépidante de ce milieu artistique ; lorsque Dior ouvrit sa maison de couture en 1947, Cardin fut son premier collaborateur et participa à l'élaboration du new look qui fit s'allonger les jupes dans le monde entier.

En 1950, il avait économisé suffisamment d'argent pour racheter l'entreprise de Pasquaut, un couturier qui avait fait faillite. Il eut vite fait d'attirer, dans les trois étages de son immeuble de la rue Richepanse, une clientèle élégante où l'on reconnaissait déjà la bégum Aga Khan, Lauren Bacall et Maria Casarès. Trois ans plus tard, il pouvait s'installer dans la prestigieuse rue du Faubourg-Saint-Honoré, fief de la haute couture parisienne, et commencer à tout révolutionner dans la profession.

En 1953, les tarifs des couturiers étaient fort élevés (certaines robes

Ensembles pour enfants.

atteignaient 3 800 000 francs de l'époque) ; mais, en dépit de ces prix vertigineux, les bénéfices restaient maigres, quand ils n'étaient pas réduits à zéro par la concurrence de copies bon marché. Cardin comprit que la brillante façade du Faubourg-Saint-Honoré était factice, démodée, et que la seule manière de sauver l'industrie de la couture était de la démocratiser. Mais il savait aussi que, avant de pouvoir changer la règle du jeu, il fallait s'en servir pour gagner la partie.

— Avant de faire quoi que ce fût, dit-il, je devais créer ma marque. Si vous n'avez pas un nom, personne ne vous prend au sérieux.

Aussi se fit-il un nom, très vite, et bientôt le scandale éclata.

— L'avenir, osait dire Cardin, c'est la machine. Il est aussi incongru de faire des boutonnières à la main que d'aller à Rome à cheval.

Pour lui, l'industrie de la mode dépendrait d'une association féconde entre le créateur et le fabricant, association dans laquelle le premier garderait son indépendance et exercerait un strict contrôle sur la qualité des produits commercialisés sous son nom. Une telle coopération comporte plusieurs avantages : pour le fabricant, un prestige accru et des possibilités d'expansion ; pour le créateur, une chance de s'affranchir des problèmes de production et de distribution qui font perdre un temps précieux. Mais le principal bénéficiaire du système devait être le public : grâce à Cardin, la femme pourrait réaliser son rêve et s'habiller en haute couture à des prix de confection ou presque.

Piraterie ? En 1962, Cardin signa son premier contrat avec les grands magasins du Printemps, pour la fabrication et la vente de 15 modèles de sa collection haute couture à des prix rabaissés d'environ 70 %. Un manteau qui coûtait 3 500 francs dans les salons de Cardin était vendu 700 francs au Printemps ; pour les robes, le prix était de 300 à 400 francs. Les détracteurs du système crièrent à la piraterie. Mais les chroniqueurs de mode, les autres couturiers et leurs clients furent bien obligés de constater, certainement avec horreur, que tous les modèles avaient été vendus dans toutes les tailles au cours de la saison.

PHOTO : YOSHI TAKATA

Le hall de l'Espace Cardin.

Aujourd'hui, Cardin continue à chercher des fabricants ayant le même dynamisme, le même esprit créateur, les mêmes qualités que lui. Il échappe aux droits de douane qui grèvent les prix de détail en faisant fabriquer ses modèles sous licence dans les pays de diffusion et en percevant ses bénéfices sous forme de redevances. Dès ses débuts, par exemple, il autorisa un fabricant britannique à produire sous licence toutes les créations Cardin dans le Commonwealth et les pays de l'Association européenne de libre-échange. Depuis, il a conclu des accords similaires dans le monde entier. Lorsque l'industrie locale n'est pas capable de produire selon ses normes, Cardin approvisionne directement les magasins de vente ou l'une des neuf « boutiques » qu'il a créées à Abidjan, à Beyrouth, à Bruxelles, à Caracas, à Genève, à Hong-kong, à Manille, à Milan et à Montréal.

Il y a deux ans, il a réussi à s'introduire sur le marché américain, fort lucratif, mais très fermé. Avec l'aide d'André Oliver, son directeur artistique, et de la svelte et blonde Nicole Alphand — femme de l'ancien ambassadeur de France aux États-Unis et maintenant responsable des ventes dans ce pays —, il a conclu un accord donnant à Günther Oppenheim, de Modelia, l'exclusivité de la production en série de ses modèles. En quelques mois, les États-Unis sont ainsi devenus, avec le Japon, l'un de ses plus gros marchés à l'étranger.

La réussite de Cardin dans les

PHOTO : S.R.D./C. BABLIN

affaires est encore plus étonnante si l'on songe qu'il avait été qualifié de « couturier intellectuel » : tout le monde trouvait que ses modèles n'étaient pas commerciaux. En fait, c'est précisément parce que ses brillantes créations rompaient complètement avec l'académisme qu'il a réussi.

— Mes modèles sont faits pour heurter, reconnaît-il volontiers. La mode, par définition, c'est ce qui se démode. Pour s'imposer, elle doit donc provoquer un choc.

Quelquefois, ces idées fracassantes sont tellement en avance sur l'époque que Cardin est obligé de les mettre de côté pour plus tard. C'est ce qui arriva en 1967, lorsqu'il présenta à un public stupéfait ses robes du soir électriques, ruisselantes des feux de 200 petites ampoules alimentées par piles, qui étincelaient comme des gemmes multicolores dans les salons où l'on avait fait l'obscurité. Les assistants en restèrent béats d'admiration..., mais aucune femme n'a encore porté une de ces robes.

Plumage du mâle. D'autres fois, en insistant, Cardin finit par imposer ses idées extraordinaires. Par exemple, lorsqu'il lança, il y a neuf ans, ses cravates très larges et abondamment fleuries, on cria à la vulgarité et au mauvais goût. Mais il persévéra et, quelques années plus tard, ces cravates « vulgaires » faisaient fureur à Paris. Il y a deux ans, Laffargue, qui les fabrique sous licence, en a vendu 1 200 000 rien qu'en Europe.

Néanmoins, il faut plus que des cravates en soie pour influencer de façon décisive le goût du public. Bien que sa carrière dans la couture pour hommes ait débuté presque accidentellement (il s'était aperçu, en agrandissant ses installations de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, qu'une clause de location l'obligeait à continuer le commerce de chemisier de son prédécesseur), Cardin savait exactement ce qu'il voulait.

— Il aurait été ridicule, dit-il, que je continue à habiller les hommes d'uniformes d'un gris terne ou à petites rayures.

Il se garda de le faire. L'uniforme perdit peu à peu du terrain dans ses salons d'essayage : les vestons s'allongèrent, les tailles devinrent plus marquées, les épaules plus étroites, les pantalons moins larges. Il exhiba un éblouissant assortiment de tissus et de nuances, rendant au mâle le plumage auquel il a droit. Avec des clients fidèles comme Gregory Peck, Marcello Mastroiani et Hervé Alphand, ses présentations annuelles de modèles masculins sont devenues de grands événements de la mode.

Cardin est aussi le premier couturier à avoir dessiné des modèles adaptés aux enfants. En proposant pour eux des vêtements bien coupés, aux couleurs gaies et à des prix raisonnables, il a sorti de leur cocon les tout-petits, naguère sans cou ni taille. Tout le monde, chez lui, se souvient encore de l'inauguration de la boutique pour enfants : comme

la présentation de la collection ne pouvait pas se terminer sur la traditionnelle robe de mariée, le couturier fit défiler sur le podium 16 mini-mannequins entièrement nus.

Novateur, Cardin s'est heurté parfois à une certaine résistance de la part du public ; il en a toujours tiré la conclusion que la responsabilité de ses échecs incombait moins à ses créations qu'au décor.

— Parce que mes modèles sont plutôt d'avant-garde, explique-t-il, ils ne sont à leur place que dans un cadre résolument moderne.

Alors, froidement, il a commencé à remodeler tout ce décor en créant des formes nouvelles pour des verriers comme Venini, de Murano, ou des céramistes comme Pozzi, de Gallarate, et en élargissant son système de fabrication sous licence aux meubles, aux tapis, aux tissus d'ameublement et aux appareils ménagers. Il a même entièrement conçu l'intérieur d'une voiture et la décoration complète d'une salle de bains.

Se considérant comme un créateur et un novateur, Cardin ne voit d'ailleurs pas de limites aux domaines où il peut exercer ses talents. C'est ainsi qu'il a pris la direction artistique du Théâtre des Ambassadeurs, à Paris. Il en a fait un ensemble culturel d'un modernisme audacieux, l'Espace Cardin, comprenant une salle annexe de théâtre libre (sans sièges ni scène), un cinéma, une salle polyvalente de quelque 600 places où peuvent aussi bien se donner des spectacles que des conférences, une galerie de peinture, une galerie de sculpture et un restaurant. Les spectacles présentés sont l'œuvre de jeunes auteurs, metteurs en scène, musiciens, que le couturier veut aider à percer. Souvent, le public parisien leur réserve un accueil mitigé. Qu'importe! Depuis la remise en état du Théâtre des Ambassadeurs, Cardin proclame sans hésiter :

— Je n'ai jamais été aussi heureux.

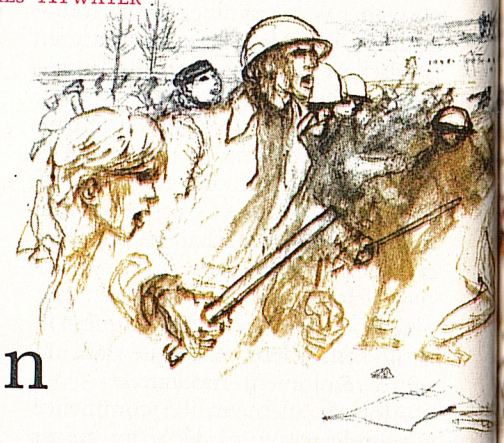
Vendeur d'idées. Beaucoup de gens reprochent à Cardin de gaspiller son énergie en s'écartant de la création de mode où il excelle. C'est, dit-on souvent, le don Quichotte de la couture.

Mais ces multiples activités ne font apparemment que stimuler sa puissance créatrice. Ses collections rallient de plus en plus de suffrages chaque année ; il a rendu vie à l'industrie française de la teinture, qui était moribonde. A lui seul, il a été l'artisan d'un extraordinaire essor des affaires dans des dizaines de villes, en France et à l'étranger ; il a fait descendre la couleur dans les rues du monde entier ; il a démocratisé la mode sans la trahir ; il a été suivi par tous les couturiers français, à l'exception de Chanel, et par tous les fabricants de prêt-à-porter. Des risques, bien sûr, il en prend, mais c'est justement sa raison de vivre.

Don Quichotte ? Peut-être. Mais aucun des moulins auxquels s'est attaqué Cardin n'a, jusqu'ici, été assez solide pour lui résister.

PAR JAMES ATWATER

La révolte qui fit reculer le Kremlin



Les Soviétiques ont écrasé les soulèvements allemand, hongrois et tchèque, mais cela n'a pas empêché les travailleurs polonais de se rebeller à leur tour contre l'oppression et d'obtenir une amélioration de leurs misérables conditions de vie.

Le jeune homme dont il va être question répond, en gros, à la description suivante : âgé de vingt à vingt-cinq ans, il n'a pas de fonctions officielles et se soucie peu de la doctrine et de l'idéologie communistes ; dans la plupart des cas, il est marié et père de un ou deux enfants en bas âge, et il souhaite, comme tout chef de famille au monde, être équitablement rémunéré pour son travail, avoir son mot à dire dans les affaires du pays, et pouvoir se nourrir et se vêtir d'une manière décente. Mais son vœu le plus cher est d'avoir un logement indépendant.

Sans doute n'a-t-il, pour l'instant, réalisé aucun de ses désirs et continue-t-il de mener une vie de galérien dans le cadre étroit que lui impose un État totalitaire. Frustré, mécontent, il a perdu toute confiance dans un régime qui lui a tant promis et lui a donné si peu.

Ce jeune homme en colère, c'est le portrait type de l'ouvrier des pays de l'Est. Il joue un rôle de premier plan à l'intérieur du bloc communiste et inquiète les dirigeants, depuis Moscou jusqu'à Sofia et de Bucarest à Berlin-Est, en raison de la menace qu'il fait peser sur tout le système. En effet, si les travailleurs

se rebellent, ils jettent le discrédit sur des gouvernements qui se targuent d'agir au nom de la classe ouvrière.

L'Union soviétique et ses satellites ne sont pas encore remis de la sanglante révolte polonaise de décembre 1970, où l'on vit les jeunes ouvriers des chantiers navals affronter les unités de la milice soutenues par des chars et des hélicoptères. On a dit, officiellement, que le soulèvement avait fait 45 morts et 1 165 blessés. Mais selon des correspondants de la presse étrangère, témoins de quelques échauffourées avant que toute la région n'eût été interdite, les chiffres seraient beaucoup plus élevés. De tous les soulèvements qui ont éclaté sporadiquement contre le communisme depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, celui de Pologne est le plus significatif. Il nous a montré en effet qu'aucun pays de l'Est ne peut se permettre de traiter par le mépris les aspirations de sa classe ouvrière. C'est une chose à ne pas oublier.

Une sourde colère. La Pologne est, au sens propre, à portée des canons russes, car deux divisions soviétiques sont stationnées sur son territoire, limité à l'est par sa frontière avec l'U.R.S.S. et à l'ouest par sa frontière avec l'Allemagne de l'Est, où 200 000 soldats russes sont en garnison. L'U.R.S.S. a écrasé sans hésitation les rebelles de l'Allemagne de l'Est en 1953, de Hongrie en 1956 et de Tchécoslovaquie en 1968. Que, en dépit de ces précédents, les Polonais aient décidé de combattre, voilà qui donne la mesure de leur haine pour le système.

La révolte éclata dans les chantiers navals des vieux ports de la Baltique, où la colère couvait depuis longtemps, en particulier à Gdansk, l'ancien Dantzig. L'ouvrier de Gdansk répond aux caractéristiques suivantes : né il y a environ vingt-cinq ans au centre de la Pologne, il a quitté la petite ferme paternelle vers vingt ans, las de la vie rurale, et s'est installé à Gdansk, attiré par les salaires relativement élevés du chantier naval Lénine, alors en pleine expansion. Devenu soudeur, il s'est marié et s'est lancé dans une nouvelle vie.

Mais, hélas ! ses illusions se sont vite envolées : le jour où il a fait une demande d'appartement, par exemple, on lui a répondu qu'il aurait à attendre sept ans ; force lui a donc été de s'installer, avec sa femme, dans les 3 pièces où vivaient ses beaux-parents. Quelques années plus tard, après la naissance de leurs deux enfants, ils y étaient encore. Dans l'étroit logis, il n'y avait qu'une cuisine et une petite salle de bains pour les deux familles.

Du lundi au samedi, notre soudeur partait au travail à 5 heures et demie. La plus grande partie de l'année, il faisait encore nuit quand il commençait à travailler sur les carcasses d'acier des navires. Pendant le long hiver polonais, le vent de la Baltique le mordait à travers la mince salopette fournie par la direction du chantier; ses chaussures « de protection » étaient si fines que les étincelles tombant du chalumeau avaient eu vite fait de les trouer. La soupe à « haute valeur nutritive » vendue aux ouvriers n'était qu'un brouet clair où flottait un peu de matière grasse. Les installations étaient tout à fait insuffisantes : toilettes, cantines, vestiaires et même l'eau chaude pour se laver, tout manquait.

Ses quarante-six heures hebdomadaires de travail et quelques heures supplémentaires rapportaient à notre homme environ 750 francs par mois, soit près de 250 francs de plus que le travailleur polonais moyen. En outre, il jouissait d'un certain nombre d'avantages, tels les soins médicaux gratuits et les primes de vacances; il arrondissait encore de 250 francs son salaire mensuel en exécutant de menus travaux. Quant à sa femme, elle gagnait de son côté 350 francs par mois comme secrétaire.

Selon les normes polonaises, le ménage était à l'aise, mais, les salaires étant à peu près bloqués, ses revenus réels augmentaient à peine de 2 % par an. Le mari et la femme consacraient près de la moitié de leurs gains à se nourrir, éternellement, de pommes de terre, de choux, de saucisses et de pain. La famille ne souffrait ni de la faim ni du froid, mais le moindre superflu atteignait des prix exorbitants : un bon costume d'homme : 500 francs ; un téléviseur : 1 500 francs, et la moins chère des voitures : 15 000 francs, soit l'équivalent des deux salaires

pendant près d'un an. Ils se sentaient d'autant plus frustrés qu'à Gdansk ils étaient en mesure d'observer l'élévation du niveau de vie à l'Ouest ; chaque été, en effet, des Suédois bien vêtus prenaient le car-ferry pour les stations balnéaires de la Baltique, où ils dépensaient beaucoup d'argent.

Les ouvriers de la ville savaient bien que le pouvoir des prétendus « conseils ouvriers » était nul, car les dirigeants du Parti rejetaient d'un simple haussement d'épaules les doléances des travailleurs. Les « syndicats » eux-mêmes n'étaient qu'une émanation du gouvernement et ne protestaient pas contre l'augmentation constante des normes imposées aux ouvriers, décision arbitraire qui aurait provoqué une grève dans toute entreprise industrielle occidentale bien organisée sur le plan syndical. Aussi la colère grondait-elle dans les chantiers. Puis, au mois de décembre 1970, le gouvernement commit une incroyable bévue.

Appel à Moscou. Quelques jours avant Noël, Varsovie annonça, d'une part, une hausse générale du prix des denrées alimentaires, qui entraînait une diminution de 15 % du niveau de vie des Polonais, et, d'autre part, la mise en application d'un nouveau mode de calcul des salaires selon un système de primes à la production extrêmement compliqué. Les ouvriers estimèrent que cette dernière mesure était surtout destinée à bloquer leurs revenus, voire à les réduire.

Ces décrets illustraient les conceptions et les méthodes de Gomulka, l'autocrate de soixante-cinq ans qui dirigeait alors la Pologne. Suivant à la lettre la doctrine communiste, il favorisait le développement des industries lourdes tout en reportant à plus tard l'amélioration du niveau de vie général. En fait, il ne pouvait pas choisir plus mal son moment, car, dans la Pologne catholique, Noël est la plus grande fête de l'année; on la célèbre par trois jours de festins et de réjouissances. Aux yeux des ouvriers, les nouvelles lois étaient une atteinte délibérée aux traditions de la vie familiale.

Le soulèvement débuta par une simple manifestation le lundi 14 décembre au matin. Coiffés de leurs casques de travail, un millier d'ouvriers allèrent en cortège du chantier naval Lénine au siège du Parti, où ils s'assemblèrent en protestation contre les « réformes » de Gomulka. Comme aucun dirigeant de quelque importance ne daignait sortir pour leur parler, les manifestants laissèrent exploser leur colère. Repoussés par des unités de la milice rassemblées à la hâte, ils se dispersèrent, non sans avoir brisé quelques vitrines et incendié deux autobus, puis ils regagnèrent le chantier naval, où, toute la nuit durant, ils coupèrent des barres de fer pour en faire des armes.

Le lendemain matin, Gdansk se transforma en champ de bataille :

des colonnes d'ouvriers armées de briques, de barres de fer, de tuyaux de cuivre et de cocktails Molotov attaquèrent les bureaux de la milice. Travailleurs et miliciens s'affrontèrent au corps à corps, barres de fer contre matraques. La milice eut finalement gain de cause, mais déjà la rébellion s'étendait rapidement.

Dix mille manifestants déchaînés encerclèrent le siège du Parti et y mirent le feu. Des émeutes éclatèrent à Gdynia, la ville voisine, où, après avoir forcé un barrage de chars, les insurgés attaquèrent l'hôtel de ville pendant trois heures. Il fallut, pour les disperser, que des hélicoptères lâchent des grenades sur la foule. Dans toutes les usines de la côte et dans le secteur de Varsovie, les ouvriers se mirent en grève par solidarité avec les travailleurs des chantiers navals.

Comme la révolte prenait des proportions sérieuses, Gomulka joua sa dernière carte : il lança un appel à l'aide à Moscou, sans dissimuler qu'une intervention militaire ne lui déplairait pas. Mais le Kremlin hésitait à sauver un homme qui avait laissé la situation de l'économie polonaise et du Parti se dégrader au point que les travailleurs osaient affronter les chars. Il était essentiel pour l'U.R.S.S. que la Pologne reste une alliée fidèle et solide. Or ses dirigeants savaient bien que, s'ils faisaient intervenir l'armée soviétique, ils risquaient fort de se retrouver avec une guerre sur les bras. Une invasion cristalliserait immanquablement le patriotisme farouche des Polonais, et leur armée se battrait contre les Russes, comme elle l'avait si souvent fait dans le passé.

Leonid Brejnev fit donc savoir à Gomulka que ce soulèvement lui apparaissait comme une affaire intérieure qu'il appartenait à la Pologne de traiter seule. Cette réponse détermina le sort de Gomulka. Après un débat de sept heures, le bureau politique de Varsovie décida, aux voix, de le remplacer par Edouard Gierek.

72 000 femmes en colère. Peu connu à l'étranger, Gierek, alors âgé de cinquante-sept ans, était le chef incontesté de la région de Katowice, cœur de la Pologne industrielle avec ses gisements de fer et de houille. Cet ancien mineur, aux larges épaules et aux poings énormes, avait la réputation de comprendre les ouvriers. Il passait, en effet, de longues heures à les écouter exposer leurs difficultés au cours de ses nombreuses visites dans les usines et les mines.

A son appel, les grévistes reprirent le travail, mais la tension persista : Gierek avait beau être l'ami des travailleurs, il n'abrogeait pas pour autant les décrets de Gomulka.

Dans les autres chantiers navals, les ouvriers maintenaient leurs revendications, mais c'est à 72 000 femmes en colère, dont beaucoup assez âgées pour être les mères des travailleurs

des chantiers, qu'allait incomber la tâche de faire aboutir le travail commencé à Gdansk. Ces femmes étaient les ouvrières des vieilles filatures de Lódz, ville lugubre du Centre de la Pologne. Comme leurs devancières, elles s'étaient si souvent révoltées contre leurs conditions de travail que l'on avait surnommé leur cité « Lódz-la-rouge ».

Elles qui, au mois de décembre, n'avaient pas bronché commencèrent à manifester quelque humeur en constatant que Gierek n'annulait pas la hausse des prix. A la mi-février 1971, elles se mirent en grève. Le Premier ministre, M. Piotr Jaroszewicz, accourut à Lódz avec trois autres membres du bureau politique. Cette intervention allait déchaîner la fureur des femmes. Coincé par une délégation d'ouvrières exaspérées qui tentaient de lui faire admettre leur point de vue en lui enfonçant leurs doigts durs dans les côtes, le ministre les écouta, le visage inondé de sueur, et leur exprima sa sympathie. Deux jours plus tard, il annonçait l'annulation des hausses de prix, mesure rendue possible par un prêt soviétique important.

— Il y a là un certain chantage, dit un diplomate occidental, mais l'U.R.S.S. aurait fait n'importe quoi pour que les travailleurs polonais se tiennent tranquilles.

Faire tenir les travailleurs tranquilles devint alors la préoccupation majeure de tous les gouvernements du bloc communiste. En Tchécoslovaquie, le chef du Parti, Gustav Husak, décréta le blocage de certains prix et déclara que les réformes économiques, à l'avenir, ne devraient pas se faire « aux dépens des travailleurs ». En Roumanie, on vit les magasins se remplir de marchandises moins chères qu'auparavant et une hausse des salaires de 20 % fut inscrite au plan quinquennal suivant.

Remise en question. Quant à Gierek, il prit très rapidement des mesures pour améliorer le niveau de vie de ses compatriotes ; il augmenta les prix à la production pour les agriculteurs et porta le salaire minimum mensuel de 175 à 210 francs. Il importa des biens de consommation en plus grande quantité et fit préparer un nouveau plan quinquennal réservant une plus large place à la fabrication des vêtements, à la production de produits alimentaires et à la construction ; ce plan insiste, d'autre part, sur la nécessité d'assurer un revenu réel aux travailleurs. Aujourd'hui, à Varsovie, les boucheries vendent de la meilleure viande et les magasins sont un peu mieux approvisionnés qu'il y a un an.

Lors du sixième congrès du Parti communiste polonais, en décembre 1971, l'accent a été mis sur la nécessité de développer la consommation et d'élever le niveau de vie. Mais le peuple demeure très sceptique, ainsi que le prouve cette petite histoire qui court de bouche à oreille :

Question : Quelle différence y a-t-il entre Gomulka et Gierek ?

Réponse : Aucune, mais Gierek ne le sait pas encore.

Combien de temps encore les travailleurs seront-ils disposés à attendre que leur niveau de vie s'améliore quelque peu ? Se laisseront-ils acheter par l'octroi de quelques marchandises supplémentaires si on continue à les tenir à l'écart des décisions politiques ?

Pour l'instant, nul n'en sait rien, pas même les intéressés. Ils attendent de voir ce qui va se passer, mais maintenant ils connaissent leur force et se sont manifestés comme l'avant-garde d'une génération montante qui ne se satisfera pas d'une existence où les plus grands plaisirs consistent à boire de la vodka bon marché et à jouer au football.

Après la révolte, je suis allé un jour, en fin d'après-midi, me poster à la grille principale du chantier naval Lénine, et voici ce que m'a dit un jeune ouvrier avec lequel j'ai lié conversation :

— Autrefois, quand nous parlions de notre vie aux gens qui venaient sur le chantier, ils se moquaient de nous parce que nous ne faisions rien pour la changer. Aujourd'hui, ils ne se moquent plus.

Sur ces paroles, il s'en fut, en suivant la route même que ses camarades avaient prise le premier jour de l'insurrection. Une insurrection dont Edouard Gierek et Leonid Brejnev ont de bonnes raisons de craindre qu'elle ne soit peut-être pas tout à fait éteinte.

Bonheur d'expression

ARLETTY a entendu cette déclaration de Paul Valéry, dînant avec le Pr Mondor en cabinet particulier chez Lapérouse :

« La cause de la dépopulation en France : la présence d'esprit. »

Arletty, *La Défense* (La Table ronde).

LE comédien Roger Carel disait, l'autre soir, d'une de ses partenaires qui « tire la couverture à elle » :

— C'est une vraie mite, cette fille-là ! Elle me bouffe tous mes effets !

S. R.

ALEXANDRE BREFFORT, qui avait gagné des millions inespérés avec le charme un peu canaille de sa pièce *Irma la douce*, se plaisait à écrire à ses amis : « Je suis le seul homme qui vive honorablement d'une prostituée ! »

Louis Merlin, *C'était formidable* (Julliard, édit.).

C'ÉTAIT au cours d'un dîner diplomatique. On porta des toasts aux dames de l'Est et aux dames de l'Ouest. Vint le tour du nouvel envoyé extraordinaire.

— Je lève mon verre, dit-il, aux deux hémisphères des dames !

P. S.

Ils sont malpropres, inconfortables et surpeuplés. A une époque où tant de gens ont envie et besoin de repos et de contact avec la nature, il faut que ce scandale cesse.

PAR FRANÇOISE GILLES

Terrains de camping ou bidonvilles ?

PENDANT tout l'été de 1970, le terrain de camping du Letty, à Bénodet, dans le Finistère, a été surpeuplé. Il y avait là une foule de citadins venus chercher une atmosphère naturelle et détendue. Or la seule eau disponible était polluée par les déchets de toutes sortes rejetés pêle-mêle. Dans les blocs sanitaires du camping, on faisait la queue,

chacun cherchant une prise pour brancher un rasoir, un moulin à café, une cafetière, un séchoir à cheveux, ou même une télévision.

Cet épisode reflète très exactement ce qui se passe la plupart du temps quand les vacanciers retournent à la « vie des champs ». Beaucoup de merveilleuses forêts, bien des bords de lacs ont été dégradés par ces invasions massives. Les gens se groupent les uns près des autres, les tentes sont si proches que leurs tendeurs se croisent. Dans ces conditions, où est le vrai contact avec la nature ?

Monceaux d'ordures. Chaque été, par exemple, les terrains de la Côte d'Azur voient leur capacité d'accueil dépassée de 200 et même 300 %. Dans le département des Alpes-Maritimes, qui comptait 16 188 places de camping, on a « fait », pendant l'été de 1969, 7 millions de nuitées... A Ramatuelle, qui fut un adorable petit village, les quatre campings, soit en tout 2 500 places, voient s'entasser sous le soleil environ 10 000 campeurs. Lorsqu'on admet ce genre de choses, il est évident que la situation se dégrade très vite : les blocs sanitaires ne suffisent plus, les ordures s'amoncellent.

La plupart des 110 camps de l'Hérault sont situés sur le littoral. La seule règle des gestionnaires semble être de ramasser pendant les deux mois des grandes vacances le plus d'argent possible. Résultat : aucune restriction ne vient limiter le nombre des campeurs. Les côtes de l'Hérault sont envahies par la foule dès les beaux jours. De Sète ou de Montpellier, on vient passer le week-end sous une tente souvent laissée là depuis le samedi précédent. Rafistolée, solidement attachée, la tente devient une sorte de « cabanon » semi-permanent...

Il y a quelques années, la Fédération française de camping et de caravaning (F.F.C.C.) a dû mener une véritable bataille pour obtenir le départ des « habitants » du camping du Plessis-Robinson. Quelques ouvriers itinérants et leurs familles avaient installé leurs caravanes à demeure sur un terrain équipé uniquement pour un camping de belle saison. Au bout de quelques semaines, ce fut la zone : le linge séchait sur des fils tendus un peu partout au-dessus du sol devenu boueux, des outils rouillés traînaient dans tous les coins, bref les lieux étaient méconnaissables. Cela prouve qu'un terrain prévu pour les touristes à la belle saison ne peut être occupé toute l'année par des « habitants ».

La F.F.C.C. a obtenu satisfaction, mais il a fallu des mois pour redonner un visage décent au terrain du Plessis-Robinson.

C'est la Camargue qui connut, il y a une dizaine d'années, le premier camping-bidonville de France. Là où les gitans viennent arrêter quelque temps leurs roulottes, des milliers de campeurs vinrent s'agglutiner. Et tout commença parce que personne ne songea à venir les déloger.

Les côtes atlantiques elles-mêmes, espaces traditionnellement sauvages, ont été endommagées. A Saint-Jean-de-Monts, charmante petite bourgade vendéenne, on compte, l'hiver, à peine plus de 5 000 habitants. Au cœur de l'été, lorsque les 22 terrains de camping sont pleins, il y en a des dizaines de milliers. Cet accroissement de population n'est pas sans créer des tensions et provoquer des bagarres, certains soirs d'été, quand la « chaleur » monte dans le petit village.

« **Vacanciers sous toile** ». Toutes les difficultés qui surgissent sur les terrains de camping aujourd'hui expliquent que se multiplient les jugements comme celui-ci :

— Les campeurs se moquent pas mal de la nature. Ce ne sont que des voyous qui détruisent tout ce qu'ils touchent.

En réalité, ces reproches ne sont pas tout à fait fondés. La raison profonde des dégâts provoqués par le camping, c'est le surpeuplement. Un lac peut être délicieux avec 10 personnes sur ses rives. Il peut encore garder la plus grande partie de son charme avec 50 ou même 250 personnes. Mais au-delà d'un certain point, l'affluence transforme en bidonville le camp le plus agréable.

— Les gestionnaires des camps sur le littoral ne savent pas toujours résister à l'appât du gain, ni aux pressions des « vacanciers sous toile », qu'il ne faut pas confondre avec les véritables campeurs, dit M. Michel Lecomte, du Touring Club de France. Pour assainir la situation et rendre les terrains vivables, il faudrait que les responsables aient l'honnêteté et le courage de refuser du monde et d'afficher « complet » lorsqu'il n'y a plus de place.

Comme s'il ne suffisait pas de ces « industriels » du camping, certains paysans, sans rien connaître naturellement à l'organisation et à la réglementation d'un terrain, flairent là la bonne affaire. Ils croient volontiers qu'il suffit de prendre un pré à vaches sans se soucier d'assainissement, de placer à l'entrée un écriteau et une guérite, et d'appeler le tout « terrain de camping », pour monter une fructueuse affaire.

M. André Trigano, président de la société Trigano-Vacances, par exemple, retrouva l'année dernière avec étonnement des dizaines de tentes sur ce qui avait été la vigne d'un vieux paysan des environs de Perpignan.

— Eh ! lui dit celui-ci, aujourd'hui, je plante le campeur. Ça me rapporte dix fois plus à l'hectare que la vigne.

Ainsi se développe un camping « noir » comme dans certains départements du Sud-Ouest et du Sud de la France, où plusieurs dizaines de terrains de ce genre se sont développés l'été dernier, absorbant des milliers de campeurs dans des conditions d'hygiène indescriptibles. Il est bien rare qu'une sanction vienne faire cesser ce genre d'activité.

Pourtant, malgré tout ce qui ne va pas, des effort sont été faits, et des résultats encourageants ont été obtenus.

Il y a quelques années, M. Pierre-Jean Moatti, préfet des Alpes-Maritimes, interdit tout camping entre la mer et la voie ferrée, considérant que cette zone était déjà excessivement peuplée.

Améliorer, réglementer. Mais surtout, au début de 1968, M. Pierre Dumas, alors secrétaire d'État, chargé du tourisme auprès du Premier ministre, décida de donner au camping de véritables règles. Il résolut de lutter contre les « densités excessives » et de faire en sorte que chaque campeur dispose d'un espace de 100 mètres carrés. Le nouveau règlement rendit obligatoire, pour les terrains de meilleure catégorie, une délimitation des emplacements, et, pour les terrains non soumis à l'autorisation préfectorale, réduisit de 50 à 20 le nombre maximum de campeurs admis. Le texte prévoyait en outre l'amélioration des équipements : davantage de douches, éclairage éventuellement obligatoire, voirie intérieure carrossable.

On sentit immédiatement les effets bénéfiques de cette législation partout où elle fut appliquée. Malheureusement, elle se heurte encore trop souvent à la mauvaise volonté des industriels du camping et parfois à celle des campeurs, réticents devant toute organisation, même si elle doit leur être bénéfique.

Quelques initiatives individuelles sont heureusement là pour montrer qu'il est possible de rendre le camping agréable tout en évitant les excès. M. Pierre Laponche, propriétaire du camping du Pylône, à Antibes, fut un de ces pionniers. Dans son petit éden surnommé « le camp des millionnaires », où 1 000 privilégiés viennent camper chaque année, le bruit est proscrit. Un parking extérieur spécial est réservé à ceux qui rentrent au camp après 22 heures, et les hôtes trop bruyants sont expulsés *manu militari*. Mme Laponche a planté des fleurs de toutes espèces parmi les 7 000 peupliers canadiens et les centaines de mimosas, cyprès, acacias, eucalyptus, etc., qui ombragent le camp. A l'entrée du Pylône, il y a un contrôle impitoyable.

A Pierrefitte-sur-Sauldre, au cœur de la Sologne, on trouve l'un des plus vastes terrains de camping et de caravaning de France : 22 hectares ombragés et une baignade sont à la disposition des campeurs. Mais cette situation satisfaisante n'est pas étonnante. En effet, c'est souvent dans les zones rurales, vers l'intérieur des terres, que l'on trouve les terrains les plus agréables, parce qu'ils sont les moins peuplés.

Dans tous les endroits où les pouvoirs publics et les organisateurs allient le courage à la lucidité, les campings-bidonvilles disparaissent.

A « La Montagne verte », en Alsace, la F.F.C.C. gère, depuis quelques années, un camp confortable offrant aux touristes de vastes

espaces. A Samois-sur-Seine, à l'orée de la forêt de Fontainebleau, le terrain est une vaste base de plein air où sont possibles toutes les activités nautiques. Dans ces deux endroits, la F.F.C.C. veille soigneusement à ce que le terrain ne soit jamais plein, afin que les campeurs de passage trouvent toujours une place.

— J'ai fait un jour une expérience, raconte André Trigano. Dans un vaste terrain d'une trentaine d'hectares situé près de Paris, je suis venu un matin d'août, à 5 heures, planter une tente. Je suis revenu le soir : il y avait 45 tentes, plantées les unes à côté des autres, sur ce qui n'était pas du tout un terrain de camping. Imaginez ce qui se passe lorsqu'on ouvre un camp : en une journée, il est plein. Pourtant, nous savons ce qu'il en coûte de tenter de « s'arranger pour caser tout le monde ». Je crois que nous devrions comprendre que ce n'est pas un rendement maximal qu'il faut chercher, mais une qualité maximale et, pour chacun, le bienfait maximal.

Protéger la nature. Les services des préfectures régionales confirment ce jugement. A l'heure de la création des parcs nationaux et de la protection des sites, les services officiels étudient le moyen de faire cohabiter les citadins et la forêt. Les techniciens estiment que la densité des installations doit être sévèrement limitée. Ainsi ils préconisent l'utilisation maximale d'un cinquième de la surface boisée, où la densité des caravanes resterait inférieure à 35 installations à l'hectare. Cette partie de la forêt, appelée à dégénérer inévitablement, serait aménagée en faisant appel aux techniques des paysagers. Reste à établir des règlements officiels qui permettraient d'appliquer ces principes.

Sauf dans des cas très rares, comme le camp du Pylône, le système de la réservation n'existe pas en France, où même les campeurs le rejettent, car ils y voient une restriction de leur liberté. En revanche, la réglementation de 1968 a très nettement défini les différentes sortes de camps. Cette réforme a supprimé les anciennes catégories pour établir une nouvelle classification en étoiles, système calqué sur celui de l'hôtellerie. Des campings du bas de l'échelle (1 étoile) à ceux du haut de l'échelle (4 étoiles), les normes sont clairement définies. Ainsi, par exemple, chaque personne a droit à 40, 50, 60 ou 70 litres d'eau par jour suivant qu'elle se trouve dans un camp à 1, 2, 3 ou 4 étoiles.

Il n'y a pas de prise de courant pour les rasoirs électriques dans les camps à 1 étoile, il y en a au minimum 3 pour 100 personnes dans chacune des autres catégories; les douches sont à eau froide seulement dans les 1 et 2 étoiles, froide et chaude dans les autres ; l'éclairage de nuit n'est pas obligatoire dans les 1 étoile, il l'est pour les parties communes des terrains à 2 étoiles,

et les 3 et 4 étoiles doivent en outre disposer d'un éclairage nocturne des voies de circulation intérieure ; pas de gardien dans la première catégorie, un gardien de jour dans la seconde, un gardien de jour et un de nuit dans les deux catégories supérieures.

Toutes ces améliorations sont bonnes, mais elles restent fragmentaires, et tous les responsables réclament un programme national de développement du camping. Il faut comprendre que le boom sur le camping n'est que l'expression d'un immense élan de l'humanité vers un retour à la nature. Mais, comme beaucoup de gens n'ont qu'une très vague notion de ce qu'est réellement la nature, il faut éduquer la population urbaine et lui apprendre à jouir de l'environnement naturel tout en le protégeant.

Au public de choisir. Une des plaies des terrains de camping est l'envahissement des automobiles. Des propositions intéressantes ont été faites pour éviter leur entassement dans les camps. Or un sondage effectué il y a quelques années par la société Masurel, spécialisée dans la fabrication de tentes, auprès des campeurs prouve que ce n'est pas impossible : 41,94 % d'entre eux se déclaraient, à l'époque, prêts à accepter de laisser leur voiture dans un parc de stationnement et non à côté de leur tente.

Actuellement, c'est le manque de crédits qui est l'obstacle principal à un véritable plan national de développement du camping.

— Nous souhaitons vivement établir un programme national pour développer le tourisme de plein air, dit Mme Monique Benoit, attachée de presse au Commissariat général au tourisme, mais il nous faudrait un budget plus important.

Pour pouvoir accueillir tous les amateurs, il aurait fallu, estime le Conseil économique et social, créer 4 000 terrains pendant le Ve plan. Or on n'en a réalisé que 800, d'une capacité de 400 000 places. Affaire de crédits là encore : la place de camping pour une personne, avec les aménagements nécessaires (sanitaires et voirie), revient en moyenne à 340 francs. Il faudrait des moyens financiers énormes pour rattraper le retard et faire face aux besoins. Or 330 000 places nouvelles seulement ont été prévues au VIe plan, alors qu'il en faudrait plus du double.

En définitive, c'est surtout au public que revient le choix de faire « son » camping.

— Le camping et le caravaning procèdent du choix d'un plaisir, voire d'une philosophie, disait récemment M. Marcel Anthonioz, secrétaire d'État, chargé du tourisme auprès du Premier ministre.

Le camping est un moyen de détente et une forme saine de loisirs pour des millions de citadins. Un tel besoin mérite qu'on lui offre les meilleures solutions, en qualité et en quantité, pour qu'on ne puisse plus comparer les campings à des bidonvilles.

Enrichissez VOTRE VOCABULAIRE

PAR ALAIN GUILLERMOU

Des trois sens proposés pour les mots de la présente liste, un seul est bon. Cochez-le et vérifiez à la page suivante si votre choix est juste.

1. **bourrade** (f.) — A : matériau dont on bourre un coussin, un matelas. B : coup donné avec le poing, avec le coude ou avec la crosse d'une arme. C : sorte de bouillabaisse.
2. **brandevin** (m.) — A : eau-de-vie de vin. B : torche pour éclairer une cave. C : sobriquet pour un ivrogne.
3. **bretèche** (f.) — A : route de raccordement. B : bande d'étoffe ou de cuir, passée sur l'épaule pour porter un fardeau. C : petite loge à mâchicoulis dans une fortification.
4. **brouet** (m.) — A : potage. B : liqueur de noix. C: chaise à porteurs.
5. **ébaubi** — A : tout égayé. B : fignolé. C : stupéfait.
6. **éborgnage** (m.) — A : ablation d'un œil. B : perte accidentelle d'un œil. C : action de débarrasser un arbre de ses bourgeons superflus.
7. **ébraser** — A : user par frottement. B : enflammer. C : élargir, de dehors en dedans, l'épaisseur d'une fenêtre.
8. **écaler** — A : décortiquer. B : ôter la cale qui retient un véhicule. C : faire sortir un navire d'une cale sèche.
9. **échaudoir** (m.) — A : four à gâteaux. B : cuve où l'on passe à l'eau chaude les bêtes abattues. C : chaudron d'alambic.
10. **élimer** — A : user par frottement. B : exclure. C : effacer, dans la prononciation, la voyelle finale d'un mot devant la voyelle initiale du mot suivant.
11. **faux-fuyant** (m.) — A : imposteur. B : peinture qui donne l'illusion de la perspective. C : échappatoire.
12. **galurin** (m.) — A : chapeau, en langage populaire. B : jeune homme effronté. C : résine de pin.
13. **inopiné** — A : qui n'a pas d'opinion. B : inattendu. C : mal choisi.
14. **kummel** (m.) — A : alcool parfumé au cumin. B : plante à graines aromatiques. C : pâtisserie allemande.
15. **pelleter** — A : préparer une peau pour en faire une fourrure. B : déplacer des matériaux avec une pelle. C : faire le commerce des fourrures.
16. **pustule** (f.) — A : grosse araignée. B : pupitre à musique. C : petit bouton purulent sur la peau.
17. **rognonnade** (f.) — A : longe de veau cuite avec des rognons. B : grognement de mauvaise humeur. C : déchet de papier, de cuir, après rognure.
18. **scarole** (f.) — A : petit scarabée. B : talus dans une fortification. C : salade de la famille de la chicorée.
19. **squame** (f.) — A : gros poisson du type du requin. B : petite lamelle de peau qui se détache de l'épiderme dans certaines maladies. C : crustacé.
20. **troquet** (m.) — A : instrument de chirurgie. B : petit café. C : petit coquillage.

Réponses à "ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE" (*Voir page précédente.*)

1. **bourrade** : B. Ne pas confondre avec la « bourride » (C), excellente recette méridionale. Le mot a la même origine que « bourrer », emplir de bourre (A) en poussant fortement.
2. **brandevin** : A. Du néerlandais *brandewijn*, proprement « vin brûlé ».
3. **bretèche** : C. Viendrait du latin *brittisca*, signifiant à l'origine « fortification à la bretonne ».
4. **brouet** : A. Aucun rapport avec « brou » (B). Le brouet noir des Spartiates est resté célèbre.
5. **ébaubi** : C. Le point de départ est le latin *balbus*, « bègue ». Une trop forte stupeur fait bégayer.
6. **éborgnage** : C. « Éborgner » signifie rendre borgne et enlever des bourgeons à un arbre. « Éborgnage » n'a que le sens C. En arboriculture, un œil est un bourgeon.
7. **ébraser** : C. L'ébrasement d'une fenêtre permet d'obtenir plus de lumière dans une pièce. Ne pas confondre avec les mots de la famille d' « embraser » (B) ou d' « abrasif » (A).
8. **écaler** : A. Une « écale » enveloppe la coque d'une noix, d'une amande ou d'une noisette.
9. **échaudoir** : B. Le mot est dérivé d' « échauder », brûler avec un liquide chaud, ébouillanter. D'où le proverbe : « Chat échaudé craint l'eau froide. »
10. **élimer** : A. Ne confondre ni avec « éliminer » (B) ni avec « élider » (C).
11. **faux-fuyant** : C. Cette expression désignait autrefois un chemin détourné par lequel le gibier s'échappait. Primitivement, elle avait la forme de *fors-fuyant*, « qui fuit en dehors ».
12. **galurin** : A. Ce mot, en dépit de son caractère très familier, remonte à l'Antiquité romaine : on le rattache au latin *galerus*, dérivé lui-même de *galea*, « casque en cuir ».
13. **inopiné** : B. Du latin *inopinatus*, « à qui l'on ne s'attendait pas ».
14. **kummel** : A. Le mot « cumin » a une origine très lointaine : on le fait venir de l'hébreu *kammôn*.
15. **pelleter** : B. Ne pas confondre les deux séries : l'une : « pelleterie », « pelletier », dérivée de « peau » ; l'autre : « pelletage », « pelletée », « pelleteuse », dérivée de « pelle ».
16. **pustule** : C. Du latin *pustula*, lui-même formé d'une racine expressive signifiant « gonfler ».
17. **rognonnade** : A. Ne pas confondre les mots issus de « rogner » (couper), d'où « rognure », « rognage », « rogneur », etc., avec les mots issus de « rogne » dont l'origine est une onomatopée imitant le grognement, d'où « rogner » et « rognonner ». « Rognonnade », lui, vient de « rognon » (rein).
18. **scarole** : C. La forme « escarole », plus fidèle à l'origine du mot — le latin *escariola*, « endive » —, est en désuétude.
19. **squame** : B. Ne pas confondre avec « squale » (A).
20. **troquet** : B. C'est une abréviation de « mastroquet ». Le mot est populaire, mais on le trouve tout de même sous la plume d'Anatole France. Aucun rapport avec « trocart » (A).

BARÈME. — MOYEN : 7-11 réponses justes; BON : 12-16 réponses justes; EXCELLENT : 17-20 réponses justes.

L'émancipation des hommes a commencé.

Gibbs Sport: le déodorant interdit aux femmes.

Avec Gibbs Sport, le déodorant aujourd'hui devient une affaire d'homme.
Il était temps : les hommes en avaient assez d'utiliser le déodorant de leur femme.
Maintenant c'est fini.
Gibbs Sport déodorant c'est le déodorant plus actif pour les hommes qui ont une journée bien remplie.
Le déodorant au parfum frais et tonique.
Tant pis pour les femmes. Gibbs Sport déodorant ne se partage pas.

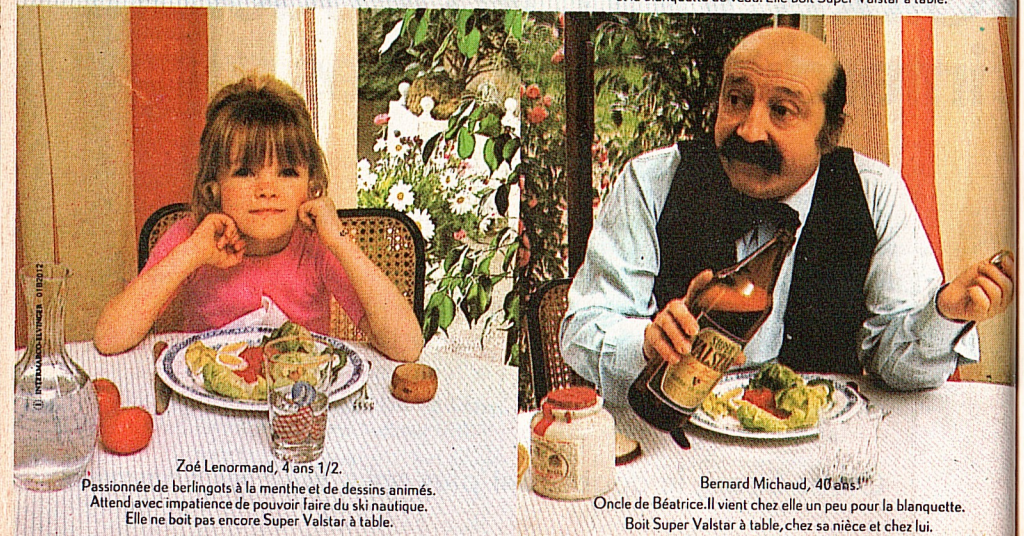
GDS-2-220-C

Gibbs Sport, le déodorant plus actif. Pour les hommes.

Ils boivent Super Valstar aux houblons d'Alsace : la bière qui déborde de santé.

Philippe Lenormand, 28 ans.
Expert-comptable et pilote de hors-bord (surtout quand Béatrice fait du ski nautique). Il boit Super Valstar à table, évidemment.

Béatrice Lenormand, 26 ans.
Pratique avec un égal bonheur le ski nautique et la blanquette de veau. Elle boit Super Valstar à table.



Zoé Lenormand, 4 ans 1/2.
Passionnée de berlingots à la menthe et de dessins animés. Attend avec impatience de pouvoir faire du ski nautique. Elle ne boit pas encore Super Valstar à table.

Bernard Michaud, 40 ans.
Oncle de Béatrice. Il vient chez elle un peu pour la blanquette. Boit Super Valstar à table, chez sa nièce et chez lui.

La virginité est-elle démodée?

Les jeunes d'aujourd'hui estiment que c'est une question de choix personnel. Soit, mais encore faut-il choisir en connaissance de cause.

PAR DANIEL SUGARMAN, *psychologue*, ET ROLAINE HOCHSTEIN

Il y a une trentaine d'années seulement, tout le monde ou presque était d'accord : quel que fût son âge, aucune femme convenable n'avait de rapports sexuels avec un autre homme que son époux. On comptait bien quelques exceptions discrètes, mais seules des révoltées ou certaines femmes très lancées reconnaissaient franchement avoir une liaison.

Aujourd'hui, une jeune fille bien élevée qui travaille et mène une vie indépendante peut très bien amener à une réunion où elle est invitée l'homme avec qui elle vit. Les fiancés qui scellent leur union avant d'être passés devant monsieur le maire n'en ont généralement pas honte.

Actuellement, presque tous les jeunes estiment que les rapports sexuels font partie de la vie normale. Ils reconnaissent que les femmes y prennent plaisir et en ont besoin autant que les hommes, et ils pensent que la façon dont deux adultes consentants traduisent dans l'intimité leurs sentiments réciproques ne regarde qu'eux seuls.

Nombre de spécialistes des sciences du comportement trouvent cette opinion psychologiquement saine et jugent sensée la manière dont aujourd'hui on aborde ouvertement le sujet. Pourtant, cette situation nouvelle crée une difficulté. Hors de l'Église, il n'existe aucun code moral irréfutable auquel recourir. Et si rester vierge ou non n'est plus à présent qu'une question de choix personnel, où l'adolescente va-t-elle trouver les raisons de pencher dans un sens ou dans l'autre ?

Afin d'y voir plus clair et, en tout cas, avant de s'engager dans une

CONDENSÉ DE "THE SEVENTEEN GUIDE TO YOU AND OTHER PEOPLE". PUBLIÉ D'ABORD DANS LE NUMÉRO D'OCTOBRE 1971 DU MAGAZINE "SEVENTEEN"; INCLUS ENSUITE DANS LE LIVRE "THE SEVENTEEN GUIDE TO YOU AND OTHER PEOPLE" PAR DANIEL SUGARMAN ET ROLAINE HOCHSTEIN, © 1968, 1969, 1970, 1971, 1972 TRIANGLE PUBLICATIONS.

liaison, elle devrait se poser les questions suivantes :

1. *Est-ce que je cherche à prouver quelque chose?* Bien que l'éducation sexuelle scolaire soit admise dans certains pays et malgré la tendance à parler de plus en plus librement et franchement de ces choses, beaucoup de parents continuent à trouver que ce n'est pas un sujet de conversation pour les jeunes oreilles, et que jusqu'à dix-huit ans on est un enfant à qui doit être épargnée la vue de films ou la lecture de livres touchant à ce domaine. Pour prouver à leurs parents qu'ils se trompent, les jeunes vont parfois très loin.

Il y a quelques années, en qualité de psychologue, j'ai eu à m'occuper d'une jeune fille de dix-sept ans. Fille unique de parents âgés très stricts sur les principes, Anne devait rentrer à la maison immédiatement après ses cours et n'était pas autorisée à sortir avec un camarade. Incapable d'obtenir d'eux qu'ils assouplissent un peu ces règles, elle fit une fugue et tenta de gagner en auto-stop une ville voisine. Le premier automobiliste qui s'arrêta poussa la prévenance jusqu'à l'emmener avec lui dans un motel. Neuf mois plus tard, elle mit au monde l'enfant de ce passant. Elle avait ainsi prouvé qu'elle était adulte, sur le plan physiologique tout au moins. Mais c'était là une victoire chèrement payée.

Quand une jeune fille en veut à ses parents, il faut qu'elle discute avec eux, qu'elle plaide sa cause, qu'elle lutte contre leur incompréhension et, si elle ne remporte pas la victoire, qu'elle se dise qu'elle sera adulte un jour. Agir comme l'a fait la jeune Anne, c'est courir le risque de devenir une épave.

2. *Ai-je peur de le perdre?* Il arrive souvent qu'un jeune homme, moins compliqué sur les plans physique et moral que sa compagne, presse cette dernière de céder, alors qu'elle n'est pas sûre encore d'en avoir envie. Elle se doit alors, à elle-même et à ce garçon, de résister.

L'abandon total à l'étreinte amoureuse est pour la femme une étape psychologiquement très importante, qui a, dans la plupart des cas, un profond retentissement. Il n'est pas exceptionnel qu'une jeune femme découvre à cette occasion la violence inattendue de sa sexualité et qu'il se crée ainsi en elle, à l'égard de son partenaire, un attachement plus fort qu'elle ne l'aurait cru possible. C'est la raison pour laquelle beaucoup de jeunes filles, qui ne sont ni prudes ni inhibées, décident d'attendre, pour se donner à un homme, que la réciprocité des sentiments et le sens de la responsabilité soient de part et d'autre bien établis.

Les jeunes filles, en grande majorité, ont envie de se marier et de fonder une famille. C'est dans ces conditions, elles le savent, que l'union d'un couple est totale. Il leur faut sentir que c'est définitif, sûr, qu'on peut compter l'un sur l'autre pour aller jusqu'au bout.

La jeune fille hésitante, qui s'imagine devoir céder à son ami sous peine d'être abandonnée, peut se dire que quelque chose cloche gravement dans leurs relations. L'égalité des droits implique certainement pour la femme celui de dire non.

3. *Quels seront mes sentiments demain, la semaine prochaine, dans un mois?* Dans une société qui accorde du prix aux satisfactions immédiates, chacun a tendance à profiter du plaisir qui se présente, sans trop songer à ses conséquences. Mais il importe de ne pas oublier que l'intimité physique a des répercussions sentimentales redoutables, que l'on ne peut abolir du jour au lendemain.

Si certaines femmes sont capables de se donner avec désinvolture à des partenaires divers, cette facilité résulte en général d'une longue pratique et s'obtient au prix de l'atténuation des sentiments. La plupart des femmes prennent les rapports sexuels au sérieux. Même celles qui aimeraient y apporter de la désinvolture s'aperçoivent que ce n'est guère facile.

Deux jeunes qui se livrent avant l'heure à des relations intimes risquent de s'apercevoir un beau jour qu'un lien s'est créé entre eux, dont ils n'avaient réellement envie ni l'un ni l'autre. Une fois ce lien établi, ils vont se sentir pris au piège, obligés de défendre — comme nous sommes tous tentés de le faire — la décision prise, de trouver des justifications à l'erreur. « J'ai couché avec lui, donc je dois l'aimer », se dit la jeune fille. Plus d'une fois, un mariage lamentable a ratifié la décision trop prompte d'une jeune personne qui avait seulement voulu s'amuser un peu.

J'ai eu à m'occuper de femmes de plus de vingt-cinq ans qui auraient désiré avoir une expérience plus complète des choses de l'amour, mais il m'est arrivé beaucoup plus souvent de rencontrer des jeunes filles de moins de dix-huit ans qui regrettaient d'en savoir aussi long. Si la moralité nouvelle a contribué à éliminer quelques-uns des encombrants préjugés que l'on associait autrefois à la vie sexuelle — le sentiment de culpabilité et la curiosité malsaine entre autres — elle menace aussi de la dévaloriser.

4. *Est-ce que j'en sais aussi long que je le crois?* Un garçon de dix-huit ans m'ayant dit qu'il avait eu des rapports avec sa petite amie âgée de seize ans, je lui demandai s'ils avaient usé de moyens anticonceptionnels.

— On n'en avait pas besoin, me répondit-il. On s'est fié à la méthode Ogino, et elle était juste au milieu de son cycle.

Cette incroyable ignorance des méthodes contraceptives est chose courante. Les jeunes qui ne sont pas assez sérieux pour se renseigner et songer aux conséquences de leurs actes ne sont manifestement pas mûrs pour la vie sexuelle.

5. *Sommes-nous prêts tous les deux?* Il y a un gouffre entre le moment où un jeune devient physiquement capable de procréer et celui où il est psychologiquement en mesure de nouer des liens amoureux.

Il faut pour cela du temps, beaucoup de temps, en général ; il faut que se développe la sensibilité, le don de sympathie, la faculté de s'intéresser à un autre *autant qu'à soi-même*. C'est une grave question pour les adolescents dont la caractéristique est précisément (et pour de saines raisons psychologiques) d'être très préoccupés d'eux-mêmes. Si vous êtes prête à vous consacrer à un autre, la moitié du chemin est faite. Mais cet autre, est-il prêt à en faire autant ? C'est la seconde moitié du chemin.

POUR certaines jeunes filles à qui l'on a inculqué de fortes convictions morales ou religieuses, il n'est pas question de relations sexuelles en dehors du mariage. D'autres sont obligées d'avoir une opinion personnelle, d'établir leurs propres normes. La liberté de choisir implique l'obligation de choisir sagement. C'est une grande responsabilité, et les conséquences en sont extrêmement importantes.

Escalade

UN de mes amis voit rouge lorsqu'il entend appeler notre époque l'âge de l'espace. C'est peut-être vrai, dit-il, en ce qui concerne les missions lunaires; mais quant à avoir de l'espace pour se garer, pour vivre, pour respirer et pour discuter, c'est bien autre chose!

H. A.

QUAND j'ai appris qu'un de nos amis avait décidé d'émigrer, je lui ai demandé pourquoi. Réponse :

— C'est à cause de cette histoire de liberté sexuelle. Au début on l'a réprouvée, ensuite on l'a autorisée, maintenant on l'encourage. Je pars avant qu'elle ne soit devenue obligatoire.

A. K., Okehampton, Devon.

BIEN décidée à maigrir, je m'étais mise au régime et, pour m'encourager dans la bonne voie, j'avais décidé d'établir un graphique de mes chutes de poids. Mais à mesure que je fondais, je devenais de plus en plus hargneuse. Mon mari supporta vaillamment les conséquences de ma mauvaise humeur jusqu'au jour où, poussé à bout, il prit mon diagramme, l'examina gravement pendant quelques instants, et fit tranquillement cette réflexion :

— A ce train-là, il n'y en a plus que pour quatre mois avant que tu disparaisses complètement.

Mme M. Morrison, Edimbourg.

Faites vous-même la preuve de la supériorité d'X-TRA

Prenez une serviette sale.
Glissez-la dans une taie d'oreiller.
Lavez le tout avec X-TRA.

Regardez le résultat. Toute la saleté est partie.
La serviette est propre.
Comme si vous l'aviez lavée normalement.

X-TRA la poudre dense chasse même la saleté cachée.

X-TRA, la poudre dense est si fine,
si active qu'elle va là
où les autres lessives ne vont pas.
Au cœur même de votre linge.
Pour chasser toute la saleté cachée.
Et le calcaire.
C'est ça le lavage en profondeur
avec X-TRA.

inter plans - publi action

Pour le plaisir de faire vos glaces vous-même offrez-vous une sorbetière SEB

Le fin du fin en matière de desserts, c'est une glace maison, légère, onctueuse et naturelle.
C'est un régal pour toute la famille, et un régal dont vous auriez tort de vous priver.

Dans le compartiment à glace de votre réfrigérateur, la SORBETIERE SEB va brasser uniformément la crème. Lorsqu'elle aura atteint la bonne consistance, les pales escamotables se relèveront automatiquement.

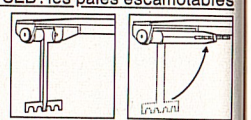
Résultat une glace parfaite, onctueuse et sans paillettes, que vous démoulerez très facilement.

La SORBETIERE SEB ne coûte que 79,50 F, c'est le prix de quelques glaces toutes faites.

Un livre de plus de 50 recettes de glaces et de sorbets est offert avec chaque sorbetière SEB.

Le secret de la SORBETIERE SEB : les pales escamotables

Leur forme spécialement étudiée assure un brassage homogène qui garantit l'onctuosité du mélange. De plus grâce à un dispositif exclusif à la SORBETIERE SEB, elles se relèvent automatiquement lorsque la glace atteint la bonne consistance. Résultat : le démoulage est très facile, et la présentation impeccable.



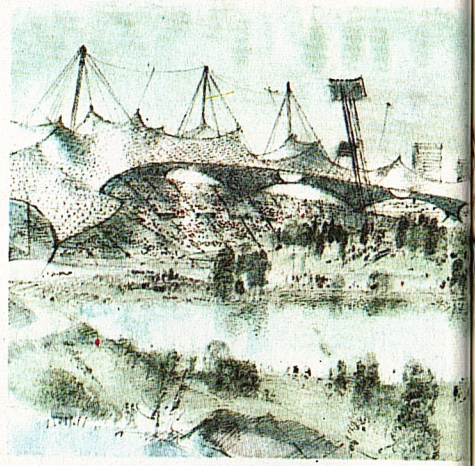
220 V 79 F 50

+ 10 F en Bitension

EURO-ADVERTISING ESCO-NCO

PHOTO HAMOT

Munich à l'heure des Jeux



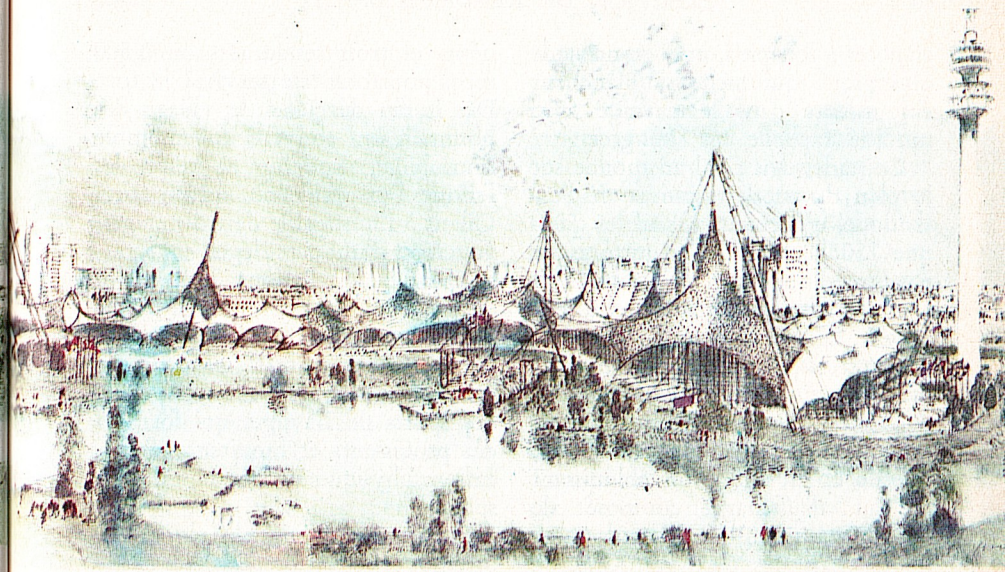
Vue du parc olympique. Sous le chapiteau, de gauche à droite : le stade principal, le grand hall et la piscine; à droite : la tour de télévision; au fond, à gauche : le centre de presse; à droite : le village olympique.

PAR JAMES O'DONNELL

De tous temps célébrée pour sa joie de vivre, la capitale de la Bavière a fait peau neuve pour accueillir, le mois prochain, touristes et sportifs du monde entier.

De la gaieté et des jeux ! Tel est le mot d'ordre qui court actuellement à Munich. Et la turbulente capitale bavaroise, entre Danube et Alpes, fait toilette et se pare pour donner aux XXes jeux Olympiques, qui vont s'ouvrir, cette touche de baroque échevelé et cet air de fête qui ont fait sa célébrité.

Beaucoup d'amateurs de festivités typiques s'accordent à tenir Munich pour l'une des villes où l'on s'amuse le plus au monde. L'automne y ramène chaque année la gigantesque *Oktoberfest,* durant laquelle coule à flots la merveilleuse et célèbre bière du pays. Ensuite, dès le mois de novembre se met lentement en branle le *Fasching,* ce long prélude au carême qui va voir se succéder quelque 200 bals de nuit — ceux du Chrysanthème, de la Presse, le Bal gitan, la Nuit des étudiants, le Gala des amazones, entre autres — jusqu'au bouquet final, le Mardi gras de l'année suivante. Naguère encore, quand s'achevait ce « jour de folie », à minuit on pouvait voir des Munichois exténués laver leur portefeuille à l'eau de la fontaine qui se dresse devant l'hôtel de ville.



Un cadre impressionnant. Munich, demain, ce sera cela, avec, en plus, les jeux Olympiques. La ville aura tout préparé pour procurer plaisirs et divertissements aux 12 000 athlètes et entraîneurs des Jeux comme à ses 1 300 000 habitants, aux 2 500 000 visiteurs qu'elle attend et aux 900 millions de téléspectateurs du globe.

Le poète allemand Christian Morgenstern a écrit un jour : « Celui qui ne croit pas aux miracles n'est pas réaliste. » La preuve, on la trouve sur l'*Oberwiesenfeld* (littéralement : le Champ du haut pré), une vaste prairie située à 4 kilomètres à peine au nord-ouest du centre de la ville et qui sera le cadre impressionnant des jeux Olympiques d'été de 1972. Défiguré naguère par un énorme amoncellement de gravats déposés là après la guerre, l'endroit a été si bien transformé par des escadrons de bulldozers, de pelleteuses et d'araseuses qu'il semble une création de la nature, dans laquelle il se fond d'ailleurs fort joliment. Les eaux d'un lac artificiel de 1 500 mètres de long peuplé de truites viennent

ILLUSTRATION : FRITZ BUSSE

clapoter à son pied, et le grand stade olympique qui niche sa blancheur éblouissante dans le paysage ainsi modifié rappelle un site grec.

Ce stade, sans rival au monde sur le plan du modernisme et de l'esthétique, n'occupe pas seul les quelque 250 hectares de ce pittoresque royaume du sport. Il s'y ajoute deux autres stades, plus petits et à ciel ouvert, des terrains pour le football et d'autres sports d'équipe, un vélodrome, ainsi que des installations couvertes : quatre piscines olympiques, deux salles de volley-ball, une de boxe; enfin, un éblouissant tableau d'affichage composé de 168 960 lampes électriques donnera les résultats des épreuves. Grâce à un nombre incalculable d'heures d'études menées à grand renfort d'ordinateurs, aucune installation de ce vaste ensemble méticuleusement étagé ne se trouve à plus d'un quart d'heure de marche d'une autre, et l'ensemble n'est qu'à douze minutes de métro du centre de Munich.

Les minarets du stade. Les athlètes qui donneront son âme à ce complexe logeront dans des appartements bâtis en terrasse, que le Comité olympique lui-même compare avec fierté aux jardins suspendus de Sémiramis, à Babylone. Dans les deux villages olympiques, celui des femmes et celui des hommes, on a réuni tous les équipements nécessaires à la vie d'une petite ville : bureau de poste, chapelle, club de détente et de repos, infirmerie, cinéma et trois restaurants où 3 500 repas pourront être servis à la fois. Dès la fin des Jeux, le village des hommes sera converti en ensemble immobilier moderne et celui des femmes en résidence universitaire. Quant à l'immeuble de trois étages, au crépi d'un ocre léger, qui rassemble les installations de radio et de télévision et constituera le centre nerveux de l'information olympique, il deviendra ensuite le bâtiment principal de la nouvelle Université des sports de Bavière, qui formera des professeurs et moniteurs d'éducation physique et des entraîneurs sportifs.

Depuis quatre ans, plus de 15 000 ouvriers se sont succédé sur les chantiers de l'*Oberwiesenfeld*. Lors de ma dernière visite, j'ai assisté à la délicate opération par laquelle on installait, au-dessus des grandes salles de sport et de natation et d'une partie du stade olympique, la plus grande structure souple du monde, une gigantesque tente faite d'un plastique translucide appelé acrylglass. Ce chapiteau, qui s'orne de petits minarets, restera à coup sûr l'image de marque des Jeux de Munich.

Évidemment, la facture, elle aussi, est impressionnante; elle se monte à un chiffre incroyable, proche de 3,5 milliards de francs. Les Munichois disent d'ailleurs, avec une douce ironie, que la spirale blanc et bleu, symbole des Jeux 72, est la représentation graphique du coût de plus en plus élevé des aménagements. Il est vrai que, pour ce prix, on leur a offert quelques accessoires peu banals. Ainsi de ces 22 kilomètres de canalisations d'eau chaude qui courent sous le gazon du stade olympique, le maintiennent à une température douillette et le protègent du rude climat préalpin ; ou du système électronique d'enregistrement des performances : un champion de dos crawlé aura à peine le temps de se tourner vers le tableau d'affichage après avoir touché le bord du bassin — ce qui lui prendra peut-être un quart de seconde — qu'il verra déjà s'inscrire son temps, sa place, et même s'il a battu un nouveau record olympique ou mondial. L'ordinateur, préalablement programmé à cet effet, aura déjà effectué tous les calculs.

Tout autour des installations sportives, le parc olympique s'orne de milliers d'arbres de bonne taille : tilleuls, mélèzes, peupliers et chênes. Le dernier d'entre eux sera planté la veille même de la cérémonie d'ouverture, et on a poussé le raffinement dans la planification jusqu'à les doter d'un numéro de code pour pouvoir remplacer immédiatement ceux qui donneraient des signes de dépérissement pendant les Jeux. Prudemment, on a séparé le village olympique des hommes de celui des femmes par un massif de framboisiers formant barrière naturelle.

Juste au-delà des arbres, on trouvera l'une des curiosités les plus inattendues. Là, s'occupant avec soin de ses carrés de dahlias et de sa chapelle ouverte à toutes les confessions, se tient frère Timoféi, un émigré russe qui s'est lui-même ordonné prêtre. Ce vieux squatter finaud a résisté obstinément, depuis 1962, à tous les efforts de l'administration pour le chasser de l'*Oberwiesenfeld*. A l'origine, l'emplacement de sa chapelle devait accueillir le manège d'équitation. En fin de compte, on y renonça, la ville estimant qu'il serait plus savoureux de laisser l'ermite dans le parc olympique, et maintenant le bon frère Timoféi se livre à un fructueux commerce de fleurs coupées.

Joyeux tohu-bohu. Cette politique de tolérance bienveillante transparaît dans toute l'organisation des Jeux. Nulle part, sur l'immense tapis de verdure qui déroule ses molles ondulations à travers le parc, on ne trouvera de ces pancartes lançant l'avertissement : « Pelouse interdite. » Par monts et par vaux, des prairies ont été spécialement réservées à l'intention de ceux qui aiment flâner, s'allonger ou pique-niquer dans l'herbe.

C'est le dimanche 10 septembre que devrait se manifester avec le plus d'éclat le don des Munichois pour l'organisation des fêtes et divertissements. Ce sera le jour de clôture des Jeux, lorsqu'on verra la flamme olympique vaciller et s'éteindre lentement dans le crépuscule. Alors, sur le tableau d'affichage illuminé, on pourra lire : « Au revoir, à Mont-

réal, en 1976. » Au même instant, des milliers d'hôtesses, de serveurs, de contrôleurs, d'employés de toutes sortes surgiront, en costumes régionaux ou accoutrés de déguisements de carnaval ; à grands cris et dans un joyeux tohu-bohu, ils inviteront les spectateurs à se rendre en ville pour participer à ce qui promet d'être une dernière nuit fantastique.

Un cimetière de pierres. La vieille « cité des moines », fondée en 1158, sera prête à recevoir cette foule en liesse. Ce sera, en soi, un témoignage de la vitalité de cette ville qui, il y a un quart de siècle à peine, n'était qu'une muette désolation. Au lendemain de la guerre, la cité séduisante et raffinée que Thomas Mann, l'un de ses admirateurs, appelait « l'étincelante Munich » n'était plus qu'un cimetière de pierres.

En ces jours lugubres, j'ai cherché un signe de résurrection parmi les ruines. Et je n'ai pas tardé à remarquer les petites locomotives asthmatiques, chauffées au bois, qui s'affairaient à emporter 7 millions de mètres cubes de débris de marbre, d'albâtre, de stuc, tout ce que des générations avaient assemblé avec amour, siècle après siècle, et qu'une seule avait stupidement jeté bas. Une curiosité mélancolique me fit suivre l'un de ces petits trains jusqu'au terminus de la ligne à voie étroite. J'aboutis à un vulgaire terrain vague, plein d'herbes folles, un ancien champ de manœuvre ou un aérodrome désaffecté. C'était l'*Oberwiesenfeld*. Là, des *Trümmerfrauen* (des femmes employées au déblaiement des décombres), presque toutes d'âge mûr, certaines même assez vieilles, édifiaient une montagne de déblais, le *Schuttberg*. Celle-ci atteignit bientôt une hauteur de 65 mètres, dépassant la plus haute colline des environs de Munich. Aujourd'hui, complètement métamorphosée, elle se profile à l'horizon tel un pâturage de montagne ombragé, dominant le parc olympique.

Le principal artisan de cette métamorphose, celui qui obtint que Munich fût désignée pour accueillir les XXes jeux Olympiques, c'est le bourgmestre de la ville, le Dr Hans-Jochen Vogel. Né le 3 février 1926, il n'a que quarante-six ans ; à l'époque où sa ville fut choisie pour les Jeux, en 1966, il était le plus jeune maire d'Allemagne. Comme tout bon Bavarois, il a le cœur sur la main, mais il possède aussi un esprit délié de juriste.

Délié et avisé. D'un geste large de la main, il me désigne l'*Oberwiesenfeld*, que l'on aperçoit de sa fenêtre, et me dit :

— De cet horrible dépotoir nous avons fait une source de richesse pour le patrimoine municipal. En outre, les trois stades, les piscines couvertes et la patinoire de hockey répondent à un besoin ressenti depuis bien longtemps par la population. Tous comptes faits, nous avons réalisé une infrastructure sportive permanente d'une valeur de 1 350 millions de marks, qui n'en a guère coûté que 180 au budget municipal.

Cette excellente affaire s'explique aisément : si le Comité olympique a assumé 65 % du coût total des travaux, le gouvernement fédéral a pris à son compte 50 % du reste et le gouvernement du land de Bavière encore 25 %. Munich a même gagné dans l'affaire un métro entièrement neuf.

Résurrection. A celui qui arrive pour la première fois dans la capitale bavaroise, je recommanderais de réserver une heure, tôt le matin, pour jouir de la vue splendide que l'on a du haut de la nouvelle tour de béton et de verre de la télévision. Le regard est attiré successivement par la célèbre pinacothèque, la glyptothèque qui abrite les sculptures, la Frauenkirche avec les bulbes jumeaux de ses dômes vert-de-grisés, l'exubérante église des Théatins, la résidence royale des Wittelsbach. Lentement d'abord, puis avec une émotion croissante, on prend conscience de la résurrection d'une Munich disparue, réplique modernisée et plus brillante encore de ce qu'elle fut. *Muenchen leuchtet,* Munich brille à nouveau de tous ses feux.

Tout en flânant le long de ses larges avenues et dans le lacis de ses ruelles, je songeais combien la journée peut passer agréablement rien qu'à se promener. Les rues à arcades débouchent sur des places garnies de fontaines et de statues de Bavarois célèbres ; tout baigne dans une luminosité ocre, jaune pâle ou d'une blancheur d'albâtre.

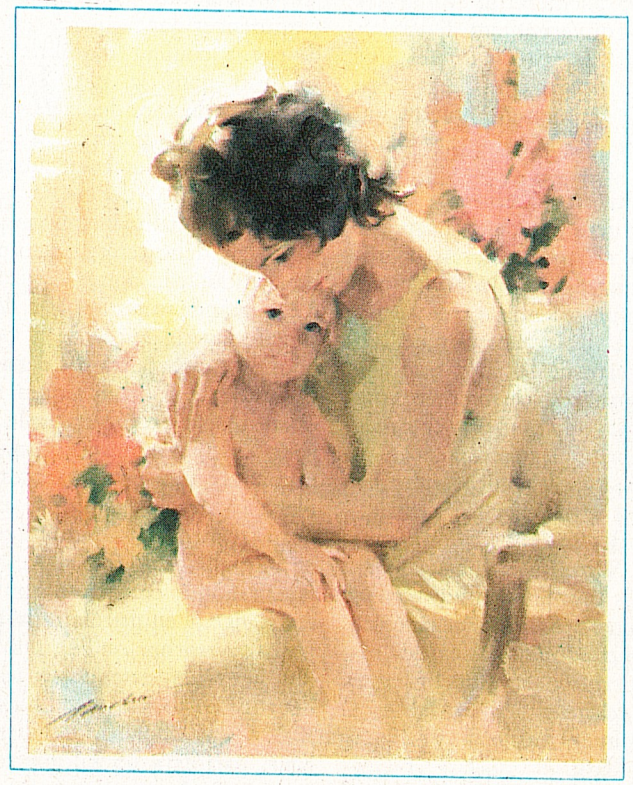
En deux semaines, on aurait à peine le temps de goûter à tous les plaisirs qui s'offrent à vous, à commencer par la bière, cette « sève d'orge » couleur d'ambre, tirée au tonneau dans la plus célèbre des brasseries du monde, la *Hofbräuhaus*. Pour vous garder d'excellente humeur, rien ne vaut une *Weisswurst,* cette délicieuse saucisse blanche, spécialité bavaroise qu'il faut déguster, délicatement trempée dans de la moutarde douce.

La grande question est de savoir si cette saveur épicée de la vie munichoise ne disparaîtra pas dans le tourbillon des jeux Olympiques. On peut craindre, par exemple, que le 26 août, jour de l'inauguration, malgré les nouveaux transports rapides mis en place, Munich n'établisse un nouveau record olympique, celui des embouteillages. En outre, malgré les 18 hôtels construits pour la circonstance, l'équipement hôtelier ne pourra absorber qu'une faible partie des visiteurs attendus ; les autres devront se loger chez l'habitant ou dans les villages et les villes d'alentour, parfois à 65 kilomètres de là, comme à Augsbourg.

— Et après les Jeux ?

— Eh bien ! m'a répondu le maire, nous aurons une bonne semaine pour nous reposer. Et ensuite, bien sûr, rendez-vous pour l'*Oktoberfest !*

Mourir à dix-neuf ans...



Le déchirant calvaire d'une toute jeune mère qui savait qu'elle ne verrait pas grandir son enfant.

PAR JOSEPH BLANK

LE Dr Charlene Holton, chef du service de cancérologie de l'hôpital, étudiait les radios de la patiente et les résultats des analyses. La jeune femme tremblait de peur, et c'était bien compréhensible. Ayant fini son examen, le médecin se tourna vers elle et lui dit :

— Cette grosseur que vous avez à la jambe droite, madame, est un ostéosarcome. C'est une tumeur maligne, et nous allons tenter tout ce qu'il est possible de faire.

Ainsi, à dix-huit ans, Lyn Helton sut qu'elle allait devoir passer rapidement à l'âge adulte. Le temps pressait. C'était là une perspective bien pénible à envisager. Svelte, séduisante et rieuse, elle avait des yeux bruns étincelants, de longs cheveux noirs et un désir immense de savourer les simples douceurs de la vie. Elle aimait son jeune époux et sa fille Jennifer, tout bébé encore. Elle aimait le clair soleil d'hiver et les fleurs sauvages de l'été au flanc de la montagne. A treize ans, elle écrivait déjà des poèmes, essayait de comprendre ce qu'elle éprouvait et de penser par elle-même. Vers quinze ans, elle s'était heurtée à sa mère, aussi franche et aussi butée qu'elle.

Lyn avait alors décidé de vivre sans demander conseil à personne. A dix-sept ans, elle s'était retrouvée mariée à Tom Helton, qui en avait vingt, et enceinte. Ils habitaient un premier étage dans une petite ville de province. Au neuvième mois, elle dit à Tom qu'elle avait mal à la jambe droite quand elle montait l'escalier.

— Ce doit être le poids que je porte, expliqua-t-elle.

Mais après la naissance de Jennifer, peu avant Noël 1969, une grosseur sensible, brûlante, se forma à l'endroit douloureux. Un médecin diagnostiqua un hygroma. Elle essaya de ne pas penser à la gêne qu'elle éprouvait quand elle s'occupait de son enfant, mais la douleur la faisait boiter. Ses cheveux perdaient leur lustre. Elle maigrissait.

En mai, elle finit par entrer à l'hôpital, où un médecin lui dit que, pour empêcher le mal de se propager, il fallait lui couper la jambe.

— Quand voulez-vous m'opérer ? demanda-t-elle en essayant de dominer sa panique.

— Demain.

Bouleversée, affolée, elle téléphona à Tom en pleurant et lui demanda de venir la chercher.

L'amputation était une mesure trop draconienne et trop inattendue pour qu'elle pût l'accepter. Ils décidèrent de prendre un autre avis et, en attendant, d'aller camper pendant le week-end.

C'était si beau dans la forêt, écrivit Lyn dans son journal. *On se sentait si calme, si libre! Je ne voulais plus rentrer. L'amour est si tangible quand on est libre comme ça! Je portais des boutons-d'or dans mes cheveux. Je me levais à l'aube et je tendais les mains au soleil*

© 1972 THE JENNIFER ELIZABETH HELTON TRUST. © 1972 ALSKOG, INC., TOUS DROITS RÉSERVÉS

levant. Et je laissais mon enfant aller nue dans cette douce chaleur.

L'ostéosarcome est un type particulièrement virulent et insidieux de cancer qui peut se propager rapidement de l'os aux poumons. L'issue est fatale. S'ils décèlent le mal à temps, les spécialistes recommandent d'ordinaire l'amputation immédiate. Mais quand les radios révèlent une lésion pulmonaire, il est généralement trop tard pour intervenir efficacement.

Le Dr Holton n'essaya pas de persuader Lyn de se laisser amputer. Il était évident qu'elle avait ce cancer depuis quelque temps déjà, et rien n'indiquait que l'opération pût l'éliminer. Il préféra traiter sa jambe par la radiothérapie intensive et lui faire des piqûres anticancéreuses. Lyn dut se servir de béquilles, de plus en plus souvent. Peut-être la réaction causée par l'appréhension contrariait-elle le traitement. Toujours est-il que les médicaments la faisaient vomir pendant des heures, lui ôtaient tout appétit, l'épuisaient, lui donnaient des étourdissements.

Au commencement, je m'efforçais d'entretenir constamment dans mon esprit un courant de pensées réconfortantes. Mais, peu à peu, j'ai compris combien c'était grave d'avoir un cancer et de subir tous ces rayons et toutes ces piqûres. Parfois, j'avais des insomnies. Je restais assise, enveloppée d'une couverture, dans mon vieux fauteuil à bascule, toute seule dans le noir, tandis que mon mari et ma petite fille dormaient. J'étais prise de panique. Comment est-ce, la mort? Si quelqu'un pouvait me le dire...

Elle supportait difficilement le traitement et commençait à regimber quand elle devait aller à l'hôpital. Tom n'arrivait pas à comprendre sa répugnance. Avant d'obtenir qu'elle se laisse conduire, il fallait la cajoler, discuter, faire la grosse voix.

Au bout de deux mois, elle décida d'abandonner le traitement. Les médecins tentèrent de la faire changer d'avis, sans pour autant pouvoir lui promettre une amélioration. Tom la supplia :

— Je t'en conjure, Lyn, essaye encore. Ne te laisse pas abattre sans lutter. Nous avons besoin de toi.

— Je sais. Et je voudrais faire de mon mieux pour Jenny et pour toi. Mais ce traitement m'en empêche.

Les médecins finirent par admettre sa décision. Mais Tom, estimant que sa femme avait flanché, était dérouté, effrayé, dépassé par les événements. Et, sans qu'ils le voulussent, un fossé se creusait entre eux.

Au bout de quelques semaines, ils commencèrent à tenter un rapprochement : une parole, une caresse, un mouvement d'affection. Et peu à peu Tom en vint à comprendre la décision de sa femme :

— Je la voyais mûrir rapidement. Il y avait en elle des choses qui me semblaient presque contradictoires : elle envisageait la mort et cela l'incitait à vivre de toutes ses forces.

J'aime ce qui nous lie. Nous avons eu quelques accrochages dernièrement à cause de ma maladie, mais ça se répare. Il me dit « Je t'aime » et je sais qu'il est sincère. Je l'aime. Je ne veux pas le quitter. En ce moment, je me dis que c'est terriblement injuste. L'amour n'est pas une chose dont on peut se passer, ni pour vivre ni pour mourir.

Ayant abandonné tout traitement, elle se sentit mieux. Ses forces revenaient. Jenny, son « petit rayon de soleil », lui apportait une joie renouvelée, et elle était heureuse de voir revenir l'automne avec son tapis de feuilles et ses rayons de soleil filtrant entre les branches des arbres dénudés.

En janvier 1971, elle se rendit à l'hôpital pour l'examen bimensuel.

— Hélas! lui dit le Dr Holton, le cancer a évolué. Vous avez une lésion au poumon.

— J'en ai pour combien de temps ?

— Peut-être longtemps...

Peut-être que je ne mourrai pas. « Peut-être », c'est un bien grand mot. A m'entendre, on me prendrait pour une enfant. Je crois que je suis une enfant. Et je me sens seule, j'aurais besoin de maman. Maman, j'ai mal. Embrasse mon mal, ça me guérira.

Qui va bercer ma Jenny? Mon petit ange, qu'est-ce que tu vas devenir? Je me fais tant de souci!

En apprenant la nouvelle, Tom fut atterré. Plus tard, il en parla à Sheila Lodice, une jeune institutrice qui habitait à l'étage au-dessus.

— Il me semble, ajouta-t-il avec tristesse, que je n'ai connu Lyn qu'à deux moments extrêmes : d'abord enceinte, ensuite mourante.

Quelques jours après, Lyn dit à Sheila :

— Vous savez que je vais mourir ?

— Oui. Je suis contente que vous en parliez franchement. Oui, je sais. Mais ne nous attendrissons pas. Je vais essayer de vous aider à vivre de toutes vos forces, tant que vous le pourrez. Sans tristesse ni apitoiement.

— C'est mieux comme ça.

Et elle demanda à Sheila de l'aider à arranger ses cheveux, qui avaient commencé à repousser depuis qu'elle avait cessé le traitement.

Ce fut un bel hiver et un beau printemps. Tom trouva un emploi de contrebassiste dans un orchestre. Depuis longtemps, il voulait jouer comme professionnel. De le voir heureux, elle se sentait « toute réjouie intérieurement ».

Jenny commençait à marcher et à parler. La mère et la fille passaient de longs moments ensemble. Quand le temps était beau, elles faisaient des petites promenades. Lyn adorait voir tomber la neige. Quand elle tombait en rafales, toutes deux s'asseyaient devant une fenêtre et regardaient les flocons voler à la dérive ou tomber directement sur le sol. Aux premiers jours de chaleur printanière, elles s'installèrent sur le perron pour assister nonchalamment au spectacle de la rue. Si la pluie se mettait à tomber doucement, elles restaient assises sur les marches sous un grand parapluie et, de temps en temps, tendaient les mains pour

laisser les gouttes jouer sur leurs paumes. Elles écoutaient des disques. Et parfois, pendant ce temps-là, Lyn écrivait son journal. Le soir, Tom leur jouait de la guitare.

La jeune femme ne restait cependant pas totalement inactive. Elle faisait du pain, des pâtes à la bolognaise. Elle peignit la cuisine en vert et jaune, confectionna des serviettes à thé, des rideaux pour la chambre à coucher, un dessus-de-lit brodé, des vêtements pour Jenny. Elle vaquait aux soins du ménage à cloche-pied, suivie de Jenny qui l'imitait, serrant un chiffon de laine dans son petit poing.

Quand elle se sentait bien, il lui arrivait de passer la soirée dans le cabaret où Tom jouait. Elle était heureuse de le voir. Lorsque des clients pris de boisson lui posaient des questions indiscrètes sur sa jambe atrophiée, elle leur répondait d'un ton sec :

— J'ai été renversée par un train. Vous êtes satisfait ?

C'est la nuit, quand elle était seule avec Jenny profondément endormie, que la terreur et les idées noires l'assaillaient. Vers minuit, elle demandait parfois à Sheila de venir et passait avec elle une heure ou deux à causer tout en faisant de la couture.

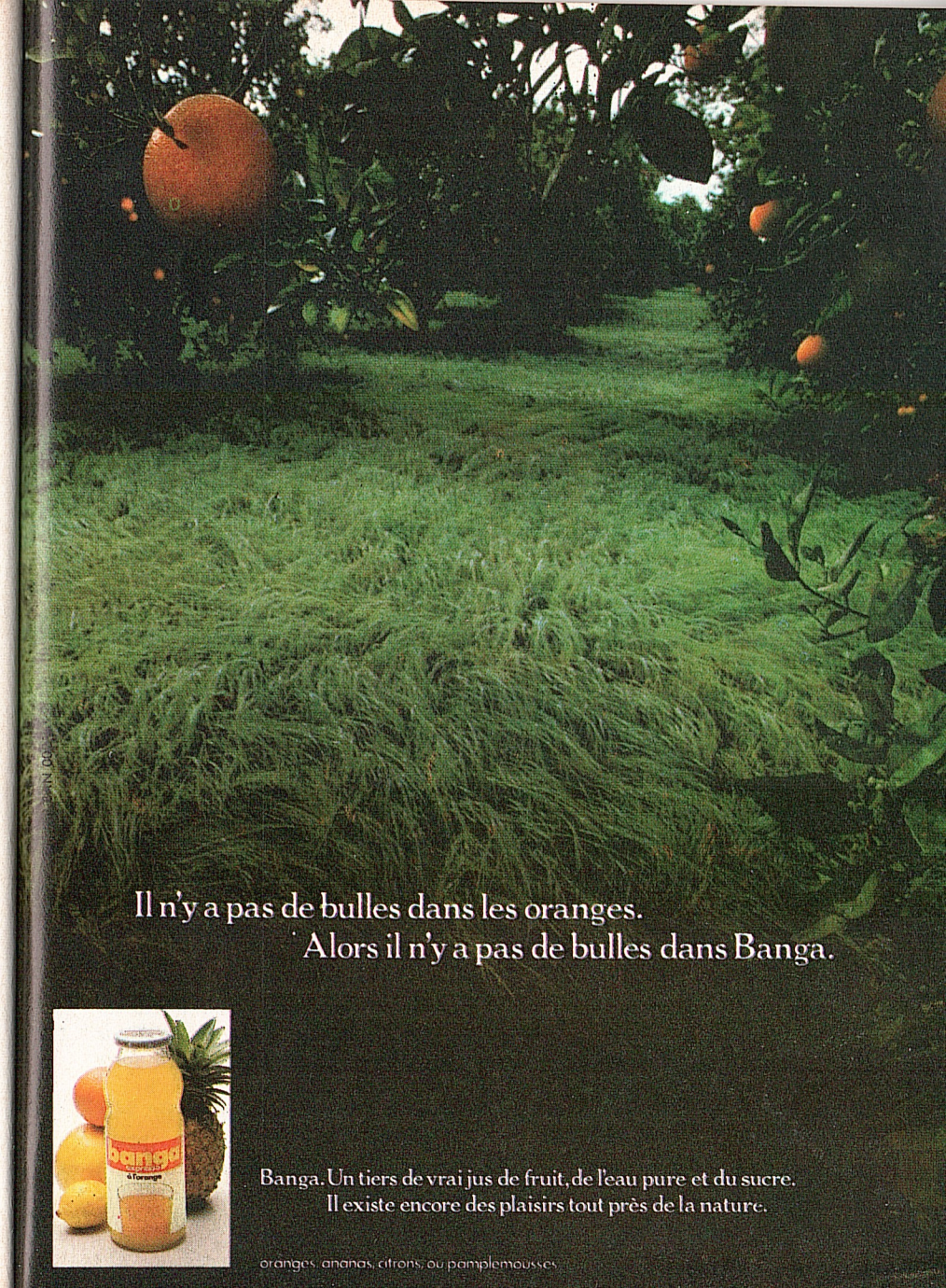
La nuit dernière, j'ai pensé sérieusement à la mort. C'est tellement injuste! A quoi tout ça sert-il ? A rien! Ça n'apporte que de la douleur, à moi et aux miens. Alors, pourquoi?

Mes jours sont comptés. Et il y a tant de choses que j'aimerais faire. Écrire un livre pour Jenny. Lui laisser une partie de moi-même, lui dire ce que je ressens, comment j'ai fait ceci ou cela, et combien elle compte pour moi.

Je veux terminer le couvre-pieds que j'ai commencé. Le ranger dans un coffre en bois de cèdre pour Jenny. Je voudrais y mettre d'autres choses également. Je ne sais pas exactement quoi. De petits objets qui pourraient lui servir un jour. Surtout beaucoup d'amour.

Comme tant d'autres, à l'approche de la mort elle se raccrochait à tout ce qui pouvait la soulager, l'aider. Selon une vieille superstition, un chat ne reste jamais chez un mourant. Elle trouva un chat qu'elle appela Tinker et qui s'attacha immédiatement à la famille. Quelqu'un lui raconta que les carottes avaient des vertus thérapeutiques mystérieuses. Elle se bourra de carottes. Cette toquade dura huit jours, puis elle s'en dégoûta. Tom l'emmena chez un guérisseur, qui leur vendit un sachet d'herbes à prendre dans du lait : au bout de deux jours, un miracle devait se produire. Rien ne s'étant produit, elle rit de sa crédulité et cessa d'ingurgiter le breuvage.

En août, elle s'en fut consulter un jeune avocat et lui parla, en femme d'affaires, de ses écrits. N'était-il pas possible de les monnayer en vue de l'éducation de Jenny ? Mais elle avait beau s'efforcer d'écrire, de travailler, de remplir ses devoirs d'épouse et de mère, la maladie épuisait ses forces.



Jenny est une belle petite fille qui a besoin de l'amour de sa mère et de son père. Je souffre et j'en ai assez. JE SOUFFRE. Laissez-moi profiter de mon enfant, maladie maudite, voleuse de vies! Pourquoi? Pourquoi? Qu'est-ce qui vous prend, Dieu? C'est idiot de votre part de me jouer un tour pareil! Qu'est-ce que vous y gagnez? Jenny m'entend pleurer et se demande ce que j'ai. Oh! Dieu, pourquoi est-ce ainsi? Je ne comprends pas.

Quelquefois, elle examinait son visage dans la glace. Naguère plein et arrondi, il était maintenant maigre, creux, osseux. Elle commença à souffrir du thorax et à respirer difficilement. Elle passait ses journées allongée, pelotonnée dans une couverture, devant la télévision.

Elle se mit à repenser à son enfance, au temps où elle trayait les vaches, où elle s'étendait à l'ombre de sa meule de foin préférée et cueillait des mûres. Elle se rappelait le jour où on la surprit en train de fumer derrière la grange. Sa mère l'avait obligée à fumer tout le paquet de cigarettes, puis elle lui avait dit :

— Maintenant, tu vas lire la Bible pendant une heure.

Se souvenant du plaisir qu'elle avait pris à cette partie de la punition, Lyn demanda à Sheila de lui acheter une Bible « avec une reliure en cuir et une fermeture à glissière tout autour. Ça me fera plaisir d'en avoir une près de moi. »

La tumeur qui se développait dans sa poitrine l'affaiblissait terriblement. Elle avait si mal qu'elle ne pouvait plus tenir Jenny dans ses bras ni jouer avec elle. Elle fut bientôt dans l'impossibilité de l'habiller ou de la changer.

A la fin de septembre, elle entra à l'hôpital, où on lui fit des ponctions pour faciliter sa respiration. Mais au bout de neuf jours elle insista pour rentrer chez elle. Elle passa le plus clair de son temps dans un lit, près d'une fenêtre de la salle de séjour. Tout en écrivant son journal, elle voyait le soleil quand il voulait bien se montrer. Ou bien elle regardait tomber la pluie, écoutait les voix des passants, se demandait pourquoi les chiens aboyaient.

Par un beau jour d'automne, elle dit à Tom :

— Allons tous les trois dans la montagne. J'aimerais voir les feuilles jaunir.

Cette tranquille randonnée dans ses montagnes bien-aimées la stimula, lui donna une certaine euphorie.

Il est beau de mourir, même à l'âge déjà mûr et avancé de vingt ans. La plupart du temps, ce n'est pas facile, mais on peut trouver une beauté réelle à savoir que la fin vient plus vite que l'on ne s'y attendait et qu'il faut avoir épuisé aussi tôt que possible toutes ses réserves d'affection, de rires et de larmes. Je n'ai pas peur de mourir parce que j'ai connu l'amour.

Dans le courant d'octobre, elle commença à s'éteindre petit à petit. Les quintes de toux prolongées la mettaient au supplice. Parfois, elle suffoquait. Sheila était désespérée de la voir dans cet état.

On éprouve le sentiment d'une certaine beauté, d'une certaine mélancolie lorsqu'on a fait tout ce qu'on savait devoir faire et qu'il ne reste plus rien qu'un petit morceau de lendemain.

Dans l'après-midi du 28 octobre, Tom l'habilla, la porta (elle ne pesait plus que 30 kilos) jusqu'à sa voiture et la conduisit à l'hôpital. Là, elle se sentit plus en sûreté, contente de voir qu'on prenait soin d'elle. On lui administra des drogues qui calmèrent ses angoisses et ses malaises. L'oxygène l'aidait à respirer. Devant elle, Tom essayait de paraître calme et naturel. Ce qui semblait naguère impossible, puis lointain, était maintenant réel et imminent. Quand l'émotion était trop forte, il quittait la salle et s'en allait pleurer près d'un ami ou d'un infirmier.

Le 7 novembre, à 12 h 30, le cœur de Lyn s'arrêta de battre. Quand Tom apprit qu'elle était morte, il fut envahi comme par un sentiment de soulagement. Le calvaire était terminé. Elle avait fini de souffrir. Elle avait voulu faire tout son possible pour aider la recherche médicale ; aussi signa-t-il l'autorisation d'autopsie.

Quand le corps de Lyn eut été incinéré, un cortège d'une vingtaine de personnes se rendit en voiture jusqu'à une clairière choisie par elle dans la montagne. Le froid était vif. Ils firent cercle et lurent à tour de rôle ses poèmes. Puis chacun prit quelques cendres et les dispersa au vent.

Lorsque Sheila tint les cendres dans sa paume, elle pensa : « Maintenant, tu es libre, Lyn. Tu vas pouvoir vivre avec nous, aimer, être aimée de la façon dont tu rêvais. »

Quand tout fut terminé, la neige se mit à tomber et, doucement, recouvrit la terre.

Candides

Il y a quelque temps, à la bibliothèque municipale où je suis employée, une petite fille m'a beaucoup intriguée : elle est venue trois fois dans la même journée échanger des ouvrages sur l'élevage des lapins. J'ai fini par lui demander pourquoi aucun d'eux ne faisait son affaire.

— Ils parlent tous de deux lapins, soupira-t-elle, et moi je n'en ai qu'un.

I. S.

Une femme entre dans une pharmacie et commande une certaine marque d'aliment pour bébés qui, si l'on en croit la publicité, fait de beaux enfants. Au moment où on lui tend le produit, elle demande :

— Dites-moi, est-ce moi qui dois en prendre, ou bien est-ce mon mari ?

M. B.

votre avenir mérite bien quelques instants de vos vacances

ECOLE UNIVERSELLE
PAR CORRESPONDANCE
ÉTABLISSEMENT PRIVÉ CRÉÉ EN 1907

QUE FEREZ-VOUS A LA RENTREE ?..

- SI VOUS POURSUIVEZ DES ETUDES, REVISEZ **dès maintenant vos programmes et les matières dans lesquelles vous éprouvez des difficultés, vous aborderez la rentrée dans les meilleures conditions.**
- SI VOUS DÉSIREZ DÉBUTER DANS LA VIE PROFESSIONNELLE, **vous perfectionner ou vous recycler, nous vous orienterons et vous conseillerons sur le choix de votre future profession, selon vos goûts et vos aptitudes.**
- ÉTUDES OU PROFESSIONS, **n'hésitez pas à écrire à**

L'ECOLE UNIVERSELLE

LES CARRIERES

P.R. 669 **INFORMATIQUE** : Initiation - Crs de Programmation Honeywell-Bull ou I.B.M, de COBOL, de FORTRAN - C.A.P. aux fonctions de l'Informatique B.P. de l'Informatique, B.Tn, en Informatique - Stages pratiques gratuits.

E.C. 669 **COMPTABILITE** : C.A.P. (Aide-comptable). B.E.P. B.P., B.Tn., B.T.S., D.E.C.S. - Expertise, C.S. révision comptable, C.S. juridique et fiscal, C.S. organisation et gestion - Caissier, Conseiller fiscal - Cpté élément., Cpté commerciale, Gestion financière.

C.C. 669 **COMMERCE C.A.P.** (employé de bureau, Banque, Sténodactylo, Mécanographe, Assurances, Vendeurs) B.E.P., B.P., B.Tn., H.E.C. H.E.C.J.F., E.S.C. - Professorats - Administrateur. Représent. **MARKETING**, Gestion des entreprises, Publicité Assurances, Hôtellerie - C.A.P. : Cuisinier, commis de restaurant, Employé d'hôtel - **HOTESSE** (Commerce et Tourisme).

R.P. 669 **RELATIONS PUBLIQUES** et Attachés de Presse.

C.S. 669 **SECRETARIATS** : C.A.P., B.E.P., B.P., B.Tn., B.T.S. - Secrétariats de Direction - Bilingue, Trilingue, de Medecin, de Dentiste, d'Avocat. Secrétariats Techniques - Correspondance - **STENO** (avec disques) - **JOURNALISME** - Graphologie.

A.G. 669 **AGRICULTURE** : Classes préparatoires au B.T.A. Ecoles Nationales Agronomiques, Ecoles Vétérinaires

I.N. 669 **INDUSTRIE** : C.A.P., B.E.P., B.P., B.Tn., B.T.S. Electrotechn., Electron., Mécan., froid, Chimie. **DESSIN INDUSTRIEL** : C.A.P., B.P.

T.B. 669 **BATIMENT. DESSIN de BATIMENT. TRAVAUX PUBLICS** (C.A.P., B.P., B.T.S.) - **METRE** : C.A.P. B.P., Aide-métreur, Métreur, Métreur-vérificateur - **ADMISSION** F.P.A. etc.

P.M. 669 **CARRIERES SOCIALES et PARAMEDICALES** Ecoles : Assistantes Sociales, Infirmières, Jardinières d'enfants, Sages-Femmes, Auxiliaires de Puériculture, Masseur-Kinésith., Pédicures - C.A. aide-soignante, Visiteuse médicale.

S.T. 669 **C.A.P. d'ESTHETICIENNE** (Stages pratiques gratuits).

C.B. 669 **COIFFURE** (C.A.P. dame) - **SOINS DE BEAUTE** - Esthétique, Manucurie - Parfumerie - Diet-Esthé-

R.T. 669 **RADIO - TELEVISION** (N. et Coul.) : Monteur, **ELECTRONIQUE** : C.A.P., B.E.P., B.Tn., B.T.S.

C.i. 669 **CINEMA** : Technique générale, Scénario, Prises de vue, de son, Réalisation, Projection - Cinéma 8mm, 9,5 et 16 mm.

P.H. 669 **PHOTOGRAPHIE** : Cours de Photo. C.A.P. photogr.

C.A. 669 **AVIATION CIVILE** : Pilotes, Ingénieurs et Techn. - Hôtesse de l'air - Brevet de Pilote privé.

M.M. 669 **MARINE MARCHANDE** : Ecoles, plaisance.

C.M. 669 **CARRIERES MILITAIRES** : Terre, Air, Mer.

E.R. 669 **LES EMPLOIS RESERVES** (aux vict. civ. et milit.)

F.P. 669 **POUR DEVENIR FONCTIONNAIRE** : Administration, Educ. Nat., Justice, Armees, Police, P.T.T.

LES ETUDES

COURS DE REVISION
POUR TOUS LES EXAMENS

T.C. 669 **TOUTES LES CLASSES, TOUS LES EXAMENS** du cours préparatoire aux cl. terminales de A à H. - C.E.P., B.E., E.N., C.A.P., B.E.P.C., Adm. en seconde, Baccalauréat - Cl. prép. aux Gdes Ecoles - Cl Techniques ; B.E.P., Bacc. de Techn. - Adm. C.R.E.P.S., Prof. Maître E.P.S. (1ere partie).

E.D. 669 **ETUDES DE DROIT** : Admission en Faculté des non-bacheliers, Capacité, Licence, Carrières juridiques.

E.S. 669 **ETUDES SUPERIEURES DE SCIENCES** : Adm. en Faculté des non-bacheliers, D.U.E.S. 1ère et 2e année. Licence, C.A.P.E.S., Agrégation - **MEDECINE** : 1er et 2e cycle - **PHARMACIE** - **ETUDES DENTAIRES.**

E.L. 669 **ETUDES SUPERIEURES DE LETTRES** : Adm. en Faculté des non-bacheliers, D.U.E.L., 1ère et 2e année - C.A.P.E.S., Agrégation.

E.I. 669 **ECOLES D'INGENIEURS** (ttes branches de l'industrie).

O.R. 669 **COURS PRATIQUES ORTHOGRAPHE, REDACTION**, Latin, Calcul, Conversation - Initiat. Philo, Maths. modernes - **SUR DISQUES**, Cours d'orthographe.

L.V. 669 **LANGUES ETRANGERES** : Anglais, Allemand, Espagnol, Italien, Russe, Chinois, Arabe, Chambres de Commerce étrangères - Tourisme - Interprétariat.
SUR CASSETTES : Anglais, Allemand, Espagnol.

P.C. 669 **CULTURA** : Perfectionnement culturel. **UNIVERSA** - Initiation aux études supérieures.

D.P. 669 **DESSIN, PEINTURE** et **BEAUX-ARTS** : Illustration, Caricature, Mode, Publicité, Décoration - Professorats - Gdes Ecoles (Arts décoratifs) - Antiquaire.

E.M. 669 **ETUDES MUSICALES** : Solfège, Harmonie, Composition - Piano, Violon, Guitare et tous instruments sous contrôle sonore - Professorats.

● écrivez-nous, posez vos questions, documentation et renseignements gratuits.

Sté. Techn. Publicité

BON D'ORIENTATION GRATUIT N° 669

Nom, prénom _____
Adresse _____
_____
Niveau d'études _____ âge ___
Diplômes _____

INITIALES DE LA BROCHURE DEMANDEE : 669
PROFESSION CHOISIE :

ECOLE UNIVERSELLE
PAR CORRESPONDANCE
59 Bd. Exelmans. 75781 PARIS cedex16

Le colonel Kadhafi, paladin de l'arabisme

Mystique jusqu'au fanatisme, ce jeune homme de vingt-neuf ans, qui règne en maître sur la Libye aux fabuleuses richesses pétrolières, s'efforce d'une manière bien personnelle de faire entrer son pays dans le XXe siècle.

PAR EDWARD SHEEHAN

PAR une nuit moite de l'été dernier, à Tripoli, un jeune homme de haute taille, portant djellaba, le visage à demi dissimulé par une bande d'étoffe, se présenta à l'Hôpital central, grouillant de monde, et demanda à voir l'un des médecins. Quand, au bout d'une longue attente, ce dernier arriva, le jeune Arabe lui dit d'une voix suppliante :

— Docteur, il faut venir tout de suite avec moi. Mon père est très mal!

— Va-t'en, imbécile, répondit le médecin. Je suis occupé.

— Mais, docteur, implora le jeune homme, mon père va mourir !

— Eh bien, rentre chez toi et donne-lui un calmant. Fiche-moi la paix !

L'Arabe écarta alors l'étoffe qui voilait son visage et dit :

— Docteur, vous regretterez toute votre vie d'avoir fait cette ordonnance pour un mourant. Vous allez quitter ce pays. Pas la semaine prochaine ni demain, mais sur-le-champ.

Et le médecin fut expulsé de Libye le soir même, car l'homme voilé n'était autre que le colonel Moammar Mohammed El Kadhafi, président du Conseil de la Révolution et dirigeant suprême de la République arabe de Libye.

Le colonel Kadhafi se plaît à frapper quand on s'y attend le moins. Flânant seul la nuit dans sa capitale, en uniforme ou sous un déguisement, il lui est arrivé d'entrer inopinément dans un cabaret, d'interrompre le spectacle et de faire arrêter les danseuses pour outrage à la pudeur. C'est lui qui a fait fermer les maisons de tolérance de Tripoli et de Benghazi, et expulser du pays toutes les prostituées européennes. Depuis qu'il a arraché le pouvoir des mains du vieux roi Idris Senoussi, le 1er septembre 1969, tous les casinos ont été fermés, les boissons alcoolisées interdites et toutes les enseignes rédigées dans une autre langue que l'arabe arrachées.

— Le colonel Kadhafi, gémit un négociant, est en train de faire de notre pays une mosquée !

Des richesses fabuleuses. La Libye était jadis un endroit bien plus accueillant, tout au moins pour les Italiens qui, s'y étant plu, y étaient restés, formant une colonie d'environ 20 000 personnes qui tenait le haut du pavé jusqu'à son expulsion, en 1970, par Kadhafi. Ce que cette mesure a coûté au pays sur le plan de l'efficacité économique est incalculable, mais la présence des Italiens était un rappel constant du joug colonial que Kadhafi s'était juré de balayer. Aujourd'hui, Tripoli ressemble encore beaucoup à Palerme, mais l'immense cathédrale néo-romane du Sacré-Cœur-de-Jésus, inaugurée en présence de Mussolini, est devenue la mosquée Gamal Abdel Nasser.

L'impétuosité des initiatives du colonel Kadhafi sont la fable du monde arabe. On raconte, par exemple, une curieuse histoire de fauteuils. Il y a quelques mois, las de voir son zèle réformiste se heurter à l'inertie des bureaucrates, Kadhafi décida d'employer les grands moyens. Beaucoup trop de fonctionnaires, trouvait-il, perdaient leur temps à siroter du café ou à lire les journaux au bureau. Pour les obliger à remuer, quoi de plus simple que de leur retirer leur fauteuil ? Le lendemain matin, devant tous les bâtiments officiels, on vit arriver des camions de l'armée. La troupe envahit les bureaux, même ceux des ministres, et emporta la majeure partie du mobilier. Plus tard, à l'occasion de démarches dans plusieurs ministères, j'ai pu voir, dans les pièces et les couloirs dénudés, des fonctionnaires lire leur journal adossés aux murs ou faire chauffer leur café sur le sol en ciment.

Les revenus du pétrole apportent une telle richesse au gouvernement qu'il ne sait qu'en faire. Les réserves de la Libye se montent actuellement à 2,5 milliards de dollars et elles continuent à augmenter. En dépit de leurs démêlés actuels avec les compagnies pétrolières étrangères, le pétrole a rapporté aux Libyens 2 milliards de dollars en 1971, soit deux fois plus que l'année précédente,

Pourtant, dans sa vie privée, Kadhafi est probablement le plus austère de tous les dirigeants arabes. Cet ascétisme monacal a de quoi surprendre de la part d'un homme qui est à la tête d'un des pays les plus riches du monde.

Tant d'argent et si peu de possibilités de le dépenser ! La Libye a plus de trois fois l'étendue de la France, mais moins de 2 millions d'habitants, dont deux tiers de Bédouins nomades ou semi-nomades. Bien que le pays possède un embryon de bourgeoisie et un nombre croissant d'étudiants qui commencent à s'agiter, son développement est à peine ébauché. Le pétrole n'y fut d'ailleurs découvert qu'en 1957, et ce n'est qu'après 1960 que son exploitation commença sur une grande échelle. C'est ce qui explique le fait que les Libyens, léthargiques, fatalistes, maussades, xénophobes et, par-dessus tout, butés, ne soient pas pressés de déclencher une conflagration. C'est peut-être aussi pourquoi le colonel Kadhafi, lui, semble si impatient de le faire et si désappointé de ne pas y parvenir.

L'Islam avant tout. L'objectif de Kadhafi est d'installer en Libye — et dans tout le monde arabe — un État moderne, prospère, socialiste et islamique, au sens le plus intégriste du terme. C'est pour accomplir ce rêve qu'il a persuadé l'Égypte et la Syrie, en septembre 1971, de constituer avec lui la nouvelle Fédération arabe, une association extrêmement lâche, pleine d'ambiguïtés et dont le fonctionnement laisse à désirer. Mais, avec une conviction inébranlable, Kadhafi lève plus haut que jamais l'étendard de l'unité et continue de tout faire à sa guise. Car le panarabisme est son credo et l'Islam son idée fixe.

— L'Islam, m'a-t-il dit, est une civilisation et une éthique. Sa vocation est d'ordonner tous les aspects de la vie de l'individu et de la société. Il est logique de l'appliquer à tout ce que nous faisons.

On ne peut guère surestimer le rôle que joue cette conviction dans le comportement du colonel. Il est même décidé à refondre le Code civil de son pays pour l'aligner sur la Charia — le droit coutumier islamique —, ce que beaucoup de gens n'envisagent pas sans appréhension.

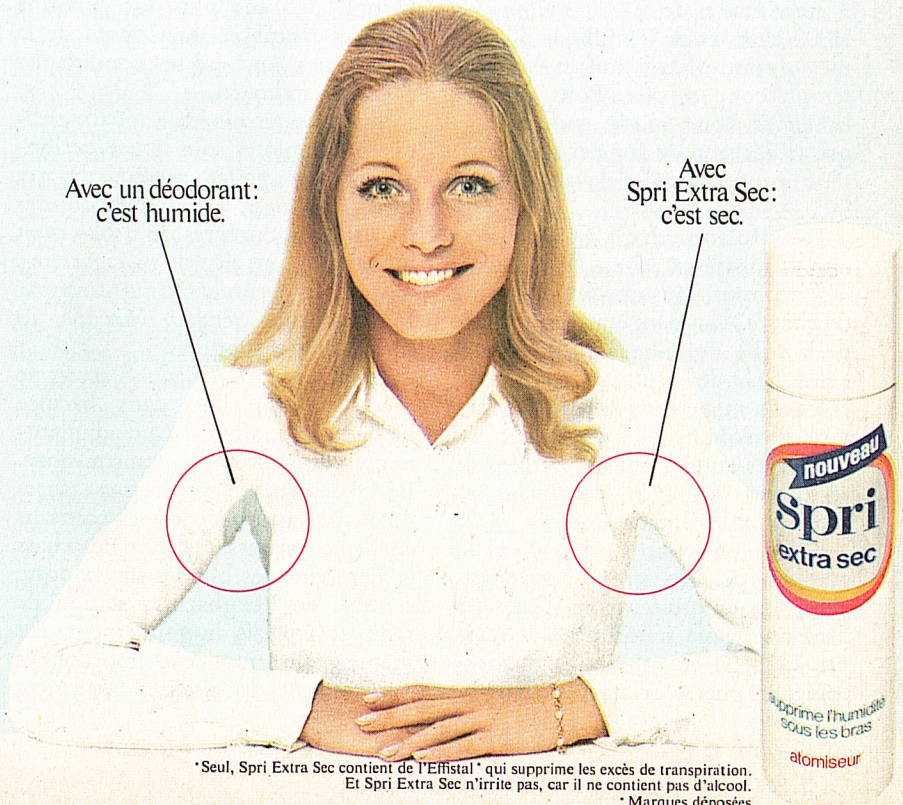
— J'ai moi-même étudié la Charia, m'a dit un haut fonctionnaire de Tripoli, et je ne vois pas comment on pourrait l'appliquer à la lettre dans un État moderne. Va-t-on, par exemple, fermer toutes les banques sous prétexte qu'elles prêtent à intérêt, ce que le Coran interdit sous le nom d'usure ? Va-t-on lapider les femmes adultères ? Va-t-on couper la main droite de tous les voleurs ?

Pour hâter la réalisation de ses rêves, Kadhafi dépense des sommes considérables à l'étranger. Lorsque Nasser, son idole, lui demandait de l'argent, il lui en donnait avec joie, et l'on dit qu'il continue à envoyer chaque année au Caire 150 millions

Spri Extra Sec* supprime l'humidité sous les bras.

-Cela, aucun déodorant ne peut le faire-

Spri Extra Sec vous délivre des taches embarrassantes de transpiration, et bien sûr, des odeurs gênantes.



Seul, Spri Extra Sec contient de l'Effistal qui supprime les excès de transpiration. Et Spri Extra Sec n'irrite pas, car il ne contient pas d'alcool.
* Marques déposées

de dollars pour soutenir l'effort de guerre égyptien. Acharné à la destruction d'Israël, il participe au financement de l'organisation centrale des commandos palestiniens. C'est d'ailleurs le sujet sur lequel il est le plus intransigeant. Il a plaidé auprès de ses voisins arabes pour qu'ils envoient des « vagues de fedayine » combattre Israël, s'est prononcé à plusieurs reprises pour la « panarabisation de la bataille » et a exhorté les gouvernements arabes à mettre en commun leurs ressources militaires afin de pouvoir lancer « une masse de 2 000 avions, de 5 000 chars et de 2 millions d'hommes » contre l'État juif et lui porter un coup mortel. Pour financer la *djihad,* ou guerre sainte, il a pris la décision de frapper les salaires d'un impôt spécial s'élevant jusqu'à 8 %.

Révolutionnaire à quatorze ans. Kadhafi est né en 1942 dans le désert libyen, sous une tente en peau de chèvre. Son père était un nomade de la tribu des Ghadaffa, qui vit de l'élevage et de la culture de l'orge. Le colonel a mené dans son enfance une vie extrêmement frugale, et ses premières années ont été bercées du récit des atrocités commises en Libye par les Italiens.

C'était un jeune garçon si éveillé que son père se saigna aux quatre veines et emprunta pour l'envoyer dans une école musulmane à Syrte. En 1956, il avait quatorze ans à peine, la guerre éclata à propos du canal de Suez; c'est alors qu'il prit la décision de renverser le roi de Libye qu'il tenait pour l'homme des Britanniques.

— Il faut entrer dans l'armée, expliquait-il à ses camarades. C'est le seul moyen pour nous de faire la révolution.

Admis à l'âge de dix-neuf ou vingt ans à l'Académie militaire royale, à Benghazi, Kadhafi entreprit aussitôt de former une association clandestine d' « officiers libres », à l'imitation de celle qu'avait fondée Nasser et qui avait renversé le roi Farouk dix ans plus tôt. Presque tous les membres du Conseil de la Révolution ont été ses condisciples à l'école militaire.

Ses études terminées, Kadhafi continua à comploter sous le nez de l'incompétente police secrète du roi Idris. Il imposa à tous les conjurés les règles rigoureuses qu'il observait lui-même : ni alcool, ni cigarettes, ni jeu, ni femmes. Cinq fois par jour, tournés vers La Mecque, ils récitaient leurs prières.

En août 1969, Kadhafi avait le grade de capitaine dans l'armée libyenne et les fonctions d'adjudant-major du Service des transmissions. Le 1er septembre, aux petites heures du matin, ayant réparti ses partisans en deux groupes, il lança des chars et des véhicules blindés sur la poste centrale de Benghazi, la station de radio et le palais du gouverneur. Au même moment, ses subordonnés s'emparaient de diverses résidences

royales et de la caserne Azizia, à Tripoli. La victoire fut acquise sans la moindre effusion de sang.

Après avoir chassé les Italiens, Kadhafi s'empressa de négocier avec les Anglais et les Américains l'évacuation de leurs grandes bases militaires d'El Adem et de Wheelus, puis il se lança dans une forme de socialisme arabe qui était presque la copie conforme du socialisme nassérien, avec ses pesantes contraintes. Les banques et les compagnies d'assurances furent nationalisées, et la police secrète fit appel à des conseillers égyptiens. Malgré ses bonnes intentions, le régime ainsi établi est une dictature militaire, tout comme celui de Nasser. Mais Kadhafi a commencé à doter son pays des infrastructures indispensables à un État moderne : ports, routes, cimenteries, fabriques de chaussures. Une remise en état des terres cultivables est en cours, et l'on s'efforce de construire des logements pour les 150 000 Libyens qui vivent dans des cabanes ou des tentes, ainsi que des hôpitaux pour les milliers de tuberculeux sans abri. Conformément à ses théories sur le socialisme islamique, Kadhafi voudrait redistribuer les richesses du pays au profit des pauvres, mais il demande à ses concitoyens de contribuer à cet effort, et c'est une clause que beaucoup de Libyens semblent peu enclins à respecter.

Mis à part le cas de la British Petroleum, les Libyens n'ont pas encore entrepris de nationaliser leur pétrole, mais il ne faut pas se bercer d'illusions. Les compagnies occidentales, si elles veulent rester dans le pays, risquent de voir leur rôle réduit à celui d'entrepreneurs procédant à l'extraction du pétrole pour le compte d'un vaste et unique consortium d'État. Cela suppose toutefois que les Libyens acquièrent suffisamment de compétence technique pour pouvoir progressivement exploiter eux-mêmes leurs gisements, comme le font les Algériens ; et c'est là qu'ils risquent fort de trébucher. Car, contrairement aux Palestiniens et aux autres Arabes à l'œuvre dans le golfe Persique, ils n'ont pas la ténacité qu'exige la technologie pétrolière.

Un visionnaire à la tête froide. Cependant, Kadhafi multiplie les entraves bureaucratiques et grignote les bénéfices des compagnies.

— Nos profits ont été réduits à vingt-cinq cents par baril et ils continuent à diminuer, dit un pétrolier américain. Nous freinons nos investissements. Nous en avons assez. Autant mettre les choses au point franchement avec Kadhafi tout de suite.

Le colonel est descendant de Bédouins, il en a la circonspection légendaire et doit bien se douter de ce qui se passe.

— Ne croyez pas, m'a dit un haut fonctionnaire français, ces racontars qui le font passer pour un déséquilibré. Tout ce que fait Kadhafi ressort d'un plan longuement mûri pour faire avancer la cause de l'arabisme

et de l'Islam. A ce niveau, le colonel est un visionnaire, mais, lorsqu'il s'agit de compter en dollars et en cents, c'est un réaliste redoutable, qui est décidé à pressurer les compagnies pétrolières jusqu'au dernier centime.

S'il garde la tête froide, peut-être parviendra-t-il à ses fins.

Le jeu des grandes puissances en Libye est passionnant à observer. L'Union soviétique a vendu à Kadhafi du matériel militaire qu'il a payé comptant, mais l'ambassade soviétique est la plus isolée de toutes à Tripoli. Les relations avec les États-Unis sont étonnamment bonnes, malgré le soutien que Washington fournit à Israël. Plus de 90 % du pétrole libyen est exploité par des sociétés américaines, et la Libye importe plus de marchandises des États-Unis que de tout autre pays, l'Italie mise à part.

Mais les considérations commerciales ou politiques ne sont jamais celles qui priment dans l'esprit de Kadhafi. J'ai obtenu de lui une entrevue, un soir à minuit, et nous avons eu une conversation de plusieurs heures, la plus extraordinaire qu'il m'ait été donné d'avoir avec un chef d'État. Ce fut plutôt un monologue, peut-être tout simplement parce que la sincérité et l'ardeur du colonel Kadhafi me paraissaient si évidentes que je ne jugeai pas utile de l'interrompre. J'avais par moments l'impression d'être en présence d'un de ces saints hommes qui enseignent le Coran dans les grandes mosquées du Caire ou de Damas. Il était près de 3 heures du matin quand il s'interrompit et, faisant allusion à l'accusation de fanatisme portée contre lui, me dit :

— Je vous assure que je ne suis pas aussi fanatique que certains le croient. J'ai de nombreux amis chrétiens et je leur envoie des cartes de vœux pour les fêtes chrétiennes. J'ai chez moi les quatre Évangiles et je les consulte autant que le Coran. L'anniversaire de Jésus m'est aussi cher que celui de Mahomet; que Dieu répande sur lui ses bénédictions!

» Monsieur Edward, poursuivit-il, nous avons de bonnes relations avec l'Union soviétique en tant qu'État, mais nous ne pouvons pas admettre sans réagir que le communisme prétende résoudre les problèmes du monde arabe. Nous estimons, au contraire, que c'est l'Islam qui fournit la seule véritable perspective de solution des problèmes au niveau international. La réponse à toutes les questions de l'humanité se trouve en lui. L'Islam est apparu il y a quatorze siècles, tandis que l'idée de communisme n'a guère émergé qu'au XVIIe ou au XVIIIe siècle. Les théoriciens de cette doctrine ont cru qu'elle apportait un remède aux maux de l'humanité, mais c'est parce qu'ils ignoraient la doctrine islamique... »

Cette femme est irremplaçable.

C'est votre Déléguée Avon.
Elle seule peut vous faire découvrir le monde enchanteur de la beauté Avon. Chez vous.

Avec votre Déléguée Avon, et elle seule, vous découvrirez le monde enchanteur des produits de beauté Avon.

Avec elle, et elle seule, vous pourrez essayer, en prenant tout votre temps, des crèmes infiniment douces. Des fards et des rouges à lèvres chatoyants. Des parfums subtils. Et bien d'autres encore : Avon, c'est la plus grande gamme de produits de beauté au monde.

Les produits de toilette pour les hommes et pour les enfants vous émerveilleront aussi. Ils sont tous si délicats. Si joliment présentés qu'ils deviendront de ravissants cadeaux à l'occasion d'une fête. Ou d'un anniversaire.

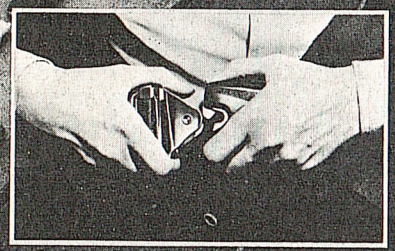
Alors, vous comprendrez pourquoi les produits de beauté Avon sont les plus achetés par les femmes. Dans le monde entier. Et comme elles, vous attendrez chaque visite de votre Déléguée Avon avec impatience.

Car personne ne peut la remplacer.

AVON
PARIS - NEW-YORK - LONDRES

INTERMARCO-ELVINGER 00 A 2016

En France, il y a au moins
18 millions de bonnes raisons de mettre
sa ceinture de sécurité.
Les 18 millions de conducteurs français.



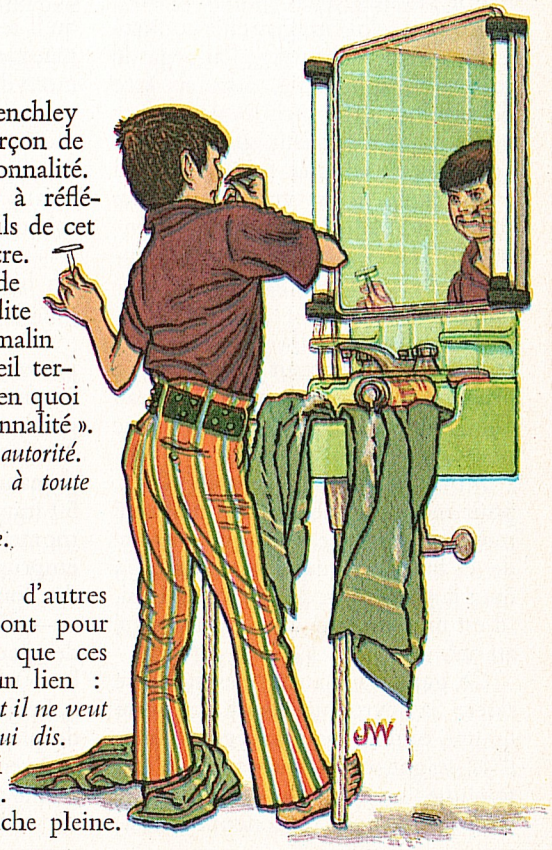
Vous êtes le seul à bien conduire, c'est bien connu.
Alors, c'est forcément la faute des autres conducteurs s'il y a eu 15.000 tués dans des accidents l'an dernier.
15.000 tués qui avaient oublié leur ceinture de sécurité.
Vous êtes le seul à bien conduire. Raison de plus pour boucler votre ceinture de sécurité.

Ceinture de sécurité.
Bouclez-la !

Campagne des Grandes Causes Nationales. La Prévention Routière. Création : McCann-Erickson

PAR H. T. BARKER

MON FILS A QUATORZE ANS



L'HUMORISTE Robert Benchley a dit un jour qu'un garçon de quatorze ans a une vraie personnalité. Cela m'a donné beaucoup à réfléchir, car j'ai moi-même un fils de cet âge. J'ai donc voix au chapitre.

Benchley s'est bien gardé de nous révéler la nature de ladite personnalité. Il a été trop malin pour s'aventurer sur un pareil terrain. Je vais vous dire, moi, en quoi elle consiste, cette « vraie personnalité ».

C'est la *contestation de toute autorité.*

C'est la *résistance passive à toute directive.*

C'est un *caractère exécrable.*

C'est le *refus de se laver.*

C'est également un tas d'autres choses, mais celles-ci suffiront pour commencer. Vous noterez que ces caractéristiques ont toutes un lien : *le garçon a des idées bien à lui et il ne veut plus rien faire de ce que je lui dis.*

Hier soir encore, j'ai dû lui faire une observation à table.

— On ne parle pas la bouche pleine.

CONDENSÉ DE "TOGETHER" (JANVIER 1972)
© 1972 THE METHODIST PUB. HOUSE, BOX 423, PARK RIDGE, ILL. 60068

— Oué pa la bouffe pleine.

— Tu parles encore la bouche pleine. Veux-tu arrêter!

— Je n'ai pas la bouche pleine, m'a-t-il répondu, fort distinctement.

Sur ce, il l'a ouverte toute grande, pour que je puisse en voir la cavité rose absolument vide.

— Elle était pleine, quand je te l'ai fait remarquer, ai-je dit.

Il le sait aussi bien que moi. Mais il m'aurait fallu enregistrer la conversation pour le prouver. J'ai regardé ce gosse dégingandé, assis en face de moi, qui se tapotait les dents avec sa fourchette en riant sous cape, et j'ai compris qu'une fois de plus il avait gagné. Il est vrai que j'aurais pu exercer mon autorité en le renvoyant dans sa chambre, mais employer la force n'aurait fait que souligner ma défaite.

Vous avez saisi la situation? Le taurillon cherche tout simplement à prendre le pas sur le vieux taureau qui, bien entendu, se cramponne désespérément.

Mon rasoir, par exemple. C'est, pour moi, le symbole de la maturité masculine; il me distingue du reste de la famille. Quand le taurillon a émis la prétention de s'en servir aussi, il est bien évident que j'ai été piqué au vif.

Ce gamin n'a aucun besoin de se raser. Sa lèvre supérieure ne porte qu'une ombre des plus légères, mais il la soigne et l'arrose avec un tel soin que l'on dirait qu'il y fait pousser des pétunias pour un concours floral. Il s'est servi un jour du crayon à maquillage de sa mère pour noircir ses pauvres petits poils, après quoi il m'a prié de lui prêter mon rasoir.

— Certainement pas! ai-je répondu en toute logique.

Sans doute était-il fatal que le jeune taurillon prît cela pour un affront. Il s'est servi du rasoir.

Il a aspergé toute la salle de bains de mousse pour la bonne raison qu'il tenait la bombe à raser dans le mauvais sens. Il lui a fallu deux lames inoxydables toutes neuves pour couper son malheureux semblant de moustache (ce qui revenait à près de 50 centimes le poil). Il a laissé le lavabo plein d'eau savonneuse et le sol jonché de serviettes trempées.

— Tu m'as désobéi! tonnai-je. Eh bien, tu n'auras pas d'argent de poche pendant quinze jours!

Le résultat ne fut pas celui que j'escomptais, parce que je lui devais 50 francs. Il avait en effet travaillé pendant quelque temps à raison de 25 francs par semaine et m'avait demandé de déposer à la banque 50 francs sur ses gains. Me trouvant momentanément à court, je lui avais emprunté cette somme. Il me répondit donc joyeusement :

— D'accord, papa, pas d'argent de poche. Pourrais-tu me rendre les 50 francs que tu me dois?

Le jeune taurillon avait une fois de plus affronté le vieux taureau.

Avec sa mère, c'est exactement la même chose. Elle s'est fixé pour tâche de veiller à ce qu'il soit toujours propre, convenablement vêtu, et qu'il arrive à l'heure à l'église ; en outre, elle l'aide à faire ses devoirs. C'est son hygiène qui lui donne le plus de mal. Vous ai-je dit qu'à voir ses pieds on croirait qu'il passe son temps à patauger dans la boue? Il y a quelques jours, il a eu une petite éruption.

— Va te laver! lui a ordonné sa mère. C'est de l'eau et du savon qu'il te faut!

Il est parti, et hier il a annoncé à sa mère :

— Tu sais, ces petits boutons que j'avais? Ils ont disparu.

— Tu vois? dit-elle triomphante. Rien de tel que l'eau et le savon!

— Penses-tu! Je me suis pas lavé.

Lui, ce sont les devoirs de maths qui lui donnent le plus de mal.

— Maman, comment fait-on pour développer un nombre?

— Je ne sais pas. Demande à ton père.

— Papa, comment fait-on...?

— Je ne sais pas.

— Tu veux que je passe mon examen ou non? Tu dis toujours...

— Bon, ça va, dis-je en soupirant.

Je jette un coup d'œil sur son bouquin. J'entrevois quelques lueurs. Je me lance enfin, et je dis :

— Voilà, on fait comme ceci.

Et je lui montre.

— Mais non, papa. C'est comme ça qu'on fait.

Et le voilà qui remplit une page d'un gribouillis où figurent des parenthèses incompréhensibles, bis-cornues, des rangées de 10 et des angles bizarrement inclinés.

— Bon, dis-je, pourquoi me le demander si tu sais le faire?

— Je voulais seulement voir si t'en étais capable. Tu veux bien m'aider à dessiner une carte de l'Australie?

Il se dispute plus fort que jamais avec son frère et ses sœurs. Poussé par un besoin éperdu d'attirer l'attention, il se plaît à créer du grabuge partout. Il adore, par exemple, s'embusquer discrètement derrière le séchoir bruyant sous lequel sa sœur est assise, pour lui verser de l'eau sur la tête aussitôt qu'elle en sort.

Il lui suffit parfois de quelques mots pour déclencher un drame. Il a des trouvailles :

— Tu sais, Johnny m'a dit aujourd'hui, en classe, que tu étais laide comme un pou.

Ou encore :

— Tiens, t'as un tas de boutons sur la figure qui n'y étaient pas hier.

Un gamin qui passe son temps à se battre ou à tourmenter les plus jeunes, qui refuse énergiquement de prendre un bain et qui a un caractère de chien n'a rien de bien attirant, n'est-ce pas?

Eh bien, vous vous trompez! C'est ce qu'il y a de plus drôle. Il est évident que si c'était le fils de quelqu'un d'autre, je ne voudrais pour rien au monde avoir affaire à lui, mais celui-ci peut se considérer comme chez lui dans ma maison

aussi longtemps qu'il lui plaira. Pourquoi ? Parce que Benchley avait raison : un garçon de quatorze ans a bel et bien une vraie personnalité.

Elle est peut-être un peu confuse et pleine de conflits obscurs dont il ne peut se dépêtrer, pour la bonne raison qu'il en ignore la nature. Il est agressif, irritable, et il nous casse la tête avec ses discours, mais malgré tout on ne peut s'empêcher de l'aimer. Que voulez-vous ? Il a quatorze ans, et c'est une situation très inconfortable. On n'est plus un gamin à cet âge, et on n'est pas encore un homme. On est *quelque chose* d'intermédiaire...

Points de vue

ROBERT ARDREY, écrivain et sociologue, prenant la parole à Londres au cours d'une conférence sur la planification familiale :

— Si nous voulons sauvegarder les plus précieuses de nos institutions démocratiques (et malgré tous leurs défauts, on n'a encore rien trouvé de mieux), la limitation de la natalité doit être rendue obligatoire.

» Riche ou pauvre, un électeur n'a pas droit à plus d'une voix. Un automobiliste, quelle que soit sa situation sociale, n'a pas le droit de brûler un feu rouge. Un innocent ne peut pas être emprisonné à la place d'un coupable. De même, un être humain ne devrait pas avoir le droit d'imposer à la société plus d'un juste contingent de jeunes. »

D. R.

PARLANT un jour de la nécessité de laisser aux jeunes le temps de s'affirmer, l'évangéliste Billy Graham a cité cette expression chère à sa femme : « C'est en octobre, et non en juin, que l'on peut juger de la qualité d'une pomme. »

S. H.

DANS la revue *Forum*, de Berlin-Est, le professeur Hellmut Henel, spécialiste des questions alimentaires en Allemagne orientale, propose que l'on réduise les avantages sociaux de tout citoyen corpulent. Il affirme notamment que dans les pays communistes, tout citoyen devrait avoir à cœur de tendre vers un idéal physique digne du socialisme : être grand, mince, vigoureux et dynamique. Selon lui, les gens trop gros coûtent chaque année à l'État 600 millions de marks en frais d'hospitalisation, médicaments, consommation abusive de denrées alimentaires et incapacité de travail.

Domenica del Corriere, Milan.

JE ne puis me faire une idée de la vie d'un homme tant que je n'ai pas eu connaissance de quelques-unes des erreurs qu'il a commises. C'est à travers nos erreurs que se révèle notre vraie personnalité.

Francesco Messina, cité dans *Sintesi*.

Les centrales nucléaires sont-elles dangereuses ?

Au moment où l'on compte sur l'atome pour remplacer les autres formes d'énergie, on ne peut pas ne pas se poser cette question. Les techniciens font le point.

PAR JAMES NATHAN MILLER

C'EST un débat que la plupart des gens croyaient clos et qui s'est rouvert depuis quelques mois.

Voici une dizaine d'années que des citoyens inquiets, en particulier aux États-Unis, manifestent bruyamment contre la construction de centrales nucléaires en proclamant qu'elles conduisent le pays à un cataclysme. Mais ces protestations viennent souvent de gens que le seul mot « atome » fait défaillir, alors que la plupart des autorités scientifiques affirment que ces centrales sont sans danger. Aussi y en a-t-il actuellement 23 en service aux États-Unis, et une centaine d'autres suivront au cours des dix prochaines années. Vers la fin du siècle, un millier d'immenses centrales nucléaires parsèmeront le pays et produiront la moitié de l'énergie électrique qui lui sera nécessaire.

En d'autres termes, l'Amérique est sur le point d'adopter de façon quasi irrévocable l'énergie nucléaire. Or voici que plusieurs savants respectés prétendent avoir découvert, dans les dispositifs de sécurité de ces centrales, une lacune fondamentale susceptible « d'exposer des dizaines ou des centaines de milliers d'êtres humains à des doses radioactives mortelles ». Leurs déclarations se

fondent en grande partie sur l'éventualité d'un phénomène étrange et cauchemardesque, digne de la science-fiction.

Tout repose sur quatre questions essentielles :

Quels risques d'accident grave présente une centrale nucléaire ? Ces risques sont extrêmement faibles si toutes les consignes de sécurité sont observées. Pour m'en assurer, j'ai récemment visité la centrale n° 3 de la Consolidated Edison Company, d'une puissance de 965 mégawatts, actuellement en construction à Indian Point, à 39 kilomètres au nord de New York. Le cœur de cette installation est une coque en forme de coupole, haute de 75 mètres — une carapace de béton doublée d'acier d'une épaisseur de 1,40 m —, à l'intérieur de laquelle on ne pénètre que par des doubles portes métalliques, et qui sépare du monde extérieur l' « œuf » d'acier haut de trois étages posé au centre de la coque.

Cet œuf est le récipient du réacteur, la chaudière de l'usine. Lorsqu'il sera chargé de combustible radioactif, il recèlera un danger mortel. Pour l'heure, on peut descendre par une échelle dans ce compartiment, large de 4,25 m, où l'uranium chauffera un jour l'eau qui doit actionner les turbines, et en descendant on aperçoit les larges ouvertures de 8 tunnels percés dans la paroi circulaire d'acier inoxydable.

Ces tunnels, assez vastes pour qu'un homme puisse s'y introduire en rampant, sont les canalisations du circuit de réfrigération du combustible. Lorsqu'on chargera l'uranium — 140 tonnes de petites plaquettes logées dans des tubes métalliques de 3,65 m de long liés en faisceau comme des milliers de crayons —, les 400 000 litres d'eau que contient le système afflueront sans arrêt par ces tunnels, à une vitesse de 50 km/h, et monteront en bouillonnant à travers les faisceaux de tubes afin de les maintenir à la température de fonctionnement requise, à savoir 300°. Sans cette eau, l'uranium monterait rapidement à la température fantastique de 2 500°.

Cette indispensable eau de refroidissement pourrait-elle s'échapper ? Ce n'est guère concevable. Les canalisations sont faites d'acier inoxydable de 6,5 cm d'épaisseur. Pendant la construction, la Commission de l'énergie atomique exige qu'on examine ces tubes aux rayons X ou aux ultra-sons, centimètre carré par centimètre carré, pour détecter les défauts éventuels. Une fois le système en marche, une centaine d'appareils de contrôle de la pression, de la température et des radiations le surveilleront constamment, prêts, au moindre signe de fuite, à « bloquer » le réacteur en projetant des barres d'arrêt au cœur du combustible pour stopper instantanément la fission.

Et si une pompe tombait en panne ? Une pompe de secours se mettrait automatiquement en marche, et, si elle s'arrêtait elle aussi, une troisième entrerait en action. Et si toute l'installation était brusquement privée de courant ? Là encore, un premier groupe électrogène diesel démarrerait, puis un second. Et, si tous ces groupes refusaient de démarrer, le réacteur se bloquerait de lui-même automatiquement.

L'approvisionnement en eau pourrait-il être compromis par un cataclysme extérieur ? C'est peu probable. Les poutres d'acier qui portent l'ensemble ont été calculées pour résister à une force cinq fois supérieure à celle du plus violent séisme susceptible de frapper la région, et la grande coque qui recouvre le réacteur est bien entendu à l'épreuve d'une tornade.

Et si, malgré toutes ces précautions, un tuyau éclatait ? Un système de refroidissement de secours entièrement indépendant, constitué par quatre citernes contenant 100 000 litres d'eau sous pression de gaz, entrerait alors en action.

Ces précautions se fondent sur deux principes techniques essentiels : la coexistence de plusieurs dispositifs automatiques successivement déclenchés et la prudence extrême de la conception d'ensemble.

— Dans aucune autre réalisation technique, dit M. Norman Rasmussen, professeur de génie nucléaire à l'institut de technologie du Massachusetts, on n'a aussi scrupuleusement tenu compte de la sécurité générale.

Une erreur humaine ne pourrait-elle pas compromettre le fonctionnement des dispositifs de sécurité ? A cet égard, les parties en présence, se fondant sur les mêmes faits versés au dossier, en tirent des conclusions diamétralement opposées. La Commission de l'énergie atomique et l'industrie nucléaire américaines mettent en avant les performances accomplies en matière de sécurité : depuis trente ans, il n'y a eu que sept accidents mortels, et tous ont eu lieu à l'intérieur des bâtiments abritant les réacteurs ; à l'extérieur, on n'a même pas eu à déplorer un seul blessé.

Leurs contradicteurs répliquent que personne ne sait si des fuites de radiations n'ont pas, à la longue, provoqué des dégâts à l'extérieur, et que même les chiffres relatifs à l'intérieur des usines masquent la vérité. Au-delà des prescriptions rigoureuses de sécurité au stade de la conception et des statistiques impressionnantes, disent-ils, on constate que la Commission ne fait pas respecter ses consignes avec une rigueur suffisante, qu'il y a des négligences dans les entreprises et que, dans plusieurs cas, on a frisé la catastrophe. Par exemple :

En 1970, un ouvrier d'une centrale nucléaire en construction près de Norfolk, en Virginie, signala à ses chefs des défauts de soudure sur les joints de certaines canalisations importantes. Il fut congédié, mais bombarda de lettres le Congrès et

la Commission de l'énergie atomique. On fit une enquête, qui permit de détecter 94 soudures défectueuses ainsi que de nombreuses violations des règlements de la Commission en matière de contrôle de qualité : examens radiographiques importants effectués par des ouvriers et non par des inspecteurs spécialisés ; montage défectueux de l'armature d'acier de la coque; câbles des systèmes de secours groupés au lieu d'être séparés et risquant, par conséquent, d'être détruits tous à la fois par un incendie.

Qu'il ait fallu la protestation d'un employé pour que la Commission décèle des infractions aussi dangereuses, voilà qui prouve, disent les adversaires des centrales nucléaires, que les inspections souffrent d'un grave manque de sérieux. Pour que l'on constate un défaut, il a souvent fallu qu'un accident se produise.

La Commission de l'énergie atomique vient d'entamer une enquête sur une plainte analogue émanant, cette fois, du président d'une société de construction : il s'agit d'une installation défectueuse du réacteur de la Consolidated Edison à Indian Point.

Le 5 juin 1970, à l'usine Dresden nº 2 de la Commonwealth Edison à Chicago, un voltmètre défectueux émit un signal erroné. Il en résulta, pendant deux heures, une succession d'erreurs humaines et mécaniques dénotant, selon le physicien nucléaire Henry Kendall, de l'institut de technologie du Massachusetts, « l'irresponsabilité, l'incompétence, la pauvreté de conception, l'insuffisance de l'entretien et la médiocrité des méthodes opératoires ». Des soupapes de sûreté qui auraient dû être fermées restèrent ouvertes ; des câblages d'instruments se nouèrent parce qu'ils étaient mal posés ; un niveau d'eau bloqué donnait des indications fausses et ne se remettait à fonctionner que lorsqu'on tapait dessus ; les erreurs du manuel d'exploitation étaient aggravées par « les fausses manœuvres des opérateurs », et ainsi de suite.

En se démenant pour rester maître de son réacteur, le personnel viola par deux fois ses propres consignes. En un point du système, on soumit ainsi un dispositif d'échappement d'une importance capitale à une pression dix fois supérieure à celle pour laquelle il avait été construit.

— Pendant quelques minutes, souligne le Pr Kendall, membre de l'Association des scientifiques responsables*, l'eau de refroidissement du réacteur échappa à tout contrôle.

Avant que la situation pût être rétablie, une partie de cette eau, véhiculant une certaine dose de radioactivité, s'était répandue dans la coque. Il fallut trois mois pour réparer les dégâts. Cependant, la Commonwealth Edison déclara qu'elle ne considérait pas cet arrêt comme un accident, mais comme un simple « incident », et souligna que

* Association de savants américains qui se consacrent à la protection de l'environnement.

les multiples dispositifs de sécurité s'étaient, en fait, révélés très efficaces, puisque aucune radiation n'avait franchi les limites de l'installation.

Quels sont les risques de voir un « incident » prendre les proportions d'un « accident » ? Les partisans de l'énergie nucléaire disent que l'expérience acquise jusqu'à présent en matière de sécurité démontre l'efficacité du concept de « défense en profondeur ». Ses adversaires rétorquent que l'industrie atomique est encore dans l'enfance. Bientôt, lorsqu'il y aura des centaines de grandes centrales d'un bout à l'autre du pays, on ne pourra plus compter sur la chance. Le physicien nucléaire Ralph Lapp, ex-directeur adjoint du laboratoire national Argonne, a déclaré à ce sujet :

— Il est sûr que nous aurons un grave accident nucléaire avant l'an 2 000.

En cas de défaillance de tous les dispositifs de sécurité, que pourrait-il arriver, au pire ? En tout cas, ce ne sera jamais une explosion atomique : les plaquettes d'uranium du réacteur ne sont pas assez riches et il n'y en a pas une quantité suffisante pour provoquer une déflagration. Mais l'énergie thermique et les radiations nocives qu'elles émettent sont formidables. Et c'est là que l'on risque le pire des accidents.

Supposons tout d'abord qu'il y ait une soudure défectueuse sur une canalisation du système de refroidissement et que, par suite d'une série d'erreurs de manœuvre, elle subisse une pression anormale. Le tuyau éclate. Instantanément, l'ordre de blocage est lancé par une douzaine d'appareils de détection. Le réacteur s'arrête automatiquement.

La *fission* s'interrompt aussitôt, mais la *chaleur* des barres ne peut pas être abaissée instantanément. A mesure que sa pression diminue, l'eau de refroidissement se transforme en vapeur qui, au bout de dix secondes d'un vacarme et d'une agitation incroyables, jaillit dans la coque, par la fente du tuyau. C'est alors que l'alimentation de secours en eau est censée intervenir et noyer la chaleur du réacteur. Mais supposons (et, comme nous allons le voir, la supposition est légitime) que l'eau ne puisse pas pénétrer à l'intérieur de l'œuf : l'uranium, que rien ne vient refroidir, se met à s'échauffer à la vitesse prodigieuse de 20 degrés par seconde. En quelques minutes, il atteint 2 500º, fait fondre le gros œuf métallique, et 200 tonnes d'acier et d'uranium en fusion se déversent sur le sol du bâtiment.

Cette coulée est si massive et sa chaleur est telle qu'aucun matériau connu ne peut la retenir. Elle traverse le sol du bâtiment, s'enfonce dans la terre, et c'est la fameuse catastrophe baptisée « syndrome chinois ». En fait, le métal en fusion n'ira jamais jusqu'en Chine, comme le laisse entendre cette formule imagée; il va probablement s'arrêter, au bout d'un mois environ, à

quelque 200 mètres de profondeur. Mais, une fois hors du béton, les émanations toxiques qui s'échappent de la masse en fusion ne peuvent pas être cantonnées sous terre. Une partie sera entraînée dans les nappes aquifères, une autre remontera à la surface par des failles et sera emportée par le vent.

Ce qui arrive ensuite dépend de facteurs imprévisibles. Si le combustible est neuf, il est relativement inoffensif ; s'il brûle depuis un an, il a accumulé, en radioactivité, l'équivalent d'une bombe d'Hiroshima par mégawatt de courant électrique produit. Donc, si l'accident arrive juste après le réapprovisionnement de la centrale en combustible et si les conditions météorologiques sont favorables, il se peut que même les voisins les plus proches du réacteur s'en tirent indemnes. Mais dans le cas contraire ?

L'Association des scientifiques responsables, en s'appuyant sur les chiffres de la Commission de l'énergie atomique, affirme que si 20 % des gaz issus d'une centrale de 650 mégawatts s'échappaient et étaient emportés par un vent de 10,5 km/h, ils formeraient un nuage dont les effets seraient mortels sur une zone de 3 kilomètres de large et de 120 kilomètres de long. Combien y aurait-il de victimes ? Éventuellement des centaines de milliers, si l'accident se produisait dans l'un de ces nombreux réacteurs que l'on construit aux abords des grandes villes.

Les partisans de l'énergie nucléaire disent qu'il n'y a rien au monde de plus facile que de prédire une telle catastrophe et rien de plus difficile que de prouver qu'elle n'arrivera pas. Ils soulignent aussi sa double improbabilité : elle ne peut se produire que *si* le réfrigérant primaire se perd malgré les multiples précautions prises et *si* le circuit de secours se montre également défaillant.

En ce cas, dans quelle mesure les experts sont-ils certains que le système de secours destiné à assurer le refroidissement du réacteur fonctionnera ? Cela dépend de la confiance qu'on accorde aux prédictions de l'ordinateur. Aucun système de secours n'a jamais été mis à l'épreuve dans des conditions réelles. Mais la Commission et les entreprises prétendent qu'elles font suffisamment d'essais sur chacun des composants pris séparément pour pouvoir les mettre sur ordinateurs, et ceux-ci disent que les dispositifs fonctionneront.

Leurs contradicteurs répliquent qu'il est bien léger de fonder des décisions dont dépendent tant de vies humaines sur des programmes d'ordinateur établis dans l'abstrait. Ils citent des documents récemment publiés montrant que même des savants éminents, membres de la Commission de l'énergie atomique, ont des doutes sérieux quant à la pertinence de ces programmes. Ils font également observer qu'au cours de l'un des essais les plus importants

réalisés à ce jour, l'ordinateur de la Commission s'est trompé.

En effet, en 1971, des chercheurs ont rompu a dessein une canalisation sur un modèle réduit de réacteur, provoquant la fuite de l'eau de refroidissement contenue dans l'œuf. Selon l'ordinateur, l'eau de secours aurait dû alors affluer. Mais, en réalité, cette eau s'échappa elle aussi et rien ne vint refroidir les barres de combustible. Si tout cela s'était produit dans un vrai réacteur, on aurait assisté au déclenchement du fameux syndrome chinois.

Tel est donc l'état de la controverse sur la sécurité nucléaire. Il faut trouver une solution, disent les opposants, avant que les États-Unis ne s'engagent irréversiblement dans la voie de cette électrification nucléaire qui risque de faire trembler des générations entières.

Y a-t-il d'autres moyens, pour créer de l'énergie, que l'utilisation des combustibles fossiles et la fission nucléaire ? Les adversaires de l'atome proposent, en particulier, l'énergie de fusion, l'énergie solaire, les cellules alimentées par des combustibles chimiques, etc. Ce ne sont encore là que des projets futuristes. Certains savants éminents prétendent cependant que, si la nation voulait consentir le vaste effort nécessaire, au moins l'un de ces projets pourrait être mis au point d'ici une dizaine d'années. La Commission de l'énergie atomique et les entreprises admettent que l'énergie de fusion (pratiquement exempte de radiations) sera sans doute domestiquée dans quarante ou cinquante ans. Entre-temps, disent-ils, il faudra continuer à désintégrer des atomes.

Où faut-il stocker les produits toxiques ? Les déchets de combustibles nucléaires conservent leur radioactivité pendant des centaines de milliers d'années. Les Américains se proposent, à l'heure actuelle, de les déposer dans une mine de sel du Kansas. Les adversaires de l'énergie nucléaire considèrent ce projet comme le plus dangereux à long terme : en premier lieu, les milliers de wagons et de camions qui convergeront tous les ans vers le Kansas pour y apporter les récipients empoisonnés rendront la circulation de plus en plus dangereuse ; ensuite, l'accumulation de milliers de tonnes de matériaux dans la fosse peut finir par provoquer des fuites.

Que faut-il faire dès aujourd'hui ? Les États-Unis doivent-ils poursuivre l'exécution de leur programme actuel ? Faut-il exiger qu'on construise les centrales nucléaires sous terre, les interdire au voisinage des grandes villes ou les interdire tout à fait ?

Le Sénat américain a été saisi d'un projet de loi interdisant l'édification de nouvelles centrales nucléaires avant que le Congrès ait pu procéder à des enquêtes et à des auditions sur la question.

Du côté des services publics, on déclare qu'un retard, même provisoire, pourrait avoir des conséquences désastreuses. Il faudrait abandonner des plans élaborés depuis des années et en dresser d'entièrement nouveaux, alors que le pays manque déjà de courant électrique. De plus, le combustible atomique est propre, alors que le pétrole et le charbon empestent l'air et que l'exploitation minière à ciel ouvert provoque chaque année la dévastation de centaines de kilomètres carrés. Les défenseurs de l'environnement, disent les industriels, luttent avec acharnement contre la pollution atmosphérique et les mines à ciel ouvert, mais ce sont les mêmes qui se déchaînent contre l'atome. Existe-t-il une seule source d'énergie qui puisse satisfaire ces gens-là ?

Faut-il ou non tout miser sur l'atome ? La décision prise, par l'ampleur des responsabilités qu'elle engage, pèsera pendant des années sur le destin des États-Unis et des pays qui suivront leur exemple.

Album de famille

Deux commères, au marché :

— Le docteur m'a dit que le petit a un gros complexe d'Œdipe.

— Ne vous en faites donc pas, ma pauvre. L'important, c'est qu'il aime sa mère.

Yor Milano, Radio-Lugano.

La messe de mariage terminée, le pasteur regarda en souriant le marié qui paraissait un peu intimidé.

— Eh bien! dit-il, maintenant, vous pouvez embrasser Mme Cunningham.

Et la nouvelle mariée vit avec stupeur son époux se diriger, l'air un peu gêné, vers sa propre mère, sur la joue de laquelle il déposa un rapide baiser.

A. S.

Étant veuf, je m'efforce de servir à la fois de père et de mère à mes deux petits garçons, mais je me demande souvent si je réussis dans cette double tâche. Vous devinez mon ravissement le jour où l'aîné, sept ans, me remit en rentrant de l'école une belle carte avec ces mots : « Pour papa, à l'occasion de la fête des Mères. »

F. Robison, North Shields.

Mes parents devaient bientôt célébrer leurs noces d'or, et mon père avait laborieusement composé un petit discours qu'il devait prononcer à cette occasion. Or, le moment venu, il leva son verre en regardant ma mère puis, se tournant vers l'assistance, dit d'une voix tremblante d'émotion :

— Elle était faite pour moi.

Après quoi il se rassit précipitamment.

D. A.

Un dramatique accident de chasse sous-marine
auquel l'auteur a pu survivre,
par extraordinaire, pour nous le raconter.

Attaqué par un requin

par Rodney Fox

Kay avait l'air très triste quand je lui dis au revoir, ce dimanche-là, à 6 heures et demie du matin. Nous étions en décembre 1963. Elle attendait notre premier enfant, et le médecin lui avait catégoriquement défendu de m'accompagner.

Que ne m'avait-il, à moi aussi, défendu de partir ce jour-là ! Mais, deux heures plus tard, j'étais sur la falaise d'Aldinga Beach, à 55 kilomètres au sud d'Adélaïde, en Australie-Méridionale, où nous habitons. C'était pour me rendre là que je m'étais levé de si bonne heure. J'avais le temps, maintenant, d'étudier soigneusement les dessins sombres formés par les algues du fond sur le récif corallien qui s'incline vers le large.

Le récif d'Aldinga est un paradis aquatique, une jungle marine grouillante de vie, un terrain de chasse privilégié pour les plongeurs sous-marins. Nous étions 40 — équipés chacun d'une combinaison de caoutchouc noir, de palmes, d'un masque, d'un tuba, d'une ceinture de lest et d'un fusil sous-marin — et nous attendions le coup de sifflet de l'arbitre qui allait annoncer, à

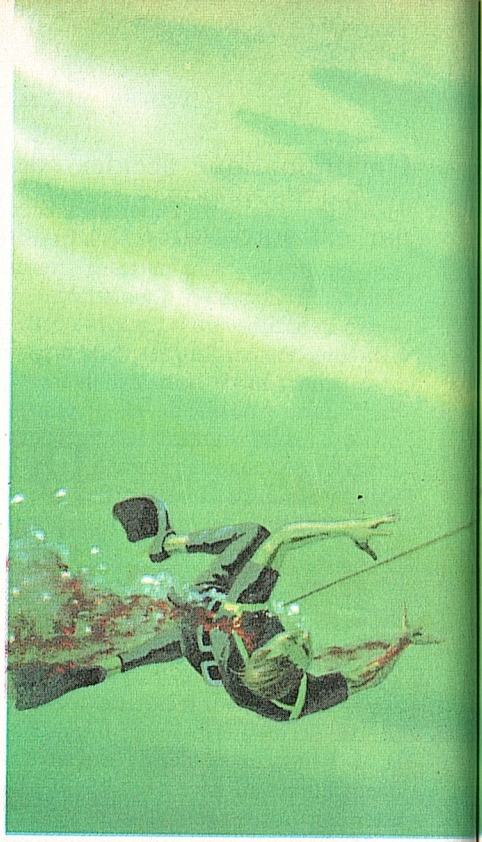
Il nous arrive, pour les faire connaître à nos nouveaux lecteurs, de publier une seconde fois des textes déjà parus parce qu'ils présentent, pour une raison ou une autre, un intérêt particulier. C'est le cas de ce récit authentique, repris de notre numéro d'octobre 1965.

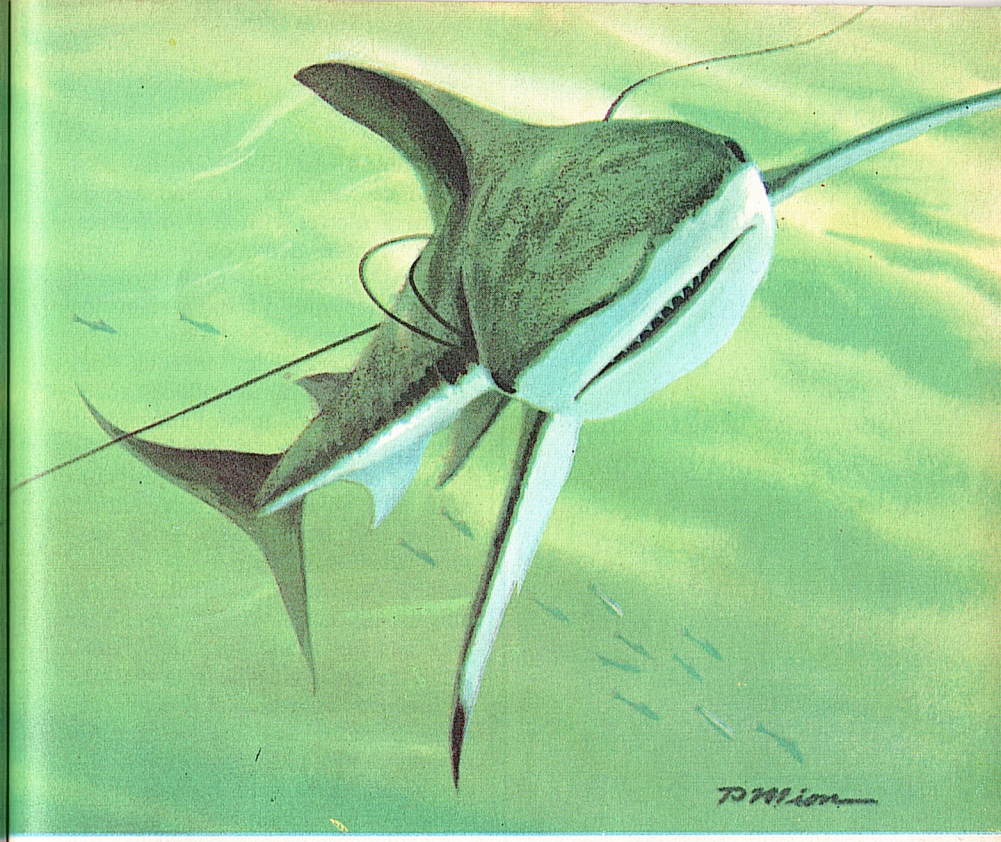
La Rédaction.

9 heures, le début du championnat annuel de plongée libre et de chasse sous-marine d'Australie-Méridionale. Chacun de nous aurait cinq heures pour apporter aux juges le sac le mieux garni, à la fois quant au poids et au nombre d'espèces de poissons qu'il contiendrait.

Mes chances semblaient bonnes. En 1961-1962, je m'étais présenté au championnat et je m'étais classé second la saison suivante. J'avais promis à Kay que cette fois-ci serait la dernière. Je voulais décrocher le titre de champion, puis me retirer en pleine gloire et ne plus pêcher désormais que pour le plaisir, quand nous en aurions envie, Kay et moi. J'avais vingt-trois ans et, après des mois d'entraînement, je me trouvais au mieux de ma forme. Nous faisions de la plongée libre, c'est-à-dire sans appareil respiratoire. Je m'étais entraîné à plonger sans dommage à 30 mètres de profondeur et à retenir ma respiration plus de une minute sans en éprouver de malaise. A 9 heures, le coup de sifflet retentit, et nous avançâmes dans le ressac.

Chaque homme remorquait derrière lui un récipient vide qui flottait, relié par un fil léger à la ceinture de lest. Nous devions y déposer nos prises immédiatement après les avoir touchées, afin de réduire au minimum la quantité de sang répandue dans l'eau. Le sang risque en effet d'attirer les grands poissons chasseurs qui évoluent au-delà du récif, ces grands squales toujours





affamés et curieux qui hantent les eaux profondes au large de la côte de l'Australie-Méridionale. Des requins plus petits, tels que le chien de mer ou le dormeur, sont familiers aux plongeurs et n'ont jamais fait preuve d'agressivité. En plongée, heureusement, on a rarement l'occasion de voir les affreux requins blancs, les « mangeurs d'hommes », que les pêcheurs professionnels capturent au large. Mais, par précaution, deux bateaux patrouilleurs très rapides sillonnaient notre zone de pêche et montaient une garde vigilante.

Le temps était clair et très chaud. Une brise venant du large aplatissait la crête des vagues et agitait l'eau au-dessus du récif. La visibilité sous-marine ne s'annonçait pas fameuse. Voilà qui allait compliquer les choses pour la pêche au fusil. Dans une eau troublée et sombre, il arrive souvent au pêcheur de n'apercevoir le poisson qu'au dernier moment; la bête, effrayée, s'enfuit alors avant que le plongeur puisse s'apprêter à tirer.

A midi et demi, je remorquai vers la rive une lourde prise de perroquets de mer, de « snappers », de serrans, de sangliers de mer et d'orphies. Regardant les tas de poissons accumulés par mes rivaux, je constatai que je devais être en bonne position dans la compétition. J'avais déposé sur la rive 27 kilos de poissons comprenant 14 espèces. Il était alors 12 h 35, et le concours s'achevait à 14 heures. Le poisson se faisant naturellement rare au voisinage immédiat de la côte, je m'étais éloigné à plus de 1 kilomètre du rivage pour trouver des prises plus grosses et meilleures. Au cours de ma dernière

HÉMORROÏDES
Un moyen de soulager rapidement douleurs et démangeaisons.

Il existe une formule moderne et efficace qui calme les zones douloureuses, les protège et soulage pendant des heures et des heures.

Cette formule exerce également une action en profondeur qui contribue à la régénérescence des tissus irrités et prépare ainsi la résorption des hémorroïdes.

Le nom de cette formule : Préparation H®

Avec Préparation H, vous pouvez vous soigner discrètement chez vous, sans aucun problème. Préparation H existe en pommade et en suppositoires.

En vente chez votre pharmacien.

Visa GP 355 A 374

McCann - Erickson

exploration du côté où le récif s'enfonce vers les profondeurs de moins 7 mètres à moins 18 mètres, j'avais repéré deux ou trois gros poissons, près d'un grand rocher triangulaire que j'étais certain de pouvoir retrouver.

Deux étaient des mérous, des « costauds » comme nous les appelons chez nous. L'un ou l'autre serait assez gros pour faire pencher la balance en ma faveur ; il n'en faudrait plus qu'un autre, représentant encore une autre espèce, et la victoire me serait assurée. Je nageai jusqu'à l'endroit que j'avais repéré, puis me reposai, le visage dans l'eau, respirant par mon tuba, afin d'étudier à travers la vitre de mon masque le meilleur moyen d'approcher les deux poissons à l'abri derrière le rocher. Après plusieurs inspirations profondes, je retins mon souffle, avalai pour bloquer ma respiration et m'enfonçai dans l'eau.

Avançant de biais, afin de ne pas alerter mes proies, je contournai le gros rocher et tressaillis de joie à leur vue. A moins de 10 mètres de moi, le plus gros des mérous, une merveille de 9 kilos au moins, flânait dans une touffe d'algues brunes.

J'avançai encore un peu, dans l'espoir de tirer de tout près. Je tendis les deux mains en avant, la gauche pour l'équilibre, la droite tenant le fusil armé d'une flèche en acier inoxydable. Je flottais aisément au-dessus des algues courtes et je me serais mis en position de transpercer

d'un coup parfait la tête de mon poisson si...

Comment décrire le silence qui se fit soudain ? Un silence sensible même dans ce monde dénué de bruit, une immobilité qui se communiquait en quelque sorte profondément sous la surface de la mer. Puis quelque chose d'énorme me frappa le flanc gauche avec une force démesurée et me souleva. J'étais abasourdi.

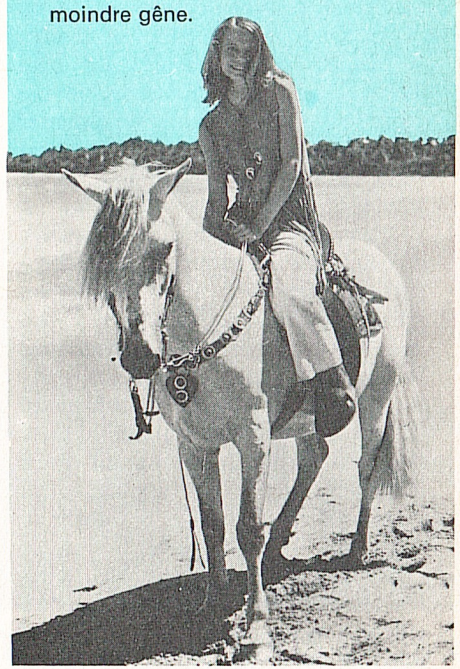
La « chose » me poussait maintenant entre deux eaux à une vitesse terrifiante. Une sensation nauséeuse, incompréhensible, déroutante, m'envahit. Une pression intolérable s'exerçait sur mon dos et sur ma poitrine. Une bizarre sensation de « trop plein » courut le long de mon flanc droit, comme si les organes de mon côté gauche étaient introduits de force dans le côté droit. J'avais perdu mon masque et ne voyais plus rien. Mon fusil me fut brutalement arraché de la main.

La pression qui s'exerçait sur moi m'étouffait littéralement. Je ne comprenais pas ce qui se passait. Je cherchai à me libérer par des mouvements violents, mais je m'aperçus que mon corps était pris comme dans un étau. Par un terrible effort de raisonnement, mon esprit saisit enfin la réalité, et je me rendis compte de mon affreuse situation : un requin me tenait dans ses mâchoires.

Cet animal, je ne le voyais pas, mais il devait être gigantesque. Ses dents s'étaient refermées sur ma poi-

C'est tous les jours dimanche

Il fait un temps extra pour galoper sur la plage. Et puis après, vous irez piquer une tête dans l'eau. Rien ne vous en empêche. Bien sûr, vous avez vos règles. Et alors? Puisque vous utilisez les tampons Tampax. Parce qu'ils se portent intérieurement, les tampons Tampax ne risquent pas de vous irriter ou de vous causer le moindre inconfort ou la moindre gêne.



tampons
TAMPAX
PROTECTION HYGIÉNIQUE PORTÉE INTÉRIEUREMENT
LES TAMPONS TAMPAX SONT FABRIQUÉS UNIQUEMENT PAR TAMPAX FRANCE - 37 - JOUÉ-LES-TOURS

trine et mon dos, j'avais l'épaule gauche enfoncée dans sa gueule. Projeté en avant de lui, le visage tourné vers le fond, j'étais poussé dans une course folle en pleine eau.

Bien que glacé de terreur, je ne ressentais encore aucune souffrance. En fait, je n'éprouvais aucune sensation aiguë, à part cette pression sur le dos et la poitrine. Je tendis les bras en arrière, tâtonnant pour trouver la tête du monstre auquel j'espérais pouvoir crever les yeux.

Soudain, ma poitrine se trouva miraculeusement libérée. La bête avait desserré les mâchoires. Je me jetai en arrière pour m'éloigner d'une poussée..., mais mon bras droit s'enfonça en plein dans la gueule du requin.

Je ressentis alors une douleur atroce, inimaginable. Des élancements suraigus torturaient toutes les parties de mon corps. Je tordis mon bras pour l'arracher aux mâchoires du monstre, et la douleur m'envahit par vagues, de la tête aux pieds. Mais j'étais parvenu à me libérer.

Je me propulsai en avant pour gagner la surface, à grands coups de pieds. Finalement, ma tête sortit de l'eau, et j'aspirai à pleins poumons.

Je savais que le squale allait monter à ma recherche. Une nageoire effleura mes palmes, puis mes genoux touchèrent soudain sa peau rugueuse. Des deux bras, je m'agrippai au monstre et le chevauchai, bras et jambes serrés autour de son corps, dans le fol espoir que cette manœuvre m'écarterait de ses mâchoires. Je ne sais trop comment je parvins à respirer un grand coup.

Nous redescendîmes tout en bas, où les rochers du fond m'éraflèrent. Puis je fus violemment secoué de côté et d'autre. Avec ce qui me restait de forces, je pris mon élan en poussant sur le monstre. Il fallait absolument que je regagne la surface.

De nouveau, je pus respirer. Mais, tout autour de moi, l'eau était rouge de sang..., de mon sang. Le requin émergea à 1 mètre à peine de moi, puis il se tourna sur le flanc. Son corps ressemblait à un grand tronc d'arbre flottant, couleur de rouille. Je vis ses immenses nageoires pectorales et sa grosse tête conique. C'était un requin blanc ! Je me trouvais en face du mangeur d'hommes. Aucun doute n'était permis !

Il se tourna vers moi. Une vague de terreur indicible parcourut mon corps. Ce ravageur de la mer, ce monstre affreux était mon maître. J'étais seul dans son domaine; là, c'était lui qui faisait la loi.

Le requin se préparait à m'attaquer de nouveau. Il allait me frapper et je mourrais dans d'atroces souffrances. Attendant l'inévitable, je murmurai précipitamment une petite prière pour Kay et l'enfant qu'elle attendait.

Et, alors, l'incroyable se produisit : au moment où elle allait m'atteindre, la bête fit demi-tour. J'aperçus sa nageoire dorsale inclinée, qui sortait de l'eau un instant ; le

Avec Dédoril, on ne sent plus le temps passer.

Utilisez Dédoril, le savon super-déodorant. Dédoril supprime toutes les odeurs de transpiration bien plus longtemps que votre savon ordinaire : il contient un élément désodorisant longue durée, l'Actistène®, qui vous protège à tous moments de la journée.
Avec Dédoril, on ne sent vraiment plus le temps passer.

Dédoril, savon super déodorant, vous protège 24 heures par jour.

monstre décrivait une courbe en s'éloignant de moi ! Puis la ligne qui me rattachait à mon récipient flottant se déplaça rapidement dans l'eau.

Cette ligne assez lâche se tendit, tirant sur ma ceinture de lest, et je fus de nouveau entraîné dans l'eau. Au dernier moment, au lieu de se jeter sur moi, le requin avait happé le récipient et il s'était plus ou moins entortillé dans le fil. J'essayai d'ouvrir ma ceinture de lest à laquelle la ligne était attachée, mais mes bras n'obéissaient plus. J'avais parcouru à toute allure sous l'eau une dizaine de mètres, ma main gauche essayant encore vaguement de desserrer la boucle de ma ceinture. Une pensée me traversa l'esprit : « Maintenant, je ne vais tout de même pas me noyer ! » C'est alors que se produisit le dernier miracle : tout à coup, la ligne céda et je me retrouvai libre. On m'a raconté que, quand ma tête a émergé, je n'ai trouvé à crier qu'un mot :

— Requin!... Requin!

Ensuite, il y eut des voix, des bruits familiers, puis ce bateau plein d'amis que j'avais appelé de tous mes vœux.

Les hommes du bateau patrouilleur furent horrifiés par l'étendue de mes blessures. Mon bras et ma main droite étaient tellement déchiquetés qu'en plusieurs endroits les os se trouvaient à nu. Ma poitrine, mon dos, mon épaule et mon flanc gauches étaient profondément tailladés. De grands lambeaux de chair arrachés ouvraient des plaies béantes qui laissaient voir la cage thoracique.

Grâce à des policiers postés à tous les carrefours de la grand-route, l'ambulance couvrit les 55 kilomètres de trajet jusqu'à Adélaïde en un temps record. A l'hôpital royal, les chirurgiens étaient fin prêts. La table d'opération me sembla chaude et confortable, la lumière argentée de l'énorme projecteur au-dessus de nos têtes s'estompa..., puis j'ouvris les yeux, tard dans la nuit ou très tôt le lendemain matin, pour découvrir Kay à mon chevet.

— Ça fait mal, lui dis-je.

Elle pleurait. Le médecin s'approcha et lui dit :

— Ne vous inquiétez pas. Maintenant, il s'en tirera.

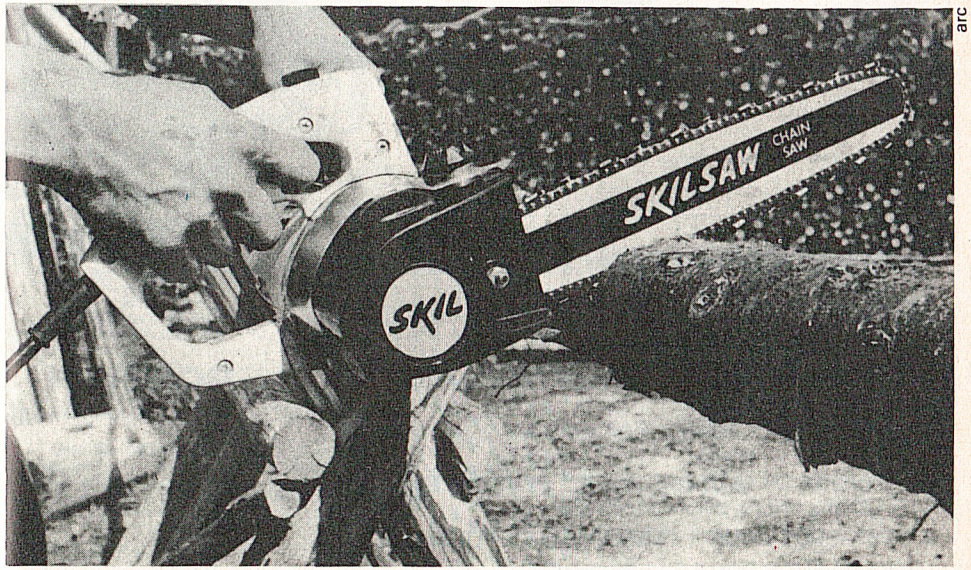
AUJOURD'HUI, un an et demi après cette terrible épreuve, mes poumons fonctionnent normalement, bien que ma poitrine soit encore ankylosée. Ma main droite n'est pas belle à voir, mais je peux heureusement m'en servir. J'ai d'affreuses cicatrices sur la poitrine, sur le dos, sur le ventre et sur l'épaule.

Dieu sait que je n'en avais pas envie, mais Kay a compris d'emblée qu'il faudrait que je reparte en plongée libre. Un homme n'est plus que la moitié de lui-même si la peur le paralyse. Cinq mois après ma guérison, je suis retourné au bord de la mer pour abandonner ma peur là où elle était née.

la mini tronçonneuse électrique SKIL a les dents longues...

Petite, légère, maniable et surpuissante, c'est la mini-tronçonneuse SKIL 1610, la première tronçonneuse poids plume du monde.
Légère, elle ne pèse pas lourd dans la main, moins de 4 kg, mais elle fait le poids devant une pile de bûches à débiter.
Maniable, elle seule peut se glisser avec souplesse entre les branches et sous les haies, pour couper, tailler, élaguer.
Petite, elle a sa place partout : chez vous accrochée à votre établi ou dans le coffre de votre voiture.
Puissante et résistante, sa capacité varie selon les modèles. La tronçonneuse à essence a une cylindrée de 38 cm³ et coupe des arbres jusqu'à 60 cm de diamètre. Mais elle a une sœur avec un fil à la patte. C'est la mini SKIL 1600 électrique d'une puissance de 1 200 watts.

Demandez aux mini-tronçonneuses SKIL de venir travailler à votre place dans votre jardin ou votre maison de campagne... Vous verrez, leur prix aussi est très mini : 800 F pour l'électrique et 998 F pour le modèle à essence.
Et si vous n'avez ni arbre, ni grande futaie mais simplement une petite haie, adressez-vous à leur cousin, le taille-haie. Justement. Lui aussi travaille vite et en souplesse avec son moteur puissant (320 watts) et sa lame à double tranchant. Son prix ? Très mini aussi : 305 F seulement.
Pour faire plus ample connaissance avec ces matériels, demandez notre catalogue 283. Vous y trouverez également la gamme complète des perceuses SKIL équipées du fameux système snap-lock.
En vente : quincailleries, bois-détail, supermarchés, grands magasins. 2000 points de vente.



Bon à retourner à SKIL-FRANCE 127 av. ledru-rollin - 75011 paris

nom ..... adresse

SKIL POWER TOOLS

votre chat vous offre des voyages fabuleux

Grand concours ron-ron
5000 PRIX dont 80 voyages fabuleux

17 JOURS POUR 2 PERSONNES EN THAILANDE,
terre natale des chats siamois.

9 JOURS POUR 2 PERSONNES EN IRAN,
terre natale des chats persans.

1 CROISIÈRE DE 15 JOURS POUR 2 PERSONNES SUR LE NIL, berceau des chats abyssins.

2 WEEK-ENDS POUR 2 PERSONNES EN TUNISIE.

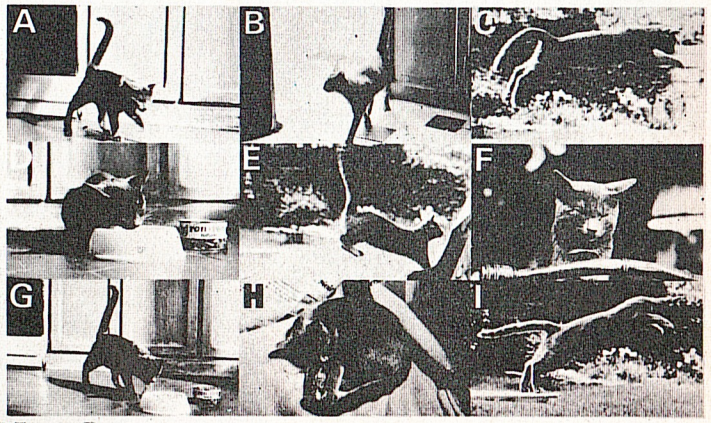
35 WEEK-ENDS POUR 2 PERSONNES A L'ILE DE MAN, patrie des chats sans queue.

(voyages au départ de Paris)

RON-RON
pour que votre chat profite de la vie !

des voyages fabuleux

aux pays des chats légendaires !



SCENARIO DU GRAND CONCOURS RON-RON

POUR PARTICIPER, C'EST TRÈS SIMPLE !

1 - Regardez attentivement les 9 photos du scénario RON-RON identifiées de A à I : elles ne sont pas placées dans l'ordre logique de déroulement de l'histoire. A vous de les remettre dans le bon ordre (la photo de départ est bien la photo A).

2 - Classez toutes les photos du scénario par ordre décroissant de valeur artistique pour vous (un jury de photographes a déjà fait son choix).

3 - Rédigez vos réponses sur le bulletin ci-contre et renvoyez-le sous enveloppe affranchie à "Grand Concours RON-RON - 78.830 BONNELLES" accompagné de :
1 languette "RON-RON" du paquet "RON-RON à croquer" ou 3 étiquettes de boîte RON-RON "bœuf" ou "poisson" ou 6 étiquettes de boîte RON-RON "nature"
(une étiquette bœuf ou poisson = 2 étiquettes nature).

4 - Vous pouvez envoyer autant de bulletins-réponses que vous désirez, pourvu que chacun d'eux soit correctement rempli et accompagné des étiquettes RON-RON (seule votre meilleure réponse sera prise en considération pour l'attribution éventuelle d'un prix).

5 - Date limite d'envoi de vos bulletins-réponses : 30 septembre 1972, minuit, cachet de la poste faisant foi.

Etiquettes RON-RON gratuites et règlement complet sur simple demande à : Grand Concours RON-RON - 78.830 BONNELLES

BULLETIN REPONSE

S2

à renvoyer à "Grand Concours RON-RON - 78.830 BONNELLES", avant le 30.9.72, minuit.

Réponse 1 - L'ordre logique du scénario RON-RON est le suivant :

placement	1er	2e	3e	4e	5e	6e	7e	8e	9e
lettre de la photo									

Réponse 2 - Mon classement par ordre décroissant de valeur artistique des 9 photos est le suivant :

placement	1er	2e	3e	4e	5e	6e	7e	8e	9e
lettre de la photo									

NOM : .....

Prénom : .....

Adresse complète : .....

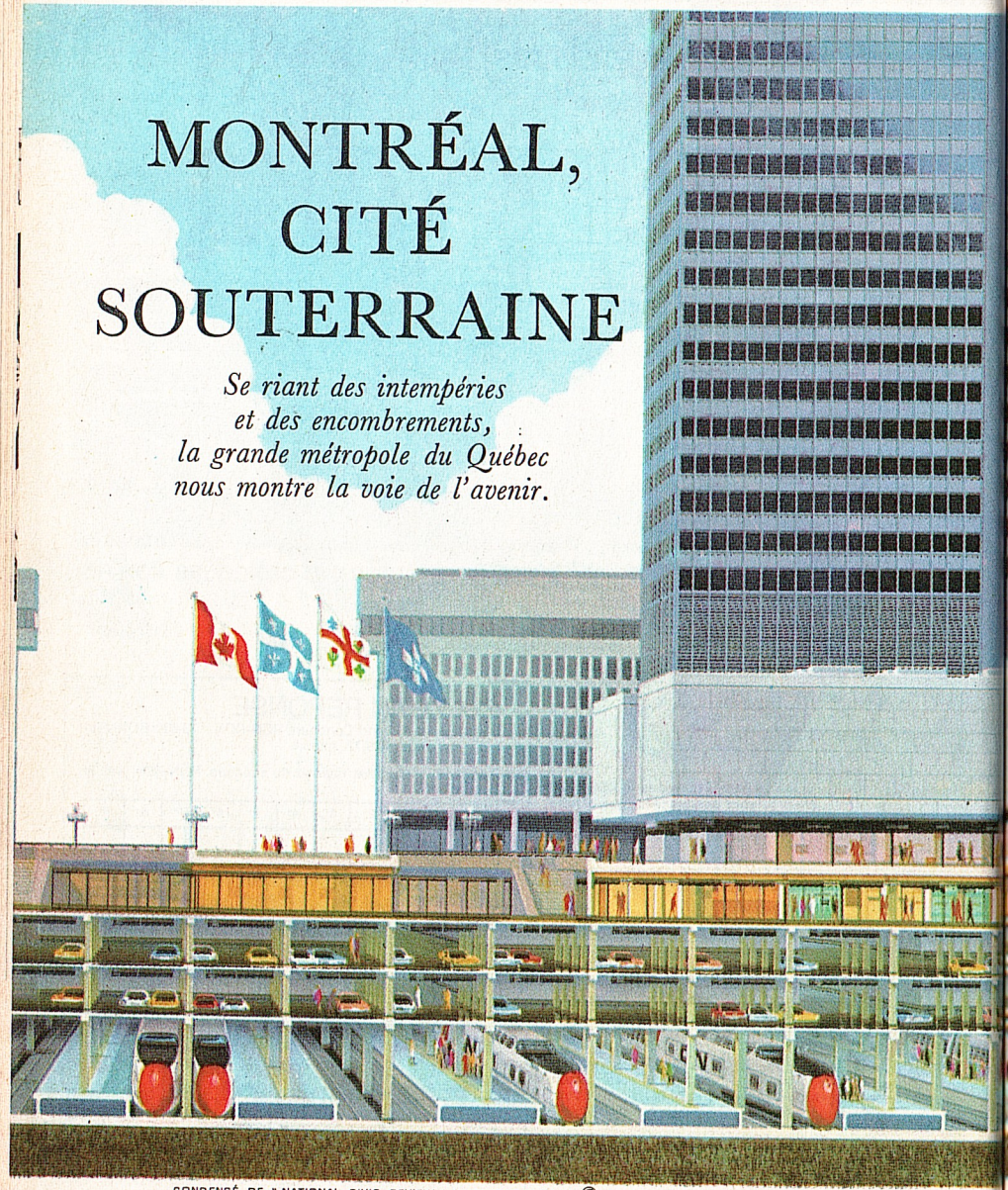
.....

Mon chat s'appelle : .....

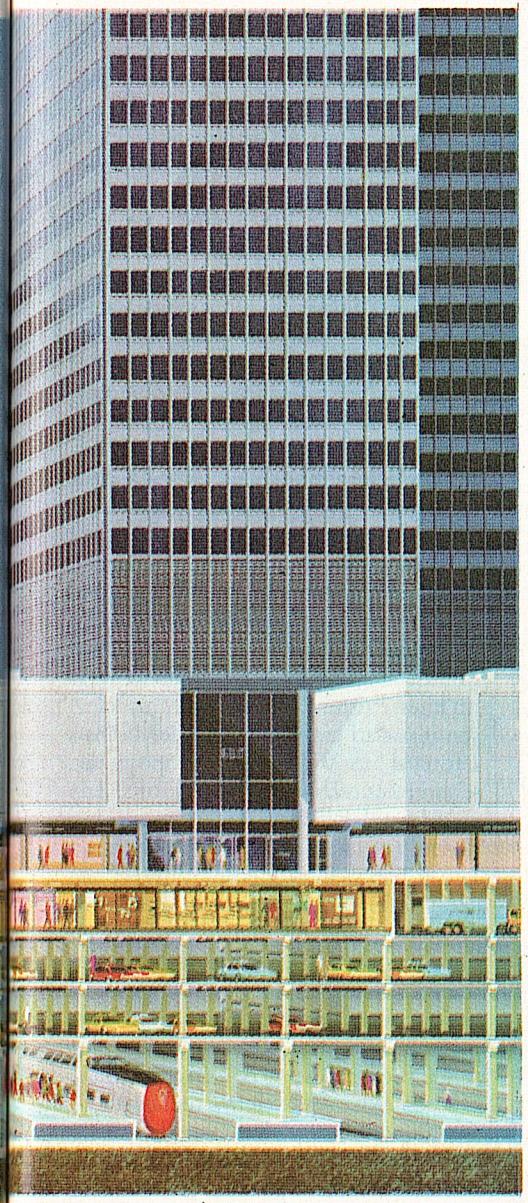
Ci-joint dans la même enveloppe les étiquettes RON-RON (ou languette) demandées.

MONTRÉAL, CITÉ SOUTERRAINE

Se riant des intempéries et des encombrements, la grande métropole du Québec nous montre la voie de l'avenir.



CONDENSÉ DE " NATIONAL CIVIC REVIEW " (SEPTEMBRE 1970) © 1970 NATIONAL MUNICIPAL LEAGUE



PAR J. D. RATCLIFF

EST-IL inévitable que les villes soient condamnées à être des lieux bruyants, dangereux, encombrés de véhicules, envahis d'immondices et d'âcres fumées ? Celle où je me trouve ne l'est pas. Ici, il ne pleut pas, la température est agréablement stabilisée à 22°; on respire un air pur et l'on n'entend pas un seul bruit de moteur. Je suis dans la cité de l'avenir, la Montréal souterraine.

Même si, au-dessus d'elle, 80 centimètres de neige couvrent la chaussée (Montréal en reçoit, en moyenne, 2,74 m par an), même si, dans les rues, la température est tombée au-dessous de zéro, on peut s'y promener sans pardessus et parcourir ainsi plusieurs kilomètres ; plus de 330 magasins aux somptueux étalages incroyablement variés, une douzaine de cinémas et de théâtres, 64 restaurants, de nombreux snack-bars et terrasses de café s'offrent à votre choix. Vous n'avez pas la moindre impression d'être enfermé dans un tunnel; vous flânez sans rencontrer l'ombre d'une voiture dans des avenues larges de 11 mètres, brillamment éclairées par des luminaires originaux. Sur une place se dressent des arbres sans feuilles qui projettent une lumière discrète; sur une autre, on peut admirer une sculpture en verre de Murano pesant 3 tonnes, la plus grande du monde.

Dans cette ville lumière d'un nouveau genre, vous pouvez acheter

b.c.a. 3780

ici commence la sécurité

Couvre-volant AFS en véritable porotherme aéré

afs®

Bientôt, un million de conducteurs auront adopté le célèbre couvre-volant AFS qui ne se confond avec aucun autre. Sa matière légèrement souple (le porotherme aéré) et ses perforations diagonales avec chemin d'enroulement du cordon extérieur en font un accessoire unique. Irremplaçable pour tous ceux qui l'ont essayé une fois, qu'ils soient professionnels de la conduite ou non. Il est vrai que l'utilité du couvre-volant AFS ne fait aucun doute. Les mains sèches et tempérées, les trépidations amorties, les avant-bras décontractés rendent la conduite beaucoup plus agréable. Et vous savez que, sur route, la sécurité commence au volant. Mais attention : le vrai couvre-volant AFS en porotherme aéré est forcément vendu 17 F TTC par les garagistes, accessoiristes et distributeurs dans un emballage bleu et blanc marque AFS.

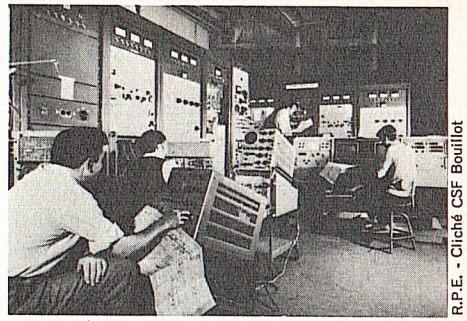
Accessoires favorisant la sécurité
AFS - route du petit rhin - 67-017 - Strasbourg

mille choses : des produits alimentaires, un canari, une armure ancienne. Vous y trouvez aussi bien un sauna qu'un laboratoire d'analyses. Voulez-vous vous marier, mademoiselle ? Une vingtaine de magasins vous proposent un vaste choix de robes, et vous avez à proximité une église où vous vous rendrez sans mettre le pied dans la neige. On pourrait passer là une vie entière à travailler et à se distraire sans avoir à sortir, car hôtels et immeubles à usage commercial ou résidentiels débouchent dans la cité souterraine. Somme toute, on n'aurait à faire surface que pour se faire enterrer : il n'y a pas, en bas, d'entreprise de pompes funèbres.

Une idée de Léonard de Vinci. Le brouhaha, la saleté, la confusion ont toujours été le lot des villes depuis qu'elles existent. Déjà au XVe siècle, songeant au trafic des grandes villes, Léonard de Vinci avait proposé de séparer les véhicules des piétons, en réservant la chaussée aux premiers, des allées surélevées aux seconds. Les urbanistes modernes ont repris cette idée en adoptant un système de circulation à trois nivaux : l'un, souterrain, pour les trains et le métro, un autre servant au garage des voitures, un troisième pour les piétons. La réalisation se heurte malheureusement à de sérieuses difficultés financières et techniques. On ne peut construire des villes nouvelles sous celles qui existent déjà, affirmaient les spécialistes. Montréal leur apporte un démenti en ayant su tirer parti d'une situation tout à fait particulière.

Le centre de la ville offrait, naguère, un spectacle affligeant ; des immeubles vétustes entouraient 3 hectares de terrain en contrebas servant de dépôt aux chemins de fer canadiens, le fameux « trou », véritable plaie au cœur de la cité. Depuis plus de vingt ans, les dirigeants des chemins de fer parlaient de l'aménager, mais rien de concret ne fut fait jusqu'en 1956. Cette année-là, ils firent appel au promoteur américain William Zeckendorf, qui proposa de construire au-dessus du trou un groupe d'immeubles formant une tour cruciforme de 41 étages. Rien de bien nouveau, à première vue : la place Ville-Marie, comme on avait décidé de l'appeler, ne semblait devoir être, à tout prendre, qu'un ensemble immobilier classique, coûtant 100 millions de dollars. C'est Vincent Ponte, jeune urbaniste bostonien diplômé de Harvard, amené par I. M. Pei, l'architecte principal de Zeckendorf, qui devait en faire une réalisation révolutionnaire.

Agé alors de trente-sept ans, Ponte trouvait ici l'occasion de réaliser un rêve longtemps caressé : construire, en collaboration avec des architectes, quelque chose de bien plus passionnant qu'un gratte-ciel : une ville souterraine à l'abri des intempéries. Il entra, sans tarder, en pourparlers avec les commanditaires du



R.P.E. - Cliché CSF Bouillot

plus de 50 années d'enseignement au service de l'ÉLECTRONIQUE et de l'INFORMATIQUE

1921 - Grande Croisière Jaune " Citroën-Centre Asie "
1932 - Record du monde de distance en avion NEW-YORK-KARACHI
1950 à 1970 - 19 Expéditions Polaires Françaises en Terre Adélie
1955 - Record du monde de vitesse sur rails
1955 - Téléguidage de la motrice BB 9003
1962 - Mise en service du paquebot FRANCE
1962 - Mise sur orbite de la cabine spatiale du Major John GLENN
1962 - Lancement de MARINER II vers VENUS, du Cap CANAVERAL
1970 - Lancement de DIAMANT III à la base de KOUROU, etc...
...Un ancien élève a été responsable de chacun de ces évènements ou y a participé.

Nos différentes préparations sont assurées en COURS du JOUR ou par CORRESPONDANCE
avec travaux pratiques chez soi et stage à l'École.

Enseignement Général de la 6me à la 1re • Enseignement de l'électronique à tous niveaux (du Dépanneur à l'Ingénieur) • CAP - BEP - BAC - BTS - Marine Marchande.
• CAP-FI et BAC INFORMATIQUE. PROGRAMMEUR.
• Dessinateur en Electronique.

BOURSES D'ÉTAT - INTERNATS ET FOYERS
COURS DE RECYCLAGE POUR ENTREPRISES
BUREAU DE PLACEMENT contrôlé par le Ministère du Travail

LA 1re DE FRANCE

ÉCOLE CENTRALE des Techniciens **DE L'ÉLECTRONIQUE**
Cours du jour reconnus par l'État
12, RUE DE LA LUNE, PARIS 2e • TÉL : 236.78.87 +
Établissement privé

BON *à découper ou à recopier* 28 SE
Veuillez me documenter gratuitement sur les
(cocher la case choisie) ☐ COURS DU JOUR ☐ COURS PAR CORRESPONDANCE
Nom
Adresse

Correspondant exclusif MAROC : IEA, 212 Bd Zerktouni • Casablanca

projet et leur fit miroiter l'essor extraordinaire que la place Ville-Marie ne manquerait pas de donner à la construction. De nouveaux immeubles s'élevant en surface s'ouvriraient sur cet espace souterrain qui, telles les racines d'un arbre, se développerait sous une grande partie du cœur de Montréal, reliant entre eux, sur 80 hectares, 4 hôtels de luxe, 2 gares de chemin de fer, 3 grands magasins importants, 15 immeubles commerciaux et des garages souterrains capables de recevoir 10 000 voitures. C'était un projet exaltant.

Enterrés vivants. Naturellement, il y eut bien des objections. Quelques critiques, qui n'imaginaient la ville nouvelle que comme un dédale rébarbatif de tunnels carrelés, se demandaient si la clientèle ne bouderait pas les magasins souterrains. Mais Ponte leur cita l'exemple de la galerie marchande de 7 hectares située sous le Rockefeller Center de New York. Après tout, ajouta-t-il, les gens ne tiennent pas tellement à être en hiver éclaboussés de neige fondue mêlée de sel, ni en été à rôtir au soleil. N'aurait-on pas l'impression d'être enterré vivant, n'éprouverait-on pas une sensation de claustrophobie ? En aucun cas, répondit l'urbaniste, dans la mesure où les « rues » seront suffisamment larges et agréablement éclairées. Enfin, il avança son argument massue : les propriétaires d'immeubles, qui, jusque-là, louaient leurs sous-sols de 20 à 30 dollars le mètre carré par an à des entreposataires, se verraient offrir quatre fois plus par des commerçants désireux d'y installer des boutiques.

Centre commercial géant. Dès son ouverture en 1962, la place Ville-Marie connut immédiatement un immense succès. Les Montréalais appréciaient ces lieux épagnés par les rigueurs du climat. Bientôt, plus de 100 000 piétons y circulèrent chaque jour. Leur nombre, depuis, n'a fait qu'augmenter, et les commerçants qui se disputèrent les emplacements connaissent maintenant presque tous une grande prospérité. Un chemisier qui, au début, avait refusé un emplacement exceptionnel s'en mord aujourd'hui les doigts.

— Chaque fois que je passe par là, j'ai envie de me trancher la gorge, gémit-il.

D'autres complexes géants ne tardèrent pas à s'édifier dans les secteurs avoisinants. Ponte collabora étroitement avec leurs architectes pour les plans de la monumentale structure qui relierait chacun d'eux à la ville souterraine sans cesse en extension. Le centre de la place Bonaventure s'ouvrit en 1967. On y trouve l'immeuble commercial le plus vaste du monde après la Merchandise Mart de Chicago. Ce centre, qui est surmonté d'un hôtel de luxe, offre des surfaces d'exposition à plus de 1 200 fabricants. Comme il est édifié sur une pente, la profondeur de ses installations est variable ; à son maximum, elle atteint huit étages. L'urbaniste a prévu deux niveaux de boutiques d'une surface totale de plus de 2 hectares, des rampes et des docks où l'on peut manutentionner n'importe quoi, voire manœuvrer des camions à remorque de 18 mètres ; enfin, il y a de la place pour garer 1 000 voitures.

Vinrent ensuite la place Victoria, avec sa tour abritant la Bourse, puis la place du Canada et plusieurs autres. Ainsi, la cité souterraine s'étendait-elle de plus en plus sous la ville. A un kilomètre et demi du centre même s'éleva bientôt le magnifique ensemble de Westmount Square : deux tours d'appartements et un immeuble de bureaux donnant, bien entendu, sur d'élégantes rues souterraines bordées de magasins, de restaurants, de salles de spectacle. Tout cela à son tour communique avec l'ensemble Alexis Nihon Plaza, situé non loin de là, qui compte trois niveaux commerçants, deux niveaux de parkings et même un jardin public.

Climat idéal. On craignit d'abord que ce développement intense, en attirant des dizaines de milliers d'employés de bureau et de visiteurs dans un secteur limité de la ville, ne provoquât de graves difficultés de transport. Si étrange que cela paraisse, c'est le contraire qui s'est produit. Depuis des années, Montréal voulait se doter d'un métro, mais manquait des fonds nécessaires pour le construire. Or les gratte-ciel apportant plus de 7 millions de dollars par an dans les caisses du fisc, les possibilités d'emprunt de la ville s'en trouvèrent suffisamment accrues pour qu'elle pût s'offrir l'un des plus beaux métros du monde, monté sur pneus, équipé de voitures immaculées, silencieuses et climatisées.

L'extension de la cité souterraine, qui a ainsi contribué à désencombrer les rues et les trottoirs, améliore sensiblement les conditions de vie des habitants. La sécurité qu'elle leur procure n'est pas le moindre de ses avantages. L'an dernier, au moment où, profitant de la grève de la police, la pègre s'en donnait à cœur joie à l'air libre, brisait les vitrines, pillait magasins et appartements, tout demeurait tranquille au sous-sol. Les malfaiteurs ne tiennent guère, en effet, à « travailler » en ces lieux brillamment éclairés où ils ne peuvent ni se cacher ni garer discrètement les voitures qui leur servent à transporter le butin.

Quel est donc l'avenir de ces métropoles couvertes où l'on bénéficie de la sécurité, d'un bon air, d'un climat idéal ? En ce qui concerne celle de Montréal, Ponte en a imaginé le développement jusqu'en l'an 2000. A mesure que les vieux immeubles seront démolis, ils seront remplacés, pense-t-il, par de nouveaux édifices qui s'enracineront dans le sous-sol, et l'ensemble finira par s'étendre sur un rayon de 10 kilomètres. Dès à présent, il existe dans la ville souterraine des stations de

métro assurant la correspondance avec deux gares de chemin de fer (si bien qu'un homme d'affaires de la place Ville-Marie peut, sans se mouiller les pieds, prendre son train pour la banlieue éloignée) ; il est aussi prévu d'installer une liaison ferroviaire directe avec le nouvel aéroport actuellement en construction à une quinzaine de kilomètres de Montréal.

Un nouvel homme des cavernes. Ponte voit dans sa solution la sauvegarde des villes à l'échelon mondial. Tout autant que ceux du Grand Nord, les habitants des tropiques apprécieraient les installations souterraines. Toutefois, les choses n'iront sans doute pas aussi vite qu'à Montréal, simplement parce qu'un terrain suffisamment vaste et d'un seul tenant est rarement la propriété d'un organisme unique, et qu'il faut beaucoup de temps et d'argent pour acquérir et réunir plusieurs parcelles. En outre, le coût élevé des travaux de terrassement effectués sous des immeubles déjà existants, s'ajoutant à diverses difficultés d'ordre technique, rend pour l'instant cette solution à peu près impraticable.

Les autres pays doivent-ils donc y renoncer ? En aucune façon. Plusieurs villes européennes, Berlin, Francfort, Vienne, envisagent d'utiliser l'espace situé au-dessous de leurs places. Ponte vient d'avoir une idée fort séduisante pour New York : il existe, sous la luxueuse Park Avenue, deux niveaux de voies ferrées ; mais le trafic s'est beaucoup réduit, et un seul suffit aujourd'hui à l'assurer. Pourquoi, dès lors, ne pas transformer le niveau supérieur en une belle promenade, bordée de magasins et praticable par tous les temps ?

A Dallas, dans le Texas, 5 hectares de terrain entourant le futur hôtel de ville ont été réservés et à quelques centaines de mètres de là commence à s'élever un imposant ensemble d'immeubles de bureaux qui rivalisera avec le Rockefeller Center de New York. Sur les indications de Ponte, ces deux programmes gigantesques ont donné naissance à un plan de masse qui devrait faire éclore, aux alentours de 1985, une cité souterraine de plus de 1 kilomètre sur 800 mètres au centre de la ville.

Par l'ampleur et la hardiesse de son urbanisme futuriste, Ponte retient l'attention du monde entier. Il a travaillé sur des projets semblables à celui de Dallas pour Paris et Melbourne, ainsi que pour les villes américaines de Miami et d'Atlanta.

La preuve semble désormais faite, en somme, que n'importe quelle ville peut s'affranchir des plus extrêmes rigueurs de climat. Sorti des cavernes il y a quelques millénaires, l'homme est en train d'y retourner, mais dans des conditions combien plus agréables !

Des gens comme vous et moi

Ma mère était fermement convaincue qu'il n'y avait pas de meilleur engrais pour ses plantes que les cendres de cigare, et quand elle allait voir tante Dorothée, dont le mari était grand fumeur de havanes, elle ne manquait pas d'en rapporter. Un jour, faute de récipient approprié, elle enveloppa sa petite provision dans un mouchoir de papier. Or, dans l'autobus qui la ramenait, elle eut, en ouvrant son sac, un geste maladroit. Ô catastrophe ! le petit paquet tomba, s'ouvrit et répandit son contenu dans le couloir. Et devant ses voisins médusés, ma mère s'écria :

— Oh ! mon Dieu ! Les cendres de tante Dorothée !

J. A.

Un petit pépiniériste avait l'habitude de remettre à tout acheteur d'un arbuste deux flacons remplis, l'un d'un liquide rouge, l'autre d'un liquide vert, en lui recommandant de mettre tous les jours deux gouttes de chaque produit au pied de l'arbre avant de l'arroser. Si malgré tout l'arbre dépérissait, le pépiniériste s'engageait à le remplacer.

Intrigué, un ami lui demanda un jour quels étaient ces produits magiques.

— De l'eau colorée, tout bonnement, dit-il. Mais c'est la seule façon d'obtenir que les gens pensent à arroser tous les jours.

Est-il besoin d'ajouter que personne, jusqu'ici, n'a demandé à bénéficier de la garantie ?

P. C.

Mon mari, qui a toujours vécu en ville, a été ravi de découvrir le charme de mon village natal. Au bout de quelques jours, il connaissait déjà tout le monde et, avant notre départ, ne manqua pas de prendre congé de ses nouveaux amis.

A la poste, au moment où il faisait ses adieux au receveur, il s'aperçut tout à coup qu'il bloquait l'entrée et empêchait un vieux paysan de se rendre au guichet. Il s'en excusa.

— Prenez donc votre temps, allez, fit le brave homme. Il n'y a pas de mal. Si j'avais été pressé, je serais venu hier.

Mme C. C.

A son retour de vacances, un étudiant s'aperçoit qu'il a oublié son rasoir électrique chez ses parents. Aussitôt, il leur envoie une carte postale et, dans sa hâte, rédige incomplètement l'adresse. Le nom du village y est bien indiqué, mais pas celui de sa famille.

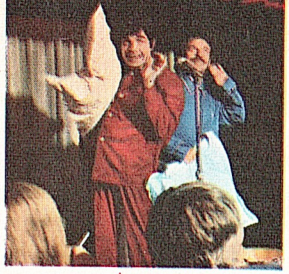
Le receveur, bon enfant, achemine néanmoins la carte en y joignant, à l'intention de son collègue du lieu de destination, ces quelques mots : « Je crois que ça vaut la peine d'essayer de retrouver les parents de ce Bob, car, de nos jours, un étudiant qui a l'habitude de se raser est un oiseau rare et mérite qu'on l'aide. »

W. W.

A sa descente d'avion, une jeune femme eut la surprise de voir que le petit groupe de manifestants qui brandissaient des pancartes au pied de la passerelle n'étaient autres que son mari et ses trois filles. Les mots d'ordre étaient : Bienvenue. Maman, tu nous as manqué. La maison est rangée.

B. A.

- Comment vous êtes-vous rencontrés?
- Par hasard. Jean-Marc était speaker à la radio, et moi j'écrivais ses textes. Tout a commencé par des blagues de studio. Comme on s'amusait bien, on a continué. Ça fait 25 ans que ça dure.



- Parlez-moi du comique.
- On ne peut pas. Le comique, c'est indéfinissable. C'est un état d'esprit. C'est la rue, la vie, les gens. Un jaillissement. A base de surprise et d'inattendu.
- Quelle différence y a-t-il entre un comique et un chansonnier ?
- Nous, on sait faire des claquettes. En général, eux ne savent pas. Nous, on a eu un merveilleux professeur Georges Tapsking, qui a travaillé aux États Unis avec Fred Astaire.

- En dehors des claquettes, en quoi êtes-vous différents d'un chansonnier ?
- On a les mêmes grands thèmes : la mode, la libération de la femme, mais on ne les traite pas en partisan. On fait un constat mais pas de diagnostic. Nous, ce qu'on veut, c'est ramener l'adulte à l'enfance: on est en récréation.

R. Pierre et J.M. Thibault :

"Comment on se décontracte avant d'entrer en scène".

- Êtes-vous sujets au trac?
- On a toujours une émotion pour les choses nouvelles. Mais heureusement, on est deux. Au premier mot, le trac se dénoue, et puis, avant d'entrer en scène, on prend un chewing-gum Hollywood. Enfin, non, on prend deux chewing-gums Hollywood : un pour chacun. Ça décontracte, et quand on est détendu, on réussit mieux, non?

Hollywood chewing-gum, ça décontracte.

HAVAS CONSEIL Sel/HVE

Comment j'ai perdu un œil

PAR GEORGE BOEHM

Le 6 août dernier, un peu avant le dîner, je sortis de chez moi pour acheter un journal. Au détour de la rue, les rayons du soleil couchant m'arrivèrent en plein visage, et une douleur fulgurante, d'une violence inouïe, me traversa la tête. C'était comme si un tortionnaire me vrillait le crâne avec un rayon laser, dans un film d'épouvante.

J'allais vivre les dix semaines suivantes dans un brouillard d'angoisse et de souffrance, entre des vertiges d'espoir et de désespoir. Car cette torture qui m'avait transpercé le crâne était le prologue d'un combat au terme duquel je devais perdre mon œil gauche.

Cet inoubliable accès de souffrance passé, je rentrai péniblement chez moi, protégeant d'une main mon œil douloureux, et je téléphonai à mon ophtalmologiste, que j'appellerai le Dr Doyle. (En 1962, il m'avait opéré l'œil gauche d'un déchirement de la rétine avec décollement, et l'opération avait parfaitement réussi.) Mais c'était un vendredi, et il s'était absenté pour le week-end. La douleur violente du début ayant fait place à des élancements plus supportables, je décidai d'attendre le lundi.

Je parvins à tenir avec de l'aspirine, quelques verres de bière et un minimum de sommeil. Le lundi matin, le Dr Doyle procéda à un examen minutieux.

— Quand vous êtes venu il y a huit mois, me dit-il, j'avais décelé un début de cataracte, quelques stries opaques tout au plus dans le cristallin. Je vous ai dit qu'il s'écoulerait sans doute cinq ou dix ans avant que l'opacification devienne assez dense pour nécessiter l'extraction du cristallin. Mais il s'est produit quelque chose d'inattendu. Tout le cristallin est maintenant aussi opaque qu'une vitre dépolie. Et il s'est ratatiné au point de ne plus tenir que par quelques filaments tissulaires. Il va falloir l'enlever avant qu'il ne se détache. Mais je dois d'abord vous calmer. L'œil est très irrité et injecté de sang, parce que la pression interne de l'humeur aqueuse a augmenté.

Je rentrai chez moi muni d'une

ordonnance et de prescriptions détaillées afin de me préparer à une extraction de la cataracte, opération des plus classiques. Je m'instillai deux sortes de collyre dans l'œil et j'y appliquai une pommade. Un analgésique m'aida à calmer la douleur. J'avais aussi des comprimés à prendre pour réduire la sécrétion naturelle de l'humeur aqueuse qui remplit la chambre antérieure de l'œil. Normalement, cette humeur est évacuée au fur et à mesure de sa sécrétion. Mais quand les voies de sortie sont obstruées, la pression augmente, et c'est le glaucome.

Le lendemain matin, je me sentis assez bien et, le soir venu, j'accompagnai ma femme chez des amis. Soudain, vers 21 heures, une vague de souffrance m'arracha littéralement de mon siège. Un quart d'heure plus tard, la douleur m'assaillit de nouveau ; après dix minutes de répit, nouvel assaut; et de nouveau cinq minutes plus tard. Nous nous hâtâmes de rentrer à la maison. Une fois couché, je me sentis mieux.

Le lendemain, mercredi, je restai tranquille, gardant les yeux clos le plus possible et prenant consciencieusement mes médicaments. Mais, vers le soir, la douleur n'était plus intermittente, elle était continuelle. Un médecin généraliste du voisinage me procura un calmant énergique, et je pris rendez-vous avec le Dr Doyle pour le lendemain matin, jeudi, à la première heure ; l'examen fut bref.

— Votre globe oculaire est dur comme de la pierre, me dit le spécialiste d'un air soucieux, et la cornée qui protège le cristallin commence à se bomber et à se cloquer. Soyez à l'hôpital à midi.

On décida de m'opérer le lundi suivant, et je restai pour les trois jours en traitement à l'hôpital. Le médecin m'avait interdit de lire, de peur que les mouvements de l'œil ne rompent les fibres qui tenaient le cristallin en place.

Sous la double action d'un soporifique et d'une anesthésie locale, l'opération se passa sans accroc. A la fin de la semaine, je rentrai chez moi avec un œil qui, bien qu'injecté de sang, semblait en bon état. Quelques jours plus tard, le Dr Doyle constata que l'incision se cicatrisait rapidement et que la pression restait normale. Cependant, un examen poussé du fond de l'œil étant impossible, il devait réserver son pronostic.

Comme la suite le prouva, ce premier mois ne fut que le prélude du drame. Lors de l'examen suivant, le 2 septembre, l'humeur aqueuse avait retrouvé assez de transparence pour permettre au médecin d'examiner ma rétine au microscope. Il s'aperçut que des fragments de cette membrane essentielle s'étaient décollés et dépérissaient par manque d'irrigation sanguine ; le reste de la rétine n'était plus qu'un tissu cicatriciel mort. Aucun prodige d'optique ne pourrait désormais me rendre la vue. Il ne restait qu'un espoir : réussir

à calmer suffisamment la douleur pour éviter de nouveaux incidents.

Déçu, mais loin de sombrer dans le découragement, je me jetai de nouveau à corps perdu dans mes activités. Au bout d'une semaine, la douleur fit soudain un retour en force, et, pour la première fois, je commençai à souffrir aussi de l'œil droit, le bon.

Cette fois, le Dr Doyle appela un confrère en consultation. Ce dernier posa et reposa contre mes globes oculaires une série de lentilles de microscopes spéciaux et m'éclaira l'intérieur de l'œil avec des lumières diversement colorées. A la fin, il fit allusion à l'éventualité d'une énucléation de l'œil gauche. La perte d'un organe essentiel est une terrible épreuve, mais, à tout prendre, cette perspective ne m'horrifiait pas. Cet œil était déficient depuis ma naissance et si myope que, pour en contrôler la vision, les médecins me demandaient combien je comptais de doigts levés sur la main qu'ils tenaient à cinquante centimètres de mon nez.

Quant à mon œil droit, son acuité avait toujours été au-dessus de la normale. Le Dr Doyle m'assura qu'il lui semblait en parfait état. La douleur s'expliquait sans doute par l'établissement d'une subtile communication à travers les filets nerveux.

Mais c'était bien de douleur qu'il s'agissait. Mes deux yeux étaient si sensibles à la lumière que je ne pouvais lire plus de cinq minutes d'affilée. Je commençai à me comporter comme un cafard fuyant la lumière.

Le 27 septembre, je pénétrai dans le cabinet du Dr Doyle avec une vive appréhension. Il vit aussitôt que la pression interne était très forte dans l'œil gauche. Ressoudés depuis longtemps, les bords de la cicatrice laissée par l'opération de la cataracte commençaient à s'écarter, laissant l'iris saillir par la fente. Le médecin se résolut à une suprême tentative : l'injection d'une demi-cuillerée à café d'alcool pur juste en arrière de l'œil. L'alcool détruit complètement le tissu nerveux et, pour une raison inconnue, soulage parfois un œil malade suffisamment pour qu'il se cicatrise en partie. Deux jours plus tard, on m'administra l'alcool sous anesthésie locale. Ce fut aussi brutal qu'une secousse électrique à haute tension, et j'eus bien du mal à ne pas hurler.

Je rentrai chez moi, l'œil recouvert d'une gaze blanche que, suivant les instructions, je devais changer tous les jours. Mais le soulagement ne dura pas longtemps. La sensibilité à la lumière et la douleur réapparurent dans les deux yeux. Finalement, la décision fut prise : on allait m'enlever l'œil gauche, et à la mi-octobre je fus de nouveau hospitalisé.

Le premier jour, on m'enleva l'œil sous anesthésie générale. Une dose massive de sédatifs me fit dormir tout le deuxième jour. Le troisième, je me réveillai dans un monde sans douleur et sans souci. Mon

œil droit fonctionnait à merveille. J'appelai ma femme au téléphone pour qu'elle m'apporte de la lecture en quantité et je passai le reste de la journée à dépouiller joyeusement la pile de courrier et d'imprimés qui s'étaient amoncelés. Lorsque le Dr Doyle passa me voir, je désignai fièrement du doigt la corbeille à papier, débordante de tout ce que j'avais lu. Il eut un petit rire.

— Je n'avais jamais vu, me dit-il, un œil aussi volumineux que le vôtre. Il avait atteint la taille d'un très gros œuf de poule.

Repensant à tout cela, le Dr Doyle estime aujourd'hui que cet œil était condamné dès le milieu de l'année 1966 (j'avais alors cessé depuis deux ans de me faire examiner régulièrement). A cette époque, la rétine s'était sans doute un peu déchirée et décollée de nouveau. Si j'étais allé le voir avant que la cataracte empêchât tout examen du fond du globe oculaire, l'ophtalmologiste aurait décelé et réparé la déchirure, et il aurait recollé la fine membrane.

Dans mon cas, les parcelles de rétine décollées se décomposèrent et saturèrent peu à peu le devant de l'œil avec des débris de protéines et d'éléments toxiques. D'où la dégénérescence du cristallin (ce fut la cataracte) et l'obstruction des conduits naturels de sortie de l'humeur aqueuse (cause du glaucome). La partie de l'œil qui dépérissait avait littéralement empoisonné le reste.

Ces sortes d'accidents, qui font boule de neige, sont presque toujours évitables. Pris séparément, les cataractes, les glaucomes et les décollements de rétine, décelés à temps, sont couramment opérés aujourd'hui, avec 95 à 99 chances de succès sur 100. C'est pour cela que les ophtalmologistes recommandent de se faire examiner les yeux au moins une fois tous les deux ans.

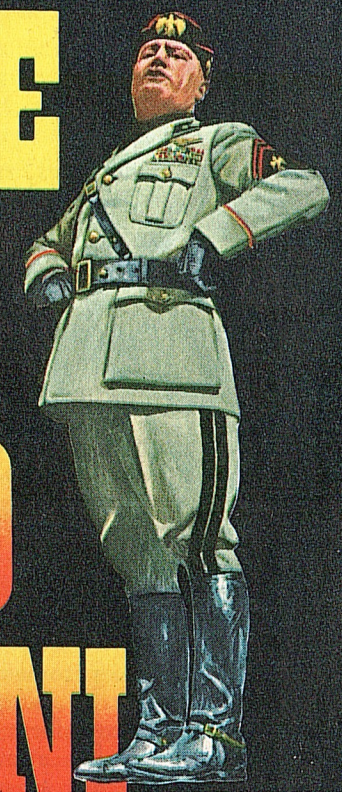
Désormais, peu m'importe de n'avoir pu sauver un œil qui, de toute façon, ne me servait guère. Ma vision globale reste excellente. Je m'en veux de la stupidité avec laquelle j'ai sacrifié près de trois mois de ma vie, mais cette expérience fut loin d'être un désastre complet. J'y ai gagné une connaissance précieuse, intime, de la douleur et de l'infirmité, et j'ai appris comment leur faire face. J'ai découvert également que mes amis et ceux qui me voulaient du bien étaient plus nombreux que je ne le supposais.

A ma première sortie, après la pose de mon œil artificiel, la caissière du supermarché local m'accueillit avec un sourire.

— Je vois, me dit-elle, que vous n'avez plus votre bandeau. Je suis contente que votre œil ait fini par se remettre aussi bien.

— Oui, répliquai-je en lui rendant son sourire, maintenant je vais tout voir en rose.

ASCENSION ET CHUTE DE BENITO MUSSOLINI



I. Du triomphe au crépuscule

par **Richard Collier**

ASCENSION ET CHUTE DE BENITO MUSSOLINI

Il y a cinquante ans, en octobre 1922, Benito Mussolini s'emparait du pouvoir en Italie, et le monde apprenait un nouveau mot en même temps qu'une nouvelle doctrine : le fascisme. Pour beaucoup, Italiens et étrangers, celui qu'on allait appeler « Duce » (le chef) était un autre César, le sauveur de la nation, le symbole d'une nouvelle vague politique. Adolf Hitler le prit pour modèle, et, en 1939, l'Allemagne et l'Italie liaient leur destin en concluant le sinistre pacte d'Acier, qui devait mener les deux pays au désastre.
Après avoir interrogé des centaines de survivants de cette triste époque, Richard Collier a brossé magistralement le portrait du dictateur, la manière dont il prépara « le jour où l'Italie devrait le craindre », l'usure progressive du pouvoir et enfin la chute dramatique. On aperçoit, derrière l'image officielle, celle d'un faible que dissimulait mal son menton volontaire, d'un pleutre qui jouait au bravache impérial.

PAR les voies romaines millénaires, par les antiques ponts de pierre qui enjambent le Tibre, les Chemises noires avançaient. A pied, en tombereau, en camion ou en charrette. Détrempés par la pluie, mordus par le froid, rien ne pouvait les détourner de leur marche sur Rome. Ils n'obéissaient, cependant, à aucun ordre précis.

Tout avait commencé peu avant l'aube, ce 28 octobre 1922 : de petits groupes de fascistes, attaquant par surprise, s'étaient emparés des bureaux de poste, des préfectures, des gares et des casernes, dans une centaine de localités. Avec l'aide de 11 000 cheminots, eux-mêmes fascistes convaincus, ils avaient pris d'assaut le plus grand nombre de

CONDENSÉ DE « DUCE ! », ÉDITÉ PAR THE VIKING PRESS, INC., 625 MADISON AVE., NEW YORK, N. Y. 10022, © 1971 RICHARD COLLIER

trains possible et se dirigeaient maintenant vers la capitale. Bivouaquant derrière les collines qui virent la naissance de Rome, 40 000 autres Chemises noires les attendaient. Portant des drapeaux de pirates ornés de têtes de mort et de tibias entrecroisés, ils allaient prendre le pouvoir par la force.

Leur armement était hétéroclite. Un correspondant de guerre espagnol, qui les observait tandis qu'ils prenaient position au nord de Rome, eut l'impression qu'ils venaient de piller un musée ; ils brandissaient des mousquets, des pistolets à pierre et de vieux fusils de chasse. Bon nombre d'entre eux auraient été bien en peine de tirer le moindre coup de feu, car, dans leur hâte, ils avaient pris ce qui leur tombait sous la main, clubs de golf, faux, houes, racines d'arbre, pieds de table et jusqu'à des morceaux de morue séchée, dure comme du bois. Il en vit même un qui, se rappelant le combat de Samson contre les Philistins, s'était armé d'une mâchoire d'âne...

D'heure en heure, il en venait d'autres, des quantités d'autres, mus par l'irrésistible appel d'un seul homme, un homme de trente-neuf ans qui avait travaillé pendant des années pour les amener à ce point d'exaltation et dont le nom éclatait avec la force d'un cri de guerre sur les banderoles, les camions et les casques : *Viva Mussolini !*

On était à un tournant décisif : depuis plus de vingt-quatre heures, le roi Victor-Emmanuel III atermoyait. Ce 28 octobre, dans la matinée, après un conseil de cabinet qui avait duré toute la nuit, le gouvernement, composé de parlementaires libéraux incapables, avait déclaré l'état de siège. Mais le roi l'avait aussitôt levé, non qu'il éprouvât une sympathie particulière pour les fascistes, mais parce que ceux-ci faisaient depuis un certain temps des avances à la couronne. Or le principal souci de Victor-Emmanuel était de sauvegarder sa dynastie. Devant la menace d'une guerre civile, il se disait que quelques concessions lui permettraient de sauver à la fois la monarchie et le pays.

Décision lourde de conséquences, car elle fortifia Mussolini dans sa résolution. La veille encore, il aurait transigé pour quelques portefeuilles au sein d'un gouvernement remanié, mais il exigeait maintenant que le roi le chargeât de constituer le cabinet.

— Je ne veux pas d'une demi-victoire, disait-il.

Les marchandages se poursuivirent toute la nuit entre ses représentants et ceux du roi. Mussolini, le visage et les mains en sueur, suivait les événements dans la petite cabine insonorisée de son bureau du siège du Parti, à Milan, grâce aux appels téléphoniques de ses collaborateurs placés en observation à Rome. A midi, le roi finit par céder et il

convoqua Mussolini dans la capitale.

Celui-ci décida de partir le soir même. Déjà surgissaient les premiers signes de sa puissance : des guirlandes de fleurs décoraient son compartiment, dans le train Milan-Rome ; des milliers d'autres tapissaient la cour d'entrée de la gare qu'entourait une garde d'honneur. Quand le train démarra, les accents d'une fanfare éclatèrent, et, d'une fenêtre du couloir, le vainqueur envoya des baisers à la foule. Toute la nuit ce fut un voyage triomphal, ses troupes ruisselantes de pluie mais joyeuses l'attendant à chaque gare. Le matin le trouva blanc comme un linge et les traits tirés ; mais, aux approches de Rome, il fut soudain transfiguré en apercevant trois points argentés qui tombaient du ciel : c'étaient des aviateurs fascistes qui descendaient en piqué pour le saluer.

A 11 h 15, Mussolini pénétra avec une certaine raideur dans une antichambre du Quirinal. Il avait adopté, pour la circonstance, la tenue qu'il allait populariser, avec guêtres blanches et chapeau melon. A cette mise classique, il avait ajouté, accessoire assez étonnant, la chemise noire des troupes de choc fascistes. En s'avançant vers le roi, il déclara, avec son sens inné de l'effet théâtral :

— Votre Majesté excusera ma tenue ; je viens du front.

L'engrenage

Trois ans plus tôt, aux élections, le Parti fasciste avait recueilli moins de 5 000 suffrages, et bien peu de gens pensaient qu'il pût jamais accéder au pouvoir, mais ils avaient compté sans l'extraordinaire personnalité de Benito Mussolini.

Né le 29 juillet 1883 à Dovia, fils d'un pauvre forgeron, Benito fit preuve, tout petit, d'un tempérament chagrin, considérant la vie avec une espèce d'hostilité. En dépit de toute la tendresse que lui témoignait sa famille, il demeura longtemps obstinément muet. Mais un spécialiste avait rassuré ses parents :

— Ça passera. Il me semble même qu'il risque un jour de parler trop.

Sa mère, très dévote, aurait souhaité qu'il devînt prêtre, mais l'enfant tenait de son père, socialiste et athée convaincu. Toute son enfance, il resta solitaire et taciturne, en perpétuel conflit avec l'autorité ; vindicatif, il se battait aussi bien avec ses condisciples qu'avec ses professeurs, et finalement, en 1894, il fut renvoyé de l'école religieuse qu'il fréquentait pour avoir planté un couteau dans les fesses d'un camarade.

Oscillant sans cesse entre un pénible sentiment d'infériorité et une outrecuidante confiance en lui-même, il semblait n'avoir qu'un but : se faire remarquer. Un jour, sa mère le surprit en train de haranguer les murs de sa chambre ; affolée, elle lui demanda s'il n'était pas fou. L'enfant la rassura : il répétait simplement un discours, préparant, selon ses propres termes, « le jour où l'Italie devra me craindre ».

Jeune homme, il entra au Parti socialiste où, pendant plus de dix ans, il s'occupa d'organiser l'agitation, car les manifestations brutales et les grèves fournissaient un exutoire à sa violence naturelle. Il a lui-même résumé ainsi cette période de sa vie :

— La faim est un bon professeur, presque aussi bon que la prison ou les ennemis.

La prison, il la connaissait bien. Il avait, en effet, été incarcéré onze fois, presque toujours pour activités politiques.

Il devait toutefois rompre avec le Parti en 1914, au sujet de l'attitude à prendre à l'égard de la guerre. Les socialistes étaient pour la non-intervention, alors que lui-même prônait la participation de l'Italie au conflit mondial. Son ardeur combative l'avait déjà rendu célèbre dans les milieux socialistes, mais cette prise de position lui acquit, dans tout le pays, des millions de nouveaux admirateurs.

Le 23 mars 1919 lui donna l'occasion de faire ses premières armes dans le rôle qu'il ambitionnait depuis toujours, celui de l'homme du destin. C'est ce jour-là, en effet, que, dans un petit local étouffant de la place du Saint-Sépulcre, à Milan, il fonda le Parti fasciste avec une poignée d'hommes. Le nom du Parti évoquait les « fasces », ces faisceaux de baguettes d'orme liées autour d'une hache qui, dans la Rome impériale, symbolisaient le pouvoir des consuls et leur droit de vie et de mort sur leurs concitoyens.

Dans les rangs des partisans rassemblés ce jour-là autour de Mussolini, on remarquait les chemises noires des « Arditi », ces soldats des troupes de choc qui, pendant la guerre, étaient montés à l'assaut des tranchées ennemies une grenade dans chaque main. Visant toujours à l'effet théâtral, Mussolini adopta pour son propre mouvement les chemises noires des Arditi et un couvre-chef noir à gland. Il reprit, en outre, le salut des légionnaires romains, le bras tendu, et le « cri de guerre » qu'on affirmait être celui de la Rome antique : *Eia, Eia, Alala!* Toute cette mise en scène attira bientôt des milliers d'hommes sous la bannière fasciste, et, moins de deux ans et demi plus tard, le Parti comptait 2 200 sections organisées qui, toutes, considéraient Mussolini comme leur Duce, leur chef.

Ce phénomène était, au reste, moins étonnant qu'il n'y paraît : les socialistes, eux aussi, avaient vu leurs rangs grossir rapidement et, en 1920, sous leur influence, une vague de grèves avait balayé le pays. En une seule année, selon le *Popolo d'Italia,* le journal de Mussolini, on enregistra environ 2 000 grèves ou arrêts de travail. Des employés des postes versaient de l'acide sulfurique dans les boîtes aux lettres pleines à déborder ; la nuit, les coupures de courant, provoquées par la grève du

personnel de l'électricité de Rome, n'épargnaient même pas les hôpitaux ; les horaires ferroviaires n'étaient plus respectés : un train alla même jusqu'à cumuler quatre cents heures de retard sur le trajet Turin-Rome.

En septembre, on assista à une tentative de prise de pouvoir de style soviétique, c'est-à-dire à l'occupation, par 600 000 ouvriers métallurgistes, des usines, de Milan jusqu'à Naples, et pendant un mois les drapeaux rouges flottèrent au sommet de 600 cheminées. A la campagne, la présence de ces mêmes drapeaux rouges dans les champs indiquait que les ouvriers agricoles moissonnaient la part de récolte qui leur revenait et laissaient pourrir sur pied celle des propriétaires.

Gagnés par la peur du bolchevisme, des milliers d'Italiens se mirent à loucher vers le siège du Parti fasciste, installé à Milan au premier étage d'un immeuble délabré, dans le quartier réservé. Mussolini travaillait là, son bureau jonché de grenades et une mitraillette pointée en direction de la porte.

Le nouveau mouvement attirait des gens de toutes conditions : intellectuels, petits-bourgeois, ouvriers, mais nombre de ses dirigeants étaient de véritables voyous qui, dans certaines régions, faisaient même la loi. A Florence, par exemple, surnommée alors « Fascistopolis », le chef de la section locale du Parti donna, un beau jour, l'ordre aux commerçants de baisser tous les prix de détail de 20 %. Ceux qui refusèrent d'obéir virent leurs voiturettes pleines d'œufs, de fruits et de légumes renversées dans la boue du marché.

Précisons, à sa décharge, que Mussolini blâma ces excès, surtout au moment où il devint manifeste que ses troupes, loin de se contenter de liquider le socialisme, projetaient de supprimer la démocratie et d'instaurer une dictature. Fort des quelques sièges que son Parti avait obtenu à la Chambre des députés lors des élections de 1921, le Duce signa même avec les socialistes un « pacte de pacification ». Mais les militants fascistes firent clairement comprendre qu'ils continueraient leur action, avec ou sans lui.

Être laissé à l'écart, voilà ce que son effroyable complexe d'infériorité l'empêchait d'admettre : peu importait la direction que prendrait le fascisme, Mussolini se devait d'être à la barre.

L'an I

Dans un hurlement de freins, la voiture de course stoppa devant le palais Viminal, siège du ministère de l'Intérieur. Mussolini en jaillit, grimpa quatre à quatre l'escalier de pierre et interpella un fonctionnaire en redingote qui arrivait.

— Je suis navré que vous soyez malade, monsieur, lui déclara-t-il d'un ton sec et péremptoire.

Le bureaucrate tomba sans méfiance dans le piège.

— Votre Excellence doit faire erreur, je vais parfaitement bien, protesta-t-il.

— Alors, répliqua Mussolini furieux, en se frappant violemment du poing le creux de la main, ayez la bonté de m'expliquer pourquoi vous arrivez à votre bureau à 11 heures et non à 9. Prenez son nom, lança-t-il à un collaborateur. Il va falloir arracher beaucoup de mauvaises herbes ici !

En l'an I de l'ère fasciste — par décret, tous les documents publics devaient porter la double date — on ne tint plus aucun compte des heures de pause, jusque-là sacro-saintes. Quand, à 14 heures, le Duce téléphonait à un ministre et n'obtenait pas de réponse, il raccrochait rageusement en s'exclamant :

— Qu'est-ce que c'est que cette habitude bourgeoise d'aller déjeuner!

Pendant les deux premiers mois de son gouvernement, Mussolini présida 32 conseils de cabinet d'une durée moyenne de cinq heures. Il arrivait à son bureau à 8 heures et le quittait rarement avant 21 heures. Notes et télégrammes affluaient toute la journée sur sa table de travail ; s'il approuvait le contenu des documents, il les annotait en marge au crayon bleu : « D'accord. M. » Il commença par alléger la lourde bureaucratie italienne en licenciant 35 000 fonctionnaires, puis s'attacha à rééquilibrer le budget national, et enfin — comme les touristes ne se lassèrent jamais de le raconter — fit respecter les horaires ferroviaires.

La grande majorité des Italiens jurèrent alors fidélité à Mussolini. Au vrai, ceux qui refusaient s'y voyaient contraints. Le 16 novembre, date de son premier discours devant la Chambre des députés, il était entré à grands pas dans l'hémicycle, en saluant. Bien campé, les poings sur les hanches, il avait lancé cette phrase lourde de menace :

— J'aurais pu transformer cette salle minable en cantonnement pour mes Chemises noires. J'aurais pu condamner les portes du Parlement. J'aurais pu, mais, du moins pour l'instant, je ne le veux pas.

En dépit de ses absorbantes fonctions, le Duce n'avait rien changé à sa vie. Rachele, sa femme, était restée à Milan avec leurs trois enfants, Edda, Vittorio et Bruno, mais il n'était pas seul pour autant. Presque tout Rome connaissait l'existence de sa maîtresse, Margherita Sarfatti, qui venait toutes les semaines au Grand Hôtel, où son amant la rejoignait furtivement en passant par l'escalier de service. Il lui arrivait aussi de faire venir ses conquêtes dans le minable appartement qu'il avait loué via Rasella ; les visiteuses ne tardaient pas à se retrouver allongées sur un divan ou même sur le plancher... Toute sa vie, le Duce éprouva le besoin de réaffirmer sa virilité et ce, bien souvent, sans même prendre le temps de se déshabiller ni de se déchausser.

Le poids d'un cadavre

Au début, le régime mussolinien ne se présenta pas nettement comme une dictature, et les répressions qui devaient par la suite se confondre avec la notion même du fascisme ne firent leur apparition qu'en 1924. Cette année-là fut marquée par le meurtre de Giacomo Matteotti, député socialiste qui avait dénoncé ouvertement et avec vigueur les fraudes électorales commises par les fascistes. Il fut exécuté par cinq hommes de main.

Ce forfait révolta les Italiens. Par centaines, ils manifestèrent leur mépris en jetant leurs insignes du Parti dans le ruisseau. A Turin et dans plusieurs autres villes, la milice refusa de répondre à l'ordre de mobilisation qui lui avait été donné ; en une nuit, les portraits de Mussolini, placardés dans les rues de Rome, furent agrémentés de gouttes de sang coulant de sa gorge.

Le Duce ressentit très durement ces allusions trop claires à sa complicité et avoua plus tard avoir vécu à ce moment-là les journées les plus pénibles de son existence; on le vit une fois, agenouillé sur le fauteuil de son bureau, se frapper la tête de désespoir contre le dossier. Incapable d'avaler le moindre aliment solide, il se nourrissait exclusivement en gobant des œufs frais chez lui, et, aux banquets, refusait les plats les uns après les autres. Moins de trois semaines après, il avait perdu une dizaine de kilos et flottait dans ses vêtements.

De fait, l'assassinat de Matteotti faillit bien entraîner l'effondrement du régime. De nombreuses personnalités fascistes impliquées dans l'affaire furent limogées, et Mussolini, après avoir lui-même abandonné le portefeuille de l'Intérieur pour ne conserver que celui des Affaires étrangères, tenta, une fois de plus, de former un gouvernement de coalition avec les socialistes.

Ces initiatives n'allèrent pas sans inquiéter les dirigeants fascistes de province, qui régnaient en seigneurs féodaux sur leurs régions respectives, et, le 31 décembre, une délégation des Chemises noires débarqua sans crier gare chez le Duce. Sans préambule, son porte-parole, Aldo Tarabella, remit à Mussolini une lettre provocante d'Augusto Tamburini, chef de la section de Florence. Celui-ci annonçait qu'il venait de déclencher, le jour même, une série de purges parmi les éléments antifascistes de sa ville.

— Nous en avons assez de laisser traîner les choses. On est en train de faire le procès du fascisme, et tu n'agis pas, lança Tarabella.

Mussolini explosa :

— Le cadavre qu'on m'a jeté dans les jambes m'empêche d'avancer !

— Quel révolutionnaire es-tu donc pour trembler devant un cadavre ? répondit l'autre. Il faudra bien te faire à l'idée de supprimer les chefs de l'opposition.

— Ce sont les assassins de Matteotti qu'on devrait supprimer, répliqua Mussolini, furieux.

Mais Tarabella et ses acolytes, se sentant les plus forts, demeurèrent inflexibles.

Les événements des mois qui suivirent prouvèrent sans équivoque qu'ils avaient gagné la partie. Condamnés à six ans de prison, les assassins de Matteotti furent libérés deux mois plus tard par une amnistie venant à point nommé. Huit décrets nouveaux — allant de l'annulation de tous les passeports à l'interdiction de tout emploi administratif à quiconque n'était pas Chemise noire — transformèrent rapidement l'Italie en un État totalitaire. Tous les lieux de réunions suspects, comme les loges maçonniques, furent fermés ; fouilles en pleine rue, arrestations sans mandat, interdictions de mise en liberté provisoire devinrent monnaie courante. En janvier 1926, Mussolini supprima d'un trait de plume tous les partis politiques sauf le sien. Le nouveau Code pénal assimila les antifascistes aux proxénètes et aux trafiquants de drogue.

Élections municipales, droit de grève et liberté de presse, tout cela appartenait au passé. Chaque soir, à partir de 10 heures, le téléphone carillonnait dans tous les postes de police du pays. C'était l'heure où les commissaires comparaient les renseignements dont ils disposaient sur les citoyens arrêtés en pleine rue et coupables de ne pas avoir sur eux la nouvelle carte d'identité obligatoire. Dans la seule ville de Rome, il n'était pas rare qu'on interpellât ainsi jusqu'à 300 innocents en une seule journée. D'autres tombaient dans les filets de la police spéciale, ou O.V.R.A. *, qui branchait les lignes téléphoniques sur des tables d'écoute et tenait un dossier sur tous les gens qui recevaient du courrier de l'étranger. Pour juger ces suspects, on alla bientôt jusqu'à supprimer les jurys et instituer des tribunaux spéciaux où nul n'avait le droit de faire appel ni de produire des témoins à décharge.

Environ 10 000 antifascistes se réfugièrent en France, aux États-Unis ou en Angleterre. Mais de tous ceux qui restèrent en Italie, peu échappèrent à la surveillance de l'O.V.R.A. On estime à 10 000 environ le nombre d'hommes et de femmes qui, en conséquence, furent internés aux îles Lipari.

C'est par milliers maintenant que les Italiens souhaitaient la mort du Duce, qui fut, du reste, l'objet de quatre attentats, tous manqués.

— Les balles passent, disait le dictateur, Mussolini reste.

Entre le ciel et la terre

A partir de la fin de 1925 et pendant douze ans, pas une fois le Duce ne quitta l'Italie. Il continua un certain temps à recevoir les hommes d'État étrangers et à leur accorder

* O.V.R.A. : Organisation pour la surveillance et la répression de l'antifascisme.

des audiences. Après quoi il s'installa au palais de Venise et, tenant le monde à l'écart, se consacra de plus en plus à son rôle de dictateur de l'Italie. Il s'était installé à l'extrémité d'une salle de 18 mètres sur 12. Quand on y pénétrait, on était frappé dès l'entrée « par deux yeux étincelants derrière un bureau en bois de rose, à des kilomètres de distance ».

Cette pièce était si vaste que, pour communiquer avec ses collaborateurs, Mussolini s'exprimait par signes. Les bras écartés signifiaient : « Apportez-moi un journal. » Un geste de la main s'abattant comme un couperet disait : « Plus de visites. »

De fait, ce geste, par lequel il écartait non seulement les quémandeurs, mais aussi ses collaborateurs fidèles, devint de plus en plus fréquent. Le régime avait un nouveau mot d'ordre : « Le Duce a toujours raison. »

Puis, les uns après les autres, ses anciens lieutenants et ses compagnons de la marche sur Rome furent écartés, affectés à des postes purement honorifiques.

— Mussolini, disait l'un d'eux, n'a plus besoin de conseils. Tout ce qu'il veut, ce sont des acclamations.

Afin de persuader les esprits sceptiques qu'il était le César du XXe siècle, il multiplia les grands travaux dans tout le pays, faisant construire 400 ponts — dont celui de la Liberté, long de 3,5 km, qui relie Venise au continent —, 6 500 kilomètres de routes et des aqueducs géants pour apporter la prospérité à des régions arides comme l'Apulie.

Au sud de Rome s'étendaient les marais Pontins, 60 000 hectares de marécages impénétrables et désolés que ni Néron ni César n'étaient parvenus à assécher. Mussolini chargea un expert agronome, le comte Valentino Cencelli, de résoudre ce problème en trois ans. Ce qui fut fait. On creusa 300 kilomètres de canaux pour drainer le terrain, sur lequel, par la suite, on construisit 3 000 fermes.

« Soyez fiers de vivre à l'époque de Mussolini ! » proclamaient des affiches en lettres hautes comme des maisons.

Peu à peu, le Duce devenait l'objet d'un véritable culte. Les femmes enceintes mettaient son portrait sur la table de nuit dans l'espoir que leur enfant hériterait de ses solides qualités. Le patron d'une auberge de montagne où il avait dîné exposa dans une vitrine la fourchette dont il s'était servi pour manger ses spaghettis.

— Mussolini, remarqua un jour Pie XI, ne devrait pas s'installer ainsi entre le ciel et la terre. Tôt ou tard, les peuples finissent par renverser les idoles.

Mais le dictateur faisait tout ce qu'il pouvait pour entretenir cette adulation. On voyait couramment des rassemblements de 50 000 personnes sous le petit balcon du palais de Venise, d'où il lançait des harangues délirantes.

— La foule aime les hommes forts, déclarait-il. La foule est comme une femme !

Les 16 000 écoles primaires construites sur son ordre devinrent de véritables séminaires fascistes. Son image trônait dans toutes les salles de classe, à la gauche du crucifix, et les élèves, en faisant leur prière du matin, psalmodiaient gravement :

— Je crois en le Duce suprême, créateur des Chemises noires, et en Jésus-Christ, son protecteur unique.

« Plus impitoyable qu'Attila. »

En 1933, le dictateur était vraiment convaincu qu'il dominait de cent coudées tous les autres hommes d'État. La spectaculaire ascension de Hitler ne le troubla pas une seconde.

— L'idéologie fasciste conquiert le monde, disait-il. J'ai donné beaucoup de bonnes idées à Hitler. Il suivra mon exemple.

C'était d'ailleurs vrai, et Hitler le reconnaissait lui-même. Nul, mieux que le Duce, ne lui avait montré la voie vers le pouvoir en lui donnant la preuve qu'un meneur ambitieux pouvait bâillonner le Parlement et la presse, emprisonner ses adversaires et créer une armée au nom du patriotisme.

Pourtant, la première rencontre entre les deux hommes, le 14 juin 1934, ne fut pas un succès. Depuis des mois, en effet, les nazis autrichiens s'agitaient dans l'ombre et déclenchaient des opérations terroristes contre le gouvernement du chancelier Dollfuss. Le Duce, qui souhaitait ardemment voir l'Autriche demeurer un État tampon indépendant, avait invité Hitler à venir en Italie pour lui donner un sévère avertissement. De fait, sa visite ne fut qu'une longue suite de vexations.

Elles commencèrent aux environs de Venise, sur le terrain où atterrit l'avion personnel du Führer. Contrastant avec l'uniforme noir constellé de décorations de Mussolini, l'hôte allemand ne portait qu'un imperméable kaki à ceinture, sur un simple costume civil. Au moment où éclatèrent les accents du *Horst Wessel Lied,* Hitler se tourna vers l'ambassadeur d'Allemagne en Italie et siffla entre ses dents :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit de me mettre en uniforme ?

Le Führer et le Duce tinrent ensuite une conférence, mais les choses ne s'arrangèrent pas. On entendit, à travers la porte, des éclats de voix et de violents coups de poing donnés sur les tables. En sortant, ils étaient encore rouges de colère tous les deux. Au cours des trente-six heures qui suivirent, Mussolini fit tout pour humilier son invité. Lors de la revue organisée en son honneur, il le fit attendre pendant plus d'une demi-heure, seul sur la tribune et écumant de rage.

Le soir, sans plus de cérémonie, il le planta au beau milieu de la réception. Il estimait en avoir fait assez jusqu'à la fin de la visite, qui devait se terminer le lendemain

matin à l'aéroport après de brefs adieux. Il était convaincu que Hitler rentrait en Allemagne dûment averti de l'opinion que le Duce avait de lui et sachant que l'Italie prenait le problème autrichien très au sérieux.

Mais le Führer avait de la suite dans les idées : six semaines plus tard, à Vienne, des nazis en uniforme de l'armée autrichienne pénétraient dans la chancellerie fédérale et s'emparaient du chancelier Dollfuss. Selon les premières informations, Dollfuss était simplement prisonnier, mais Mussolini se faisait peu d'illusions à ce sujet. Quinze jours après l'entrevue de Venise, au cours d'une purge sanglante Hitler avait liquidé par dizaines les hommes des sections d'assaut (S.A.) qui l'avaient porté au pouvoir.

— Il est plus impitoyable qu'Attila, avait alors dit à sa femme Mussolini, bouleversé. Il n'a pas hésité à tuer les camarades qui l'ont aidé à prendre le pouvoir.

Il craignait donc le pire pour Dollfuss. A la tombée de la nuit, ses pressentiments se vérifièrent : le chancelier d'Autriche avait été abattu.

Sans attendre, le Duce envoya sur-le-champ 4 divisions au col du Brenner, à la frontière italo-autrichienne.

— Qu'ils y viennent, maintenant ! s'écria-t-il. Nous montrerons à ces messieurs qu'on ne se moque pas impunément de l'Italie.

Il n'en fallut pas plus. A minuit, Hitler avait déjà fait machine arrière : on fit disparaître la dépêche de l'agence de presse officielle allemande qui proclamait triomphalement la disparition de Dollfuss et on en diffusa une autre présentant l'assassinat comme une affaire strictement autrichienne. En fait, le Führer avait tenté son putsch trop tôt. L'Italie se montrant décidée à défendre l'indépendance autrichienne avec l'appui de la France et de la Grande-Bretagne, il dut attendre son heure un peu plus longtemps.

Le funeste ami du fascisme

Le 3 octobre 1935, les troupes italiennes envahirent l'Éthiopie. Mussolini voyait dans cette expédition un moyen radical de s'assurer des terres fertiles en Afrique, de défier la Société des Nations et de résoudre ses problèmes de chômage, qui devenaient de plus en plus aigus.

Sept mois plus tard, la campagne était terminée. Elle avait coûté 1 600 morts à l'Italie. Le Duce avait atteint tous ses objectifs et battu tous ses ennemis : les Éthiopiens, les 50 pays de la Société des Nations et même Hitler qui, par l'intermédiaire de ses agents, avait fourni, en sous-main, 16 000 fusils et 600 mitrailleuses à l'Éthiopie dans l'espoir que l'Italie, trop affaiblie par la guerre, n'aurait plus la force de veiller sur l'avenir de l'Autriche.

Du haut de son balcon désormais célèbre, Mussolini annonça la victoire à 400 000 personnes. Des trompettes d'argent retentirent, suivies par une salve de 21 coups de canon. Amplifiée par les haut-parleurs, la voix vibrante du Duce s'éleva dans une envolée lyrique:

— Chemises noires de la révolution, hommes et femmes d'Italie, écoutez-moi ! L'Italie a enfin son empire, un empire fasciste.

Il déclara ensuite à l'assistance que le roi Victor-Emmanuel III avait pris le titre d'empereur d'Éthiopie.

Après ce triomphe, ses discours devinrent de plus en plus belliqueux.

— Le rameau d'olivier de la paix dit-il un jour, pousse sur une forêt de huit millions de baïonnettes.

D'autre part, ses sentiments à l'égard du Führer évoluaient. Le pacifisme du nouveau chancelier autrichien Schuschnigg l'agaçait et, dans une interview accordée au *New York Herald Tribune,* il déclara :

— A l'automne prochain, je demanderai à Hitler d'annexer l'Autriche.

— Mais, répliqua le journaliste, que deviendra l'Italie si, vers 1940, l'Allemagne est plus puissante que toutes les forces internationales coalisées ?

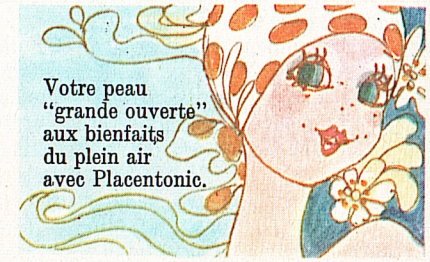
— A ce moment-là, cria Mussolini en brandissant le poing, l'Italie sera l'alliée de l'Allemagne!

Cela, c'était nouveau, car l'Italie avait combattu aux côtés de l'Angleterre et de la France pendant la Première Guerre mondiale, tandis que la méfiance et l'hostilité régnaient entre elle et l'Allemagne depuis des siècles.

Progressivement, les deux dictateurs

Les Pages Sylvia

Cette fois, je vous imagine toutes en vacances, ou prêtes à partir. Voici encore un conseil pour avoir une jolie peau et puis je vous invite à profiter de votre repos pour réfléchir à vos problèmes d'argent



COMME L'ECUREUIL

Personne n'aime vivre au jour le jour. Les femmes surtout, souhaitent protéger un peu leur avenir. Elles craignent, plus que les hommes, le "pépin" imprévisible qui peut arriver.

Voilà pourquoi toutes les femmes veulent mettre de l'argent de côté. Plus ou moins, bien sûr, selon leurs moyens.

Les Caisses d'Epargne et de Prévoyance (vous savez, l'Ecureuil) comptent beaucoup de femmes parmi leurs déposants. Pourquoi ? Eh bien parce que les Caisses d'Epargne sont l'image - justifiée - de la sécurité, de la simplicité et de la gentillesse.

Si vous êtes encore de celles qui se font une cagnotte en mettant de l'argent dans une enveloppe ou dans la boîte à sel, vous n'avez qu'un pas à faire pour bénéficier des avantages que vous offrent les Caisses d'Epargne et de Prévoyance.

Il y a des succursales partout en France. Il y a même tout un réseau de cars-succursales qui sillonnent le pays.

Au moment de glisser 20 ou 50 F dans la boîte à sel, pensez que la même somme, déposée à la Caisse d'Epargne commence immédiatement à vous rapporter un intérêt. A ma connaissance aucune boîte, aucune tirelire, aucune cassette n'en a jamais fait autant.

Et l'argent que vous mettez dans votre Caisse d'Epargne reste absolument disponible. Vous en avez besoin ? Vous allez le chercher. C'est tout. L'argent que vous laissez, lui, rapporte 5 % d'intérêt exonéré d'impôts (4,25 + 0,75 % de prime de fidélité). C'est assez joli, non ?

Aux Caisses d'Epargne, vous êtes sûre de trouver un accueil personnel et gentil. Il n'y a pas de "gros" ni de petits clients. Il y a seulement des gens qui, comme l'écureuil, veulent se constituer une réserve, de manière à vivre plus tranquille. Et aux Caisses d'Epargne, la réserve rapporte.

A la veille de partir en vacances, ne laissez pas d'argent dans votre maison. C'est risqué. C'est même un peu bête. Mettez-le à la Caisse d'Epargne et pendant que vous vous reposerez, votre argent, lui, travaillera : à votre retour il aura fait des petits. Si vous en avez besoin pendant que vous êtes en voyage, vous pouvez retirer 1.500 F par période de 7 jours dans n'importe quelle succursale des Caisses d'Epargne et de Prévoyance.

Que faut-il pour ouvrir un livret de Caisse d'Epargne ? Une pièce d'identité datant de moins de 10 ans et un premier versement de 1 Franc au moins. Voilà, en trois minutes, c'est fait (et avec le sourire). Vous reviendrez chez vous avec un livret qu'on vous donnera gratuitement et sur lequel seront inscrits ensuite tous vos versements, toutes vos "sorties" éventuelles. Ainsi vous suivrez sans difficulté (aussi facilement que dans la boîte à sel !) les mouvements de votre épargne.

Vous verrez, le fait de mettre de l'argent de côté aux Caisses d'Epargne, c'est le commencement de la sagesse. Il n'y a aucune obligation de verser certaines sommes à des moments précis, mais vous serez tentée de voir votre livret "s'arrondir" petit à petit. Et 50 Francs par ci, 100 Francs par là, voilà comment vous vous constituerez une bonne petite réserve, bien à vous, qui vous rapportera 5 % par an et qui sera là si vous en avez besoin.

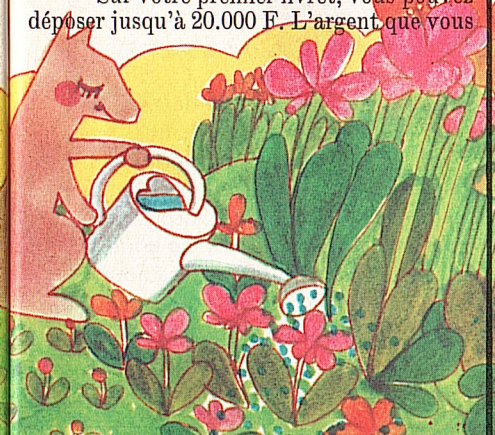
Tenez, au retour des vacances, quand il faut équiper les enfants, vous serez peut-être bien contente de trouver les noisettes qu'en bon écureuil vous aurez épargnées.

Sur votre premier livret, vous pouvez déposer jusqu'à 20.000 F. L'argent que vous rapporte l'épargne de votre premier livret est totalement exonéré d'impôt. Au 1er janvier, vos intérêts s'ajoutent à votre propre argent et commencent eux-mêmes à rapporter un intérêt.

Mais si vous voulez épargner davantage, les Caisses d'Epargne vous ouvriront un livret d'épargne supplémentaire. Là, pas de limite de dépôt, et votre argent vous rapporte 4,75 % (4 % + 0,75 % de prime de fidélité). Cependant, il faut déclarer ces revenus.

N'attendez donc pas pour vous faire ouvrir un livret. Vous serez plus tranquille, croyez-moi, lorsque l'Ecureuil veillera sur vos économies.

Les Caisses d'Epargne ont édité une documentation très intéressante sur tous les services qu'elles peuvent vous rendre. Renvoyez-moi le bon ci-dessous et je vous la ferai parvenir.



GRATUIT

Une documentation pour en savoir plus.

Bon à renvoyer à Sylvia
216 Bd St Germain - Paris VII

Veuillez m'envoyer la documentation sur les services des Caisses d'Epargne et de Prévoyance.

nom _____

adresse _____

_____

CAISSES D'EPARGNE ET DE PREVOYANCE

teurs se rapprochaient l'un de l'autre, et, en septembre 1937, Hitler invita Mussolini en Allemagne.

Pendant les cinq jours qu'il passa chez son hôte, le Duce fut ébloui par l'étalage de la puissance militaire germanique. En cet Hitler qu'il avait naguère méprisé, il voyait la personnification de la force et de la puissance qu'il avait adorées toute sa vie, l'homme capable de faire trembler le monde comme il en avait lui-même rêvé à onze ans.

A Berlin, lors de la dernière soirée de son voyage, le Duce proclama, devant près de 1 million de personnes:

— Quand le fascisme a un ami, il marche avec lui jusqu'au bout.

Déclaration lourde de conséquences, car elle entérinait implicitement l'annexion de l'Autriche. Cela, Mussolini et Ciano, son gendre et ministre des Affaires étrangères qui ne le quittait pas d'une semelle, le savaient parfaitement.

Six mois plus tard, les troupes allemandes pénétraient en Autriche, et le IIIe Reich s'enrichissait de 7 millions de sujets. Cette fois, Mussolini ne broncha pas, n'expédia pas de troupes sur le Brenner, et, bientôt, un message diplomatique parvenait au palais de Venise. Il était signé de Hitler et disait : « Mussolini, je n'oublierai jamais cela. »

« Le cireur de bottes des Allemands. »

Au mois de mai 1938, Hitler fit une deuxième visite en Italie. Mussolini prépara cette rencontre comme un metteur en scène, dépensant des sommes astronomiques pour organiser un programme de six jours qui éclipserait tout ce qu'on lui avait montré en Allemagne. Pour l'occasion, il fit spécialement construire une gare, où le Führer n'allait pourtant pas passer plus de dix minutes, et installa plus de 150 kilomètres de fils électriques pour illuminer les fontaines du Bernin et les rues de Rome.

La même année, copiant servilement le Führer, Mussolini publia un manifeste antisémite, bien qu'il eût autrefois qualifié les mesures prises en Allemagne contre les Juifs de « stupides, barbares et indignes d'une nation européenne ». Un peu plus tard, à la suite de sa visite à Berlin, il imposa le « pas romain », imité du « pas de l'oie » de l'armée allemande. Ensuite, la poignée de main fut supprimée et remplacée par la formule *Saluto al Duce!*, équivalent italien du *Heil Hitler!* allemand.

Ses vieux camarades eux-mêmes ressentaient un véritable malaise, tel Italo Balbo, l'un des plus francs, qui lui déclara :

— On dirait que tu es devenu le cireur de bottes des Allemands.

Après les guerres d'Éthiopie et d'Espagne, les ressources de l'Italie étaient au plus bas, et le Duce faisait de son mieux pour éviter un conflit armé en Europe ; quand, toujours en 1938, Hitler exprima son intention de « rayer la Tchécoslovaquie de la

Les Pages Sylvia

Votre peau au grand large...

Cette fois elles sont là, les vacances. Votre corps soudain a envie de liberté. Votre peau aussi ; après des mois passés dans un air plus ou moins pollué, comme elle a envie de vent, de soleil et d'embruns !

Avec la crème Placentonic, vous allez pouvoir lui donner toutes les permissions. Il faut en effet, l'aider à affronter cette nouvelle vie en liberté à laquelle elle n'est pas habituée mais dont elle a tant besoin.

La crème Placentonic, - je vous en ai déjà parlé - contient des "stimulines placentaires" préparées selon la méthode du savant Filatov. Cette crème s'intéresse à la vie et à la naissance de nouvelles couches de peau. Dans 100 g de crème Placentonic, l'extrait placentaire représente 75 g de placenta à l'état naturel. Voilà pourquoi cette crème est si efficace. Elle fera rapidement partir les cellules mortes qui asphyxiaient votre peau et les remplacera par des cellules toutes neuves qui s'énivreront du grand air des vacances.

Placentonic : matin et soir et aussi souvent que vous le désirez dans la journée, c'est comme si vous ouvriez les fenêtres de votre peau. Placentonic, invisible sur votre peau est absorbée par l'épiderme dès application. Vous pouvez si cela vous est plus agréable, remplacer de temps en temps la crème Placentonic par une ampoule Placentonic (loi de l'alternance si bénéfique pour la jeunesse de votre peau).

Aux amies de Sylvia, Placentonic propose un tube de crème et une ampoule avec sa tétine (pour plusieurs applications) pour 9 francs seulement. Remplissez le bon, en mettant l'adresse de vos vacances. Dès réception, le petit colis vous sera expédié personnellement. Vous aurez ainsi sur place tout ce qu'il faut pour que votre peau vive au maximum sa liberté des vacances.

Pour votre peau en vacances : Placentonic

Bon
à renvoyer à Sylvia :
216 Bd St Germain - Paris VII

9 F.
1 tube crème Placentonic peau fragile/été
+ 1 ampoule.

Nom _____

Adresse _____

_____

Je joins 9 F en timbres

carte », ce fut en grande partie grâce à la médiation italienne que furent conclus les honteux accords de Munich en septembre.

— Je suis certain d'avoir sauvé l'Europe, dit alors Mussolini.

Mais, six mois plus tard, les troupes nazies franchissaient la frontière tchèque et annexaient tout le pays.

Le Führer était si préoccupé par le désir de rayer la Tchécoslovaquie de la carte que l'idée de prévenir le Duce ne lui était même pas venue à l'esprit. C'était tout à fait par hasard que le consul général d'Italie, entendant parler de l'invasion, lors d'un dîner chez Hermann Goering, avait exigé énergiquement que Mussolini en fût informé d'avance.

Ciano proposa à son beau-père un moyen de sauver la face : l'invasion de l'Albanie.

Aux premières heures du jour, le Vendredi saint de 1939, quatre colonnes italiennes s'emparèrent du petit royaume presque sans coup férir.

« Nous sommes fichus. »

— Une alliance avec l'Allemagne ferait pleurer même les pierres, avait dit un jour le Duce.

Mais, depuis, il commençait à envisager un pacte militaire d'un œil beaucoup plus favorable, ne fût-ce que pour empêcher Hitler de prendre « des décisions non conformes à nos intérêts ». Le 22 mai 1939, les deux nations concluaient le pacte d'Acier, qui les engageait, en cas de conflit, à se prêter assistance militairement. Huit jours après, cependant, le Duce adressait, un peu tardivement, à Berlin une note précisant qu'il faudrait trois ans à l'Italie pour se préparer sur les plans économique et militaire,

Hitler, lui, ne pouvait attendre. Persuadé, à tort, que la Grande-Bretagne et la France céderaient à son chantage, il avait décidé de s'attaquer à la Pologne. Se conformant strictement aux termes du pacte d'Acier, Mussolini l'avertit alors que l'Italie ne serait en mesure de l'aider que si l'Allemagne lui fournissait des armes et des matières premières. Puis il pria ses généraux de lui faire connaître leurs besoins.

De son côté, l'astucieux Ciano, sachant à quel point l'Italie était mal préparée à la guerre, déclara à chacun d'eux :

— Quel que soit le chiffre que vous fourniront vos services, doublez-le.

Les exigences de l'Italie se montèrent ainsi à 17 millions de tonnes de matériel divers, dont le seul transport aurait demandé une année entière, ce qui obligea Hitler à laisser son partenaire en dehors de l'affaire. Il ne renonça pas pour autant à ses projets et, le 1er septembre, déclencha contre la Pologne la campagne éclair qui devait marquer le début de la Seconde Guerre mondiale.

Les troupes allemandes n'avaient pas encore atteint la frontière polonaise que Ciano, effaré, trouvait sur son bureau un projet de télégramme dans lequel le Duce annonçait au Führer qu'il marchait avec lui.

— Nous sommes fichus, déclara le comte, atterré.

Un de ses collaborateurs lui conseilla d'attendre un peu :

— Allons déjeuner, proposa-t-il. Après tout, il faut encore le coder, ce télégramme.

A leur retour, ils apprirent que Mussolini avait déjà téléphoné deux fois pour savoir ce qu'il était advenu de son message. Ciano lui dit qu'on était en train de le coder.

— Alors, ne l'envoyez pas, répliqua le Duce presque timidement.

Ayant déclaré officiellement l'Italie en état de non-belligérance, il toucha le fond de l'humiliation, car il estimait avoir fait preuve d'une faiblesse « indigne d'un homme d'État d'une stature historique ».

Jour après jour, heure après heure, pourrait-on dire, il se battait contre le défi que lui lançait l'histoire, incapable, en fait, de suivre une politique cohérente. Ciano notait alors dans son *Journal* :

« A certains moments, le Duce semble incliner vers la neutralité..., afin de renforcer notre puissance économique et militaire, mais tout de suite après il renonce à cette idée. Il a envie de suivre les Allemands. »

Cet homme de cinquante-six ans vivait dans une constante tension nerveuse. Quand Sumner Welles, le sous-secrétaire d'État américain, vint le voir en 1940 pour tenter de le persuader de rester neutre, il trouva un Mussolini aux cheveux blancs et au visage bouffi, « pesant, apathique, paraissant quinze ans de plus que son âge ».

Le 9 avril 1940, les Allemands envahissaient le Danemark et la Norvège, et le 10 mai les Pays-Bas, la Belgique et la France.

— Il va y avoir une seconde bataille de la Marne, prédit alors Mussolini. Les Boches vont se casser le nez une deuxième fois, et l'Italie sera en bonne position.

En l'espace de quelques jours, les événements se chargèrent d'infirmer cette vue optimiste, et finalement, le 29 mai, le Duce convoqua les maréchaux Balbo, commandant l'aviation, et Badoglio, le vainqueur de la campagne d'Éthiopie, pour les informer de sa décision d'entrer en guerre aux côtés de l'Allemagne.

Consterné, Badoglio s'exclama :

— Votre Excellence, nous ne sommes absolument pas prêts, vous le savez ; vous avez reçu des rapports complets chaque semaine.

Et il rechercha désespérément les chiffres dans sa mémoire : 20 divisions étaient équipées à 70 % seulement, 20 autres à 50 %. Une partie des armes étaient à jeter au rebut : mitrailleuses rouillées à refroidissement par eau, canons de l'époque de Garibaldi, chars d'assaut tellement fragiles qu'il fallait les transporter

en camion sur les champs de bataille, etc.

Personne, toutefois, ne résuma mieux la situation que le général Carlo Favagrossa, sous-secrétaire à la Production de guerre. Selon lui, si les usines tournaient nuit et jour, l'Italie pourrait envisager de se battre... en 1949.

Mais le Duce était obnubilé par ses rêves de gloire. Reculer maintenant serait reconnaître non seulement l'infériorité de son pays, mais la sienne. Le 10 juin, pour la première fois depuis neuf mois, il apparut au balcon du palais de Venise :

— L'heure choisie par le destin a sonné, claironna-t-il. Le moment de la décision irrévocable est arrivé. Une déclaration de guerre a été remise aux ambassadeurs de Grande-Bretagne et de France.

C'est avec un sentiment d'horreur que la plupart des Italiens entendirent sa voix, amplifiée par les haut-parleurs, annoncer la nouvelle dans tout le pays. A Turin, la foule écouta dans un morne silence, sans un cri, sans un applaudissement. A Milan, sur la place du Dôme, on vit des hommes pleurer.

Une décision fatale

Jusqu'alors, Éthiopie ou Albanie, Mussolini s'en était toujours pris à des pays plus faibles. La France non plus ne représentait pas un gros obstacle puisqu'elle avait demandé un armistice à l'Allemagne la veille même de l'entrée en guerre de l'armée italienne, le 21 juin 1940.

Mais en octobre le Duce décida d'envahir la Grèce, en dépit des avertissements réitérés du maréchal Badoglio. L'Italie n'avait que 4 divisions, et l'adversaire 15. Apparemment, c'est son complexe d'infériorité, et lui seul, qui avait poussé Mussolini.

— Hitler me met toujours devant le fait accompli, confia-t-il à Ciano. Cette fois, je vais lui rendre la monnaie de sa pièce. C'est par les journaux qu'il apprendra que j'ai occupé la Grèce. Comme cela, l'équilibre sera rétabli.

Mais, au bout de quelques mois, les soldats italiens étaient en pleine déroute sur l'ensemble du front, acculés le dos à la mer dans les ports de Durazzo et de Valona. Pour les secourir et conserver sa mainmise sur les Balkans, le Führer dut prélever 680 000 hommes sur ses forces et les envoyer en Grèce. Cette intervention déclencha toute une série d'événements qui allaient forcer l'Allemagne à modifier de façon désastreuse l'ordre des priorités. C'est ainsi qu'en 1941 Hitler dut retarder de quatre semaines le déclenchement de l'opération Barberousse, dont l'objectif était de mettre l'U.R.S.S. à genoux, et ce laps de temps fut suffisant pour que la Wehrmacht s'enlise dans l'horreur de l'hiver russe.

Les efforts du Führer pour réparer la folie de son allié n'empêchèrent

pas les Italiens d'être lourdement éprouvés. Ils eurent 20 000 morts sur le front grec, 40 000 blessés, 26 000 prisonniers et 18 000 amputés par suite de gelures.

Au fil des mois, les catastrophes continuèrent à s'abattre sur le Duce, tant sur les champs de bataille que dans sa vie privée. C'est ainsi que, le 7 août 1941, un haut fonctionnaire du palais de Venise l'arrêta au moment où il montait dans l'ascenseur pour lui annoncer une terrible nouvelle :

— Un avion s'est écrasé à Pise. Votre fils Bruno est grièvement blessé.

Or Bruno*, qui comme son frère Vittorio servait dans l'armée de l'Air, était son préféré. C'est avec lui qu'il s'amusait à chanter des duos d'opéra. Fermant les yeux, il s'appuya contre la cage de l'ascenseur et exigea la vérité.

— Il est mort ? demanda-t-il.

— Oui, avoua le fonctionnaire.

A ce moment-là, devait-il raconter plus tard, « quelque chose en Mussolini s'était brisé à jamais ».

Les décisions qu'il prenait étaient aberrantes. Un général prétendait même qu'il avait perdu « tout discernement ». Un exemple : il alla jusqu'à offrir à Hitler, pour la campagne de Russie, 90 avions sans système de dégivrage et quatre divisions dont les hommes, équipés d'uniformes d'été et de chaussures

* Mussolini avait encore un fils cadet, Romano, et une autre fille, Anna-Maria.

Il y a
dans votre ville
(ou ailleurs)
quelqu'un
qui cherche
à vous rencontrer.
Nous
le connaissons.

Nous vous proposons de vivre une passionnante aventure à la dimension de l'homme d'aujourd'hui, grâce aux progrès de la psychologie et au concours d'un ordinateur.

Hommes ou femmes seuls, vous ressentez l'impérieux besoin de rencontrer l'autre, celui avec lequel, en complète harmonie, vous espérez vivre. MARKUS s'est donné la vocation et les moyens de réunir ceux et celles que les circonstances et les hasards de la vie éloignent, alors que leurs goûts, leurs aspirations, leur façon de vivre devraient les rapprocher.

Ecrivez-nous. Nous vous adressons un dossier très complet que vous nous retournez. Vos renseignements confidentiels sont analysés par nos psychologues qui, aidés d'un ordinateur, recherchent les personnes présentant avec vous un maximum de concordance et de complémentarité, bases essentielles de l'harmonie du couple. Vous recevez leurs dossiers au fur et à mesure, sans limitation de durée, ni de nombre. Vous restez libre d'organiser vos rencontres au moment et selon le mode que vous désirez. Ces multiples contacts vous permettront de découvrir, d'accroître vos possibilités, de faciliter votre épanouissement, en vous offrant une totale liberté de choix, jusqu'au jour où vous sentirez l'élan irrésistible qui fixera à l'autre votre destinée.

Ecrivez-nous, MARKUS va changer quelque chose à votre vie.

Veuillez m'envoyer gratuitement sans engagement de ma part et sous pli neutre votre documentation complète.

NOM .....

Adresse .....

.....

032

MARKUS

68 007 COLMAR B.P.338

en carton, allaient mourir de froid par — 36°, en maudissant leur Duce.

Le drame de l'Italie

Au mois de juillet 1943, l'Italie se retrouva désarmée devant ses ennemis ; il ne lui restait plus que 7 divisions d'infanterie pour défendre toute la péninsule ; la flotte n'avait que 3 cuirassés sur 6 équipés pour le combat. Quant à l'armée de l'Air, elle avait perdu 2 190 avions depuis le mois de novembre précédent.

Aussi, quand, dans la nuit du 9 juillet, les forces alliées débarquèrent 160 000 hommes en Sicile, le pays était-il dans une situation désespérée.

Mais Mussolini souffrait alors d'une telle confusion mentale qu'il n'essayait même plus de résoudre ce genre de problème.

Huit jours après le débarquement en Sicile, la situation était si désastreuse que des dignitaires du régime se rendirent en groupe au palais de Venise et pressèrent Mussolini de réunir le Grand Conseil fasciste. Composé de 28 membres — 8 ministres, les présidents de la Chambre et du Sénat, les présidents de certaines corporations fascistes et quelques personnes nommées par le Duce —, cet organisme avait depuis longtemps perdu toute influence et tout prestige. Traité cavalièrement depuis des années par Mussolini, qui ne se donnait même pas la peine de le consulter avant de déclarer une guerre, il n'en conservait pas moins certains pouvoirs. Encore eût-il fallu que ses membres eussent le courage de s'en servir.

Irrité par leur requête, Mussolini renvoya les dignitaires sans ménagement mais après avoir fait une concession d'importance.

— Vous voulez une réunion du Grand Conseil ? leur dit-il. Eh bien, vous l'aurez !

Bien qu'il n'assistât pas à l'entrevue, Dino Grandi, membre éminent du cabinet et du Grand Conseil, était l'un de ceux qui insistaient pour une réunion. Esprit indépendant, il s'était souvent attiré la colère du dictateur, mais avait néanmoins occupé plusieurs postes importants de manière fort honorable. Il allait maintenant jouer un rôle essentiel pour destituer Mussolini et tirer le pays de la guerre.

Depuis plusieurs mois, on complotait beaucoup contre le Duce, et Grandi avait trempé dans une intrigue, ainsi d'ailleurs que plusieurs hauts dignitaires.

Mais, cette fois-ci, il comprit qu'on tenait le moyen de se débarrasser du Duce sans violer la Constitution.

— Voilà l'occasion, s'écria-t-il en apprenant que le Grand Conseil allait se réunir. C'est maintenant ou jamais.

Son premier soin fut de préparer, à l'intention du Conseil, un ordre du jour qui, s'il était adopté, dépouillerait Mussolini de tous ses pouvoirs. Afin qu'on ne crût pas à un complot,

Grandi demanda audience à Mussolini, avec l'espoir de le persuader d'aller, de lui-même, remettre sa démission au roi. Le souverain aurait alors les mains libres pour faire des ouvertures aux Alliés.

Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, l'entrevue fut très calme et se poursuivit pendant une heure et demie. Mussolini écouta tranquillement les arguments de Grandi, mais finit par dire :

— Tu aurais raison si la guerre était perdue, mais ce n'est pas le cas. Les Allemands mettent au point une arme secrète qui va complètement retourner la situation.

L'autre personnage qui allait jouer un rôle capital dans les jours à venir, c'était le roi. La Constitution lui donnait le pouvoir de renvoyer son Premier ministre, mais le pauvre Victor-Emmanuel, faible et indécis, n'avait jamais été capable de tenir tête au dictateur.

— Je le garde, qu'il ait tort ou raison, parce qu'il a la chance pour lui, avait-il même confié à un intime peu après la victoire en Éthiopie et la proclamation de l'Empire.

En trois ans de guerre, les Italiens avaient quelque peu oublié le petit souverain, qui vivait en reclus à la campagne à trois kilomètres de Rome. Frappé d'une avarice maladive, il rédigeait ses notes sur des fragments de papier et faisait la chasse aux clous dans les allées de son parc de peur qu'ils ne crèvent les pneus de ses voitures. A soixante-treize ans, il en paraissait beaucoup plus, avec son cou décharné, sa moustache blanche et le tremblement de sa mâchoire inférieure, qu'il ne pouvait contrôler.

Sous la pression des événements, il allait maintenant prendre la décision qu'il avait toujours éludée. Tout commença le 19 juillet. Il avait passé la matinée à écouter de sa fenêtre le fracas d'explosions lointaines. A Rome, 500 avions alliés s'acharnaient sur la gare de triage, d'où l'on expédiait troupes et matériel en Sicile. L'objectif ainsi que les habitations voisines subirent des dommages considérables.

Dans l'après-midi, le souverain se rendit sur les lieux. Soudain, une femme le remarqua ; c'était une certaine Angela Fioravanti, une couturière de trente-huit ans, dont la maison venait de s'effondrer sous les bombes ; de ses mains nues, elle était parvenue à dégager trois de ses enfants, mais le quatrième et son mari demeuraient enterrés jusqu'au cou, prisonniers des gravats. En se précipitant dans la rue pour chercher de l'aide, elle avait aperçu, à quelques mètres, le roi descendant de sa limousine noire.

— *Va a mori' ammazzato !* lui cria-t-elle.

Cette insulte familière du petit peuple de Rome signifie quelque chose comme : « Crève donc ! »

Un aide de camp du roi tenta de lui plaquer la main sur la bouche, mais elle se dégagea et lança :

— C'est vous qui nous avez entraînés avec les Allemands dans cette guerre ! Qu'est-ce que nos enfants ont à voir dans cette sale guerre ?

La foule fit chorus ; l'entourage de Victor-Emmanuel voulut alors distribuer de l'argent, mais les billets furent chiffonnés et jetés à terre.

— On n'en veut pas, de votre sale argent ! cria un homme. On veut la paix !

Le roi, muet, pâle et tremblant, remonta dans sa voiture.

— Cela ne peut plus durer, murmura-t-il. Il faut à tout prix changer de régime.

« Vous avez tué le fascisme. »

Le Grand Conseil fasciste se réunit finalement le 24 juillet 1943 à 17 heures, dans la salle du Perroquet, au premier étage du palais de Venise. La plupart des assistants, inquiets, s'attendaient à du grabuge, car, depuis trois jours, Grandi avait distribué son ordre du jour à tous ceux qu'il avait pu joindre. Grandi lui-même, prêt au pire, s'était fixé une grenade à la cuisse, bien décidé à se faire sauter si le Duce appelait la milice pour l'arrêter.

Le *Saluto al Duce !* des hommes de garde annonça l'arrivée de Mussolini. En uniforme à épaulettes dorées de caporal honoraire de la milice, il entra à grands pas. Les membres du Grand Conseil prirent place autour de la table en fer à cheval.

Mussolini savait depuis des mois par ses partisans, ses espions et ses indicateurs, qu'ils complotaient contre lui. La veille encore, le chef de la police était venu lui remettre un dossier complet sur toutes les réunions clandestines, mais le Duce l'avait écarté d'un revers de main en disant :

— Ces gens n'existent que parce que moi j'existe. Ils vivent dans le reflet de ma gloire. Je n'ai qu'à leur parler, et ils rentreront dans le rang.

Devant le Grand Conseil, pendant près de deux heures, d'une voix monocorde, il tenta de justifier son alliance avec l'Allemagne et sa stratégie militaire. Il accabla son auditoire de statistiques, comme si elles arrangeaient tout, détaillant le tonnage de toutes les matières premières fournies par l'Allemagne depuis 1940 et la production d'armements au cours des trente et un mois précédents. Mais il arriva un moment où il fallut bien admettre les choses telles qu'elles étaient : il ne restait plus que 2 divisions bien équipées, 200 avions, et la flotte ne pouvait plus se risquer au large. Puis, changeant tout à coup de sujet, Mussolini parla de la défaite de l'Axe à El-Alamein.

— J'avais prévu la date de cette attaque, affirma-t-il : le 23 octobre 1942. Et savez-vous pourquoi ? Les Britanniques ont voulu essayer de gâcher les cérémonies du 20e anniversaire de la marche sur Rome.

Un murmure de scepticisme courut parmi les membres du Grand Conseil.

Grandi attendait son moment. Sur ses 27 collègues, il n'avait réussi à en joindre que 14, sur lesquels 12 seulement avaient signé la motion présentement posée sur la table, devant lui. « C'est maintenant ou jamais », pensa-t-il, et il se leva pour prendre la parole.

— Le peuple italien, commença-t-il, a été trahi du jour où Mussolini a commencé à germaniser le pays. Cet homme nous a jetés dans les bras de Hitler. Il nous a entraînés dans une guerre qui est contraire à l'honneur, aux intérêts et aux sentiments du peuple italien.

Au bout de la table, le Duce demeurait inerte, tassé dans son fauteuil comme pour s'éloigner de Grandi, la main devant les yeux.

Mais Grandi poursuivait :

— Écoute-moi bien : l'Italie a été perdue le jour où tu as cousu les galons d'or de maréchal sur ta casquette. Enlève ces ornements ridicules, ces aigrettes et ces plumes. Redeviens le Mussolini des barricades..., notre Mussolini !

Grandi parla pendant une heure, puis s'assit. D'autres alors prirent la parole ; Giuseppe Battai d'abord, puis Ciano qui, très calme, exposa méthodiquement toutes les perfidies du Führer depuis la signature du pacte d'Acier :

— Nous n'avons pas tant trahi qu'été trahis, déclara-t-il.

Mussolini leva alors un regard glacé et méprisant sur son gendre.

— Moi, je sais où est le traître, dit-il d'un ton lourd de menaces.

En fin de compte, à minuit, après sept heures de discussion, le Duce proposa d'ajourner au lendemain la poursuite des débats. Mais Grandi, flairant un piège, se leva d'un bond.

— Non, non, dit-il, il faut décider ce soir. Il faut rester et voter.

Une suspension d'un quart d'heure fut alors décidée, et Mussolini se retira dans une pièce voisine. Sept heures plus tôt, Grandi n'avait que 12 signatures au bas de sa motion, mais pendant ces quelques minutes 7 autres s'y ajoutèrent.

A la reprise de la séance, Mussolini parla sur le mode pathétique : reconnaissant sa pleine responsabilité en ce qui concernait la guerre, il rappela tout le travail qu'il avait accompli durant vingt ans et alla jusqu'à dire qu'à soixante ans il pourrait bien « envisager de se retirer, étant donné les circonstances, et de mettre fin à cette magnifique aventure ».

Sur quoi, sa confiance en soi revenant peu à peu, il finit par s'exclamer :

— Mais je ne m'en irai pas ! Le roi et le peuple sont avec moi. Demain, quand je raconterai cette réunion au roi, il me dira : « Certains de vos hommes vous ont abandonné, mais moi, le roi, je reste avec vous. » Et je me demande ce qu'il adviendra de ceux qui se sont dressés contre moi cette nuit.

— C'est du chantage ! s'écria alors Grandi. Le Duce nous oblige à

choisir entre notre fidélité à sa personne et notre loyalisme envers l'Italie. Messieurs, il n'est plus permis d'hésiter. C'est l'Italie que nous choisissons !

Mais Carlo Scorza et Enzo Galbiati prirent position en faveur de Mussolini. « Combien seraient-ils alors à se déjuger, au moment décisif ? » se demandait Grandi. « Nous avons perdu », pensait-il, plein d'amertume et de tristesse.

On passa au vote. Grandi sentait le contact dur de la grenade contre sa cuisse, et ses craintes le reprenaient. Le Duce les ferait certainement tous arrêter s'ils osaient aller jusqu'au bout. A moins qu'il ne souhaitât les voir voter contre lui, afin de pouvoir mettre Hitler devant le fait accompli et retirer ainsi l'Italie de la guerre.

Pendant le dépouillement des bulletins, un silence planait, interminable. Enfin, on annonça les résultats : 19 « oui », 7 « non », 1 abstention.

Mussolini se dressa à demi sur son fauteuil.

— La motion de Grandi est adoptée, dit-il en rassemblant ses papiers. La séance est levée.

Sur quoi, le regard chargé de haine, il se tourna vers son ancien ami et ajouta :

— Vous avez tué le fascisme.

Quelqu'un, obéissant au cérémonial habituel, s'écria :

— *Saluto al Duce !*

Mais Mussolini coupa d'un geste :

— Non ! Je vous fais grâce de cela !

Le piège se referme

Le lendemain, dans l'après-midi, Mussolini se rendit à la résidence royale de la villa Savoia, à quelques kilomètres de Rome, avec son secrétaire, Nicolo de Cesare. Dans la voiture qui filait à vive allure, le Duce était détendu.

Il avait presque entièrement repris confiance. Quelques heures plus tôt, n'affirmait-il pas au général Galbiati que le roi l'avait toujours soutenu fermement ? La voiture approchait maintenant de la villa, et le chauffeur, ralentissant devant le portail, donnait, comme toujours, deux brefs coups d'avertisseur. Les trois véhicules de sa suite s'arrêtèrent brusquement ; l'étiquette interdisait, en effet, à des policiers de pénétrer chez Victor-Emmanuel.

Or, à 500 mètres de là, dans le parc, au nord de la villa, un capitaine de carabiniers, Paolo Vigneri, avait entendu les coups d'avertisseur : c'était le signal qu'il attendait. Ses 50 hommes l'avaient entendu, eux aussi, et échangeaient des regards inquiets. En quittant leur cantonnement, au début l'après-midi, ils croyaient partir à la chasse aux parachutistes anglais ou américains, et ce n'est qu'une fois cachés dans le parc de la villa, où étaient également dissimulés 3 policiers en civil et une ambulance, qu'ils avaient appris le but de leur mission.

Pendant ce temps, Mussolini faisait irruption dans le salon du rez-de-chaussée et, plein d'assurance, attaquait d'entrée :

— Votre Majesté est sans doute au courant des jeux puérils qui ont eu lieu hier soir...

Le roi l'interrompit :

— Cela n'avait rien de puéril !

Mussolini, remarquant alors, un peu perplexe, qu'il n'avait pas été invité à s'asseoir, resta planté au milieu de la pièce, les yeux fixés sur Victor-Emmanuel qui, plein d'agitation, marchait de long en large, les mains derrière le dos.

— Cela n'est pas nécessaire, dit-il en voyant le Duce sortir ses dossiers, je sais tout.

Mussolini tenta encore une fois de parler :

— Mais Votre Majesté n'ignore pas que le vote du Grand Conseil n'a pas la moindre valeur...

Le roi lui coupa de nouveau la parole. Il regrettait, dit-il, de ne pas partager le point de vue du Duce. Après tout, le Grand Conseil était un organisme d'État créé par Mussolini lui-même.

Cette minute marquait la fin d'une lutte silencieuse de vingt ans entre les deux hommes, et Victor-Emmanuel ne pouvait taire plus longtemps sa rancœur.

— Le résultat du vote du Grand Conseil est écrasant, dit-il. Soyez certain qu'il reflète le sentiment général. Aujourd'hui, vous êtes l'homme le plus haï de toute l'Italie, et en dehors de moi il ne vous reste plus un ami sur qui compter.

Mussolini tentait de tirer la conclusion logique de ce discours.

— Mais, articula-t-il avec difficulté, si Votre Majesté a raison, je devrais remettre ma démission ?

— Je dois vous dire, répondit le roi, se hâtant de refermer le piège, que je l'accepte sans condition.

— C'est donc la fin, murmura le Duce avec douleur.

Pendant cette conversation, le capitaine Vigneri avait pris place dans l'ambulance qui, tous gaz coupés, descendait maintenant en silence l'allée en pente menant à la villa.

Le roi s'était tout d'abord opposé à ce qu'on procédât à l'arrestation dans la propriété royale, mais on lui avait fait remarquer qu'arrêter Mussolini dans une des rues étroites proches de la villa, étant donné la présence de ses gardes du corps, risquait de provoquer un combat meurtrier et d'entraîner un contre-coup d'État fasciste suivi d'une guerre civile.

Victor-Emmanuel, à sa manière habituelle, n'avait répondu ni oui ni non, se contentant d'écarter les bras d'un geste d'impuissance.

Tout se passa très vite. Comme le dictateur descendait le perron, le capitaine Vigneri s'approcha de lui à grandes enjambées.

— Duce, dit-il, en se mettant au garde-à-vous, Sa Majesté m'a donné l'ordre d'assurer la protection de votre personne.

Mussolini regarda l'homme sans comprendre.

— C'est bien inutile, dit-il avec lassitude en se dirigeant vers sa voiture.

— Duce, insista le capitaine, j'ai des ordres formels.

Et, passant prestement devant Mussolini, il lui barra la route, puis, avec une douceur inexorable, le dirigea vers l'ambulance.

Le secrétaire du Duce monta derrière lui, suivi précipitamment par les agents en civil et quelques carabiniers.

Quelques minutes plus tard, le véhicule franchissait le portail de fer de la caserne des carabiniers Podgora, à Rome. L'air indifférent, sans réagir, Mussolini entra dans un petit salon. Le secrétaire, bouillant de colère, s'approcha du capitaine Vigneri.

— Qu'est-ce qui se passera si le Duce veut s'en aller ? demanda-t-il.

— Il n'en est pas question, répondit Vigneri, impassible.

— Et s'il veut téléphoner ? insista l'autre en désignant un appareil posé sur une console.

Le capitaine fit de nouveau un « non » de la tête. Quelques instants plus tard, un officier entrait et coupait les fils de trois coups de canif.

Sinistres projets

La nouvelle de la chute de Mussolini se répandit comme un éclair à travers les sept collines de Rome. Les gens se ruaient sur le téléphone pour prévenir parents et amis, ou s'interpellaient par les fenêtres. Ils descendaient dans la rue, sans prendre le temps de s'habiller, en chemise de nuit ou en pyjama, et s'embrassaient, pleurant et riant à la fois.

Le moment était venu de faire ce dont ils rêvaient depuis vingt ans. Avec des armes de fortune, ils envahirent les bureaux des sections locales du Parti fasciste et allumèrent des feux de joie avec les chaises, les tables, les portraits de Mussolini.

En quelques instants, la via Nomentana fut recouverte d'un tapis d'insignes fascistes, et dans les eaux jaunâtres du Tibre des centaines d'uniformes noirs descendirent doucement vers la mer. On avait soudain l'impression qu'il n'y avait plus un fasciste à Rome.

Hélas ! au même moment, bien loin dans le Nord, de sinistres projets s'échafaudaient. Dans son quartier général de Rastenburg, en Prusse-Orientale, Hitler avait convoqué le capitaine S.S. Otto Skorzeny, directeur d'un centre de formation aux missions spéciales de sabotage. Cette fois, le Führer le chargeait d'une mission personnelle.

— Mussolini, mon ami et fidèle compagnon d'armes, lui dit-il très ému, a été trahi par son roi et arrêté par ses compatriotes. Il m'est impossible de laisser le plus grand des fils de l'Italie dans une telle situation. Il faut le délivrer rapidement, sinon il sera remis aux Alliés.

Le lendemain, accompagné de 50 hommes triés sur le volet et qui tous parlaient italien, Skorzeny partait pour Rome.

Sélection

du Reader's Digest
(Mensuel)

Rédacteur en chef
Roland Harari
Rédacteur en chef adjoint
Pierre Ter-Sarkissian
Secrétaire de Rédaction : Maria Joos

Livres
Directeur littéraire : Bernard Willerval

Sélection du Livre
Directrice littéraire : Françoise Geoffroy

Ces publications sont éditées par
SELECTION DU READER'S DIGEST, S.A.
au capital de 620 000 F
216, bd St-Germain, Paris-7e - Tél. : 222-39-24
Président-Directeur général
Marcel Tourrenc (Directeur de la Publication)
Adjoint : Fred Engel
Secrétaire général : Roger Palot
Directeur de la Publicité: Jacques Aubertin
Directeur technique : Bertrand Bisson
Directeur des Ventes : Claude Pothier
Directeur artistique : Jean Dugué
Directeur des Services Clients : A. Brouchet

THE READER'S DIGEST, fondé, en 1922, par DeWitt Wallace et Lila Acheson Wallace, ses propriétaires et administrateurs actuels, est publié à Pleasantville, N. Y., U.S.A.

EDITIONS INTERNATIONALES
DU READER'S DIGEST
Directeur général : Walter W. Hitesman
Directeur de la Rédaction : Alain de Lyrot

LE READER'S DIGEST est publié en anglais (éditions américaine, canadienne, britannique, australienne, néo-zélandaise, sud-africaine, indienne et asiatique); en français (éditions française, canadienne, belge et suisse); en espagnol (éditions latino-américaine et ibérique); en portugais; en suédois; en norvégien; en danois; en finlandais; en japonais; en allemand (éditions allemande et suisse); en italien; en néerlandais (éditions néerlandaise et belge), et en chinois.

SELECTION DU READER'S DIGEST. Le numéro : 3,50 F; abonnement par an : 42 F; C.C.P. Paris 5716.03.

©1972 by Sélection du Reader's Digest, S.A. Publication autorisée par The Reader's Digest Association, Inc. Reproduction interdite, sous quelque forme que ce soit, en totalité ou en partie, en français ou en toute autre langue. Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Les formalités requises, y compris le dépôt d'exemplaires, ont été accomplies. Protection assurée dans le cadre des conventions internationales et panaméricaines relatives aux copyrights.

Définitions

Le préjugé est une maladie caractérisée par une sclérose des idées.
W. W.

La patience est une vertu que l'on apprécie chez l'automobiliste qui nous suit et que l'on méprise chez celui qui nous précède.
M. M.

Ne prenez pas le plaisir de plaire pour le bonheur d'aimer.
Coco Chanel.

Le critère d'une intelligence supérieure est la faculté pour l'esprit de concevoir simultanément deux idées opposées sans pour autant cesser de fonctionner.
F. Scott Fitzgerald.

Une mauvaise conscience est le souvenir de ce qu'on aimerait oublier.
Bernhard Wicki,
cité par Janik Press Service.

Un ménage heureux est celui où chacun des époux admet, même s'il ne le croit pas vraiment, que l'autre puisse avoir raison.
D. F.

Un travail pénible est celui qui vous laisse aussi fatigué avant le week-end qu'après.
H. H.

Le temps est la monnaie de votre vie. Vous n'en avez point d'autre, et il appartient à vous seul de la dépenser. Prenez garde qu'autrui ne la dilapide pour vous.
Carl Sandburg.

Notre couverture :
Paysage tropical.
(Composition de C.G. Evers.)

VOLUME LII, N° 2
IMPRIMERIE DE MONTSOURIS
176, rue de Paris, 91-MASSY
Dépôt légal 493. 3e trimestre 1972

PRINTED IN FRANCE

Les éventuelles réclamations de nos lecteurs concernant la publicité paraissant dans Sélection du Reader's Digest peuvent être adressées au Bureau de Vérification de la Publicité (B.V.P.) 49, rue des Mathurins, Paris-VIIIe.

les grandes énigmes de L'INTERPOL

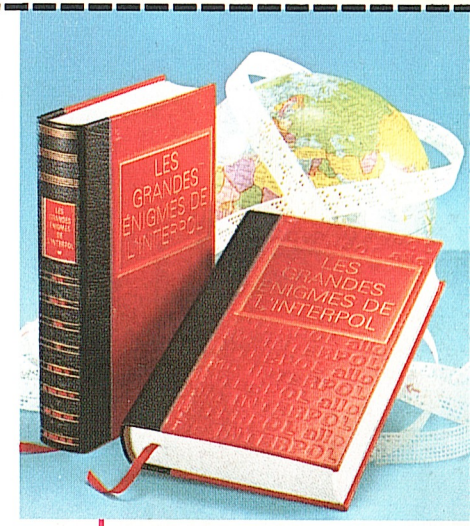
OFFRE LIMITÉE
à un seul envoi par foyer

• reliure dos cuir noir véritable • plats rouges • titres et plat frappés au balancier • papier bouffant de luxe • plus de 300 pages par volume • nombreuses illustrations en hors-texte • signet, tranchefiles • format 11 x 18 cm.

2 VOLUMES RELIÉS CUIR véritable

19F80

LES DEUX



NOM (en majuscules) ..... initiales prénoms
ADRESSE .....
Code postal ..... Ville (en majuscules) .....
SIGNATURE :

BON DE LECTURE GRATUITE

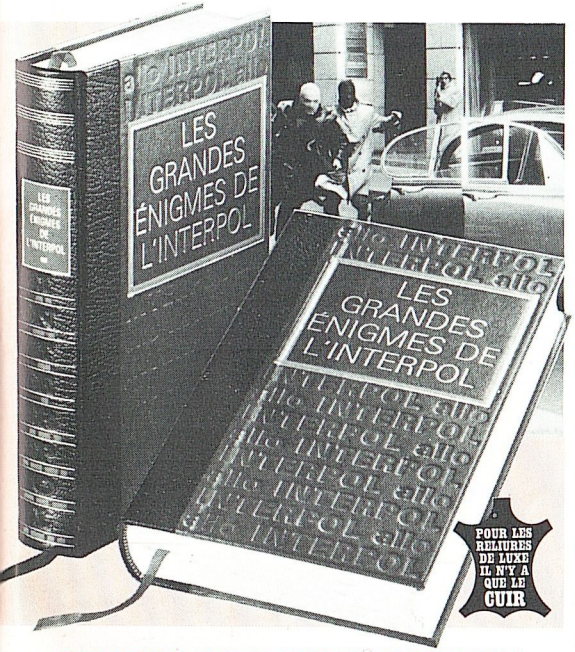
Adressez-moi vos 2 volumes reliés cuir. Je pourrai les examiner sans engagement pendant 5 jours. Si je désire les garder, je vous les réglerai au prix spécial de 19,80 F + 2,80 F de frais d'envoi ; sinon, je vous les retournerai. Je ne m'engage à rien d'autre. POL 39 L

à renvoyer à
FRANÇOIS BEAUVAL, éditeur
B.P. 70, 83509-LA SEYNE-S/MER.

Avec Interpol, suivez la piste des grands truands internationaux

les grandes énigmes de L'INTERPOL

2 GROS VOLUMES RELIÉS CUIR véritable pour 19F 80 les deux



SANS INSCRIPTION A UN CLUB

SANS RIEN D'AUTRE A ACHETER

Comment fonctionne Interpol ? Quels sont les trafics les plus répandus ? Comment s'organisent les gangs internationaux ? De quelles armes dispose Interpol pour traquer les malfaiteurs ? Comment certains d'entre eux réussissent-ils à mettre la police en échec ? Ces questions souvent mal connues en raison du secret qui les entoure font l'objet de ces deux passionnants volumes de plus de 300 pages chacun.

Avec les trafiquants les plus diaboliques
Cette étude vous entraînera au cœur même des plus puissantes organisations criminelles comme sur la piste des "individuels" dont l'astuce compense largement le manque de moyens. Vous serez étonné de voir comment ces hommes mettent leur vive intelligence au service du crime.

Comment un truand peut faire fortune
Vous verrez à quelle diversité d'activités malhonnêtes Interpol doit s'attaquer : la drogue, le jeu, la prostitution, le hold-up, les faux objets d'art, le vol, l'escroquerie, la fausse monnaie ; l'imagination des gangs est sans limite. Interpol doit lutter sur tous ces fronts à la fois.

Les succès et les échecs d'Interpol
Vous serez initié aux méthodes secrètes ou scientifiques qu'utilise Interpol pour resserrer ses filets autour des malfaiteurs. Vous comprendrez aussi comment certains trafiquants réussissent à passer au travers de leurs mailles ou à reconstituer un réseau dès que le précédent a été démantelé.

Les grandes affaires du siècle
Vous retrouverez aussi dans ces volumes les grandes affaires de banditisme qui ont passionné l'opinion, comme celle du fameux assaut du train postal Londres-Glasgow, et dans lesquelles Interpol intervint. Ce sont deux volumes "vécus" qui vous captiveront et que vous ne devez pas manquer.

Plus passionnantes que les meilleurs romans policiers parce que ce sont des histoires vraies !

POURQUOI CETTE OFFRE ANORMALE ?

Le prix auquel nous vous offrons ces 2 volumes est sans rapport avec leur prix normal. En vous faisant ce véritable cadeau, nous cherchons simplement à faire connaître la qualité de nos éditions à un plus grand nombre d'amateurs de beaux livres. Nous soulignons qu'en profitant de notre offre vous ne vous engagez à aucun achat ultérieur. Mais hâtez-vous de nous retourner le bon à découper afin de recevoir vos livres rapidement.

DES OUVRAGES DE GRAND LUXE AU PRIX DES SÉRIES DE POCHE

François Beaval
ÉDITEUR

83509-LA SEYNE-S/MER : 1, avenue J.-M. Fritz • MONTREAL 455 P.Q. : 3710, E. boul. Métropolitain ($ 4.95 + 0.50) • 1060 BRUXELLES : 368, chaussée de Waterloo (F.B. 195 + 25) • GENÈVE : 1213 Petit-Lancy-1 GE. Route du Pont-Butin, 70 (Fr. S. 17,80 + 2,20) • Vente en magasin : 14, rue Descartes, Paris 5e, Tél. 633-58-08 et 8, pl. de la Pte Champerret, Paris 17e, Tél. 380-14-14.

Si vous n'avez pas de timbre sous la main, le destinataire paiera le port à l'arrivée.

CARTE POSTALE

URGENT

FRANÇOIS BEAVAL
éditeur
1, avenue J.-M.-Fritz
BP 70
83 509 LA SEYNE-s/MER